

TRANCHER

LAVILLE

PARADES

N°01

CELLULE DE
DÉSERTION ACTIVE



PARADES

Nº 01

TRANCHER LA VILLE

cellule de
désertion active





SOMMAIRE

PARADES N° 01

010. POSITIONS

1 - IL EST DES HEURES OÙ TOUT UN MONDE SE TIENT AUX AGUETS DU POSSIBLE

- 023. « TRANCHER LA VILLE »
- 025. UNE CLÉ
- 036. COURRIER 1
- 040. POUR L'ABANDON TOTAL ET DÉFINITIF
DES FIGURES
- 049. FOOT2RUE
- 060. LES LEÇONS DE L'ÉMEUTE
- 062. IL EST TEMPS DE RALLUMER
LES BARRICADES ET LES ÉTOILES
- 074. COURRIER 2

2 - QUELQUE CHOSE LÀ QUI NE VA PAS

- 083. PRÉLIMINAIRES
- 090. DISCUSSION # 1:
LES URBANISTES NE REVIENNENT JAMAIS
SUR LES LIEUX DE LEUR CRIME
- 106. DISCUSSION # 2:
« ON VOYAGE, ON VOYAGE. J'SAIS PAS
POURQUOI JE DÉRAILLE »
- 126. DISCUSSION # 3:
SOCIOLOGIE VS ZOOLOGIE.
DES DÉFENSES CONTRE L'ÉLÉPHANT
- 140. L'EMPIRE DE LA CULTURE

3 - OUI NOUS HABITONS VOS RUINES MAIS

- 163. COURRIER 3
- 167. NULLE DISTANCE NE TE REBUTE...
- 175. RENNES, LE COUVEN DES JACOBINS: ÉCHOS
- 186. ENTRE NOUS, LES MURS DE LA VILLE
- 192. ONLY LYON
- 196. DE CORDELIERS À PERRACHE
- 205. CONSIDÉRATIONS SUR LA FRAUDE
DES TRANSPORTS
- 211. COURRIER 4
- 215. DES LYCÉES ET DES FLAMMES
- 219. *TRANCHER LA VILLE*:
ANALYSE D'UN SOCIOLECTE POLITIQUE
- 232. TANT QU'ON A LA SANTÉ
- 237. COURRIER 5

La croyance dans une supposée permanence du *self* n'en finit plus de se fissurer. C'est donc la multiplicité que nous désirons expérimenter, que nous désirons faire. Si la filiation nous étouffe et empêche les puissances d'agir, ce sont plutôt les alliances que nous voulons tisser. Penser en rhizome. *Parades* a des entrées multiples, n'importe quel article peut y être mis en relation avec n'importe quel autre et ouvrir ainsi des perspectives communes. Des ami·e·s se répondent. Des textes collectifs, à plusieurs voix, croisent des entretiens. Des textes rédigés de manière solitaire entrent en résonance les uns avec les autres. Des écrits passés entrent en rapport avec des mondes en train de se faire. Reconstitués en un certain agencement, ils disent quelque chose qu'aucun ne saurait dire seul. Aucun article n'est une fin en soi. C'est que la figure de l'écrivain·e ne nous intéresse pas ici.

Cette revue entre dans une logique de *circulation*. En la construisant, nous pensons pouvoir permettre que circulent des pratiques et des idées; pouvoir occasionner leur mise en discussion; et nous l'espérons, leur dépassement.

Cette revue est aussi une compilation: de joies, de luttes, de peines, d'impasses – et donc de lignes de fuite –, de désirs, d'existences, de fragments, de mondes ouverts. Nous essayons de les articuler ensemble, de les connecter. Non pas les organiser en les faisant pivoter autour d'une unité centrale, mais permettre leur *rencontre*. «Faire-rhizome» donc. Cette revue elle-même est entremêlée dans un réseau aux ramifications multiples qui pour la plupart nous sont pour le moment totalement inconnues. Elle est, pour le dire avec Deleuze et Guattari, une amorce de «tige», un «filament», un passage entre des mondes, «une ligne, surtout pas un point». Une contribution, aussi modeste soit-elle. Elle n'a «ni début, ni fin, elle est au-milieu, entre les choses», elle existe parmi une multiplicité d'autres *faits et gestes*, elle existe dans un processus. Son seul mérite est d'ailleurs celui-ci: d'*exister*.

Un *nous* tissé de *je*; des *je* qui ne *causent* qu'au pluriel. Mais qui sont ces *nous* et ces *je* qui parlent lorsque signe la cellule de désertion active? Peut-être simplement des voix qui s'accordent sur un point:

il faut désertier ce monde et ses règles du jeu. Faire sécession, couper les ponts, partir. Mais désertion ne signifie pas sortie passive ou désespérée du monde. La fuite est active, et elle change tout. Les fuites multipliées renouvellent la géographie et toutes les inscriptions qu'elle amène avec elle. Si nous désirons quitter un monde désormais invivable, nous n'en détournons pas pour autant notre regard assassin, et nos pas ne nous éloignent que très peu de son centre. Et s'il est très probable que des armes nouvelles parsèment notre chemin, il nous faut rester sur le qui-vive, à l'affût. Car la désertion ne signifie pas la retraite, elle est une étape de la *stratégie*. Désertion active: sécession lucide, perception affinée, lente préparation à l'affrontement. L'entreprise de trahison que nous entamons ici, face au désastre, en contretemps, se comprend dans un double mouvement; à la fois comme une déclaration de guerre à nos ennemis et comme une tape sur l'épaule amie, cette tape qui dit «tu n'es pas tout·e seul·e». Et pourtant, il n'y a pas de groupe, la cellule est diffuse. Une cellule n'est pas une «organisation» à proprement parler, mais bien plutôt

la rencontre spontanée et joyeuse d'affinités protéiformes. La cellule est *dynamique* : sa composition évolue, ses idées fusent, ses actions sont inventives. Et multiples, inexorablement multiples.

Regarder le monde en face.
Le regarder d'un regard *oblique*.
Au milieu de la misère ambiante, nous avons engagé notre désir commun d'en finir avec cette époque délétère dans la création d'une revue. Une revue pour dépasser la temporalité paralysante des écrits de *circonstances*, pour parler et se répondre ailleurs que dans l'urgence. Pour archiver aussi, rassembler quelque part ces textes que nous avons déjà publiés ici ou là, sur tel site internet ; ces articles imprimés dans tel fanzine ou tel fascicule distribués à la sauvette dans les cafés, dans les manifestations ; ou encore ces pages photocopiées, déposées dans les infokiosques de lieux plus ou moins amis – lors de concerts, de rencontres, de simples passages fortuits –, des bars, des librairies, des transports en commun, voire même des salles d'attente d'austères cabinets médicaux qu'il nous a parfois malheureusement fallu fréquenter. Un moyen nouveau en somme

de faire de ces textes un « poste de tir » duquel recharger son arme et identifier sa cible.

Car une revue n'est qu'un *moyen*. Si elle devait être autre chose, elle ne serait qu'un énième support à babillage, qu'une énième œuvre close sur elle-même ne disant rien d'autre que le besoin coupable de ses auteur·e·s de se faire remarquer pour une quelconque *originalité*, un soi-disant *style*, une supposée *intelligence*. Une revue n'est qu'un moyen. Au même titre qu'une chanson n'est qu'un moyen. Au même titre qu'un slogan n'est qu'un moyen. Au même titre qu'un pavé lancé fort sur une vitrine ou qu'un cocktail molotov envoyé droit sur un cordon de police ne sont que des moyens. Une revue n'est qu'un moyen parmi des dizaines de renverser l'ordre des choses. Les mots sont importants car ils peuvent retourner le monde, leur agencement en revue peut être important dès lors qu'il accélère ce retournement. Et s'il est bien possible que l'on soit *original·e*, que l'on ait du *style* et que l'on fasse fonctionner son *intelligence*, c'est avant tout parce que l'on aura tenté – et déjà réussi, qui sait? – de faire de son texte une *arme contre*

la fatalité, ambiante, morose,
d'un monde qui ne peut pourtant
que s'écrouler et une *arme pour*
l'ouverture du possible,
la libération des puissances
qui renverseront ce monde.

Parades. Ici, le mot n'est donc pas
anodin. Si nous l'avons choisi, c'est
d'abord pour son sens martial. Voilà
ce qu'en dit la boxe: «une parade
est une action destinée à se garantir
d'un coup, en stoppant l'arme
adverse, ou en la déviant».
Il s'agit donc de commencer par *se*
défendre. Qu'elles soient directes ou
indirectes, les attaques de l'ennemi
sont constantes. Et elles visent
juste. Écrire, c'est d'abord *dévier*
ces attaques: mobilité de l'esprit
et du corps qui permet l'esquive et
garantit une certaine inefficacité de
coups pourtant efficaces auparavant.
Écrire c'est ensuite *bloquer* ces
attaques, les démasquer, les
démonter, comprendre d'où elles
partent et où elles vont, réfléchir
à leur fonctionnement interne.
Se défendre donc. Faire échec aux
offensives adverses. Anticiper et
se mettre en sécurité dans un premier
temps. Puis profiter de ce coup
d'arrêt pour fourbir ses armes.
Car une parade dépasse toujours

la simple défense de soi. Il faut imaginer le boxeur limité à *parer* les coups. Il sautille, tourne dans le ring, se protège, esquive toutes les attaques de son adversaire, mais n'*enclenche* jamais. La parade est un *moment*. C'est le court instant où tout à la fois on évite le coup adverse, on se ménage un relatif espace de calme, et on se prépare à *riposter*. À ce titre, une parade n'est pas – pas seulement du moins – un geste de défense. Une parade est bien plutôt ce premier mouvement, nécessaire dès lors que l'adversaire a pris le dessus, dans lequel *fleurit* l'attaque à *venir*. Par la parade, je me défends. Dans le moment de la parade, le calme et la rage de concert ont grandi en moi. La conclusion de la parade, c'est l'attaque soudaine que je finis toujours par déclencher.

Parade offensive donc ; parade joyeuse, aussi. Le dictionnaire le dit, à sa manière. Parader, ce serait «faire l'étalage d'un objet, d'une qualité ou d'un comportement pour se faire valoir, dans le but d'attirer sur soi l'attention». Soit. La parade ce serait, plus loin dans le temps, cette «farce bouffonne destinée à amuser le public

ou à l'attirer à l'intérieur d'un cirque ou d'une baraque foraine». Tout le contraire sans doute de l'idée d'une revue qui serait un moyen, et non pas un objet en soi visant à satisfaire des penchants personnels. Touché. Mais finalement, cela ne nous satisfait pas. Ce n'est pas ce que nous entendons dans le mot «parade», même lorsque son sens martial a été évacué. Bien sûr que nous paradons. Nous paradons silencieux·ses, certes. Nous paradons à couvert.

Nous paradons anonymes et masqué·e·s. Nous paradons le plus loin possible du projecteur médiatique. Nous paradons pudiques et exubérant·e·s. Nous paradons en évitant à tout prix d'attirer l'attention sur nous en tant que *personnes*. Nous paradons sans faire étalage d'imaginaires *qualités*. Nous paradons sans chercher ni à amuser ni à convaincre quiconque, certes.

Et pourtant, à notre manière, nous paradons. Si la parade peut être ce mouvement collectif dans lequel nous nous reconnaissons les un·e·s les autres et par lequel nous découvrons nos forces et nos cris, alors nous faisons nôtre le mot. Alors nous décidons que ce mot peut être réapproprié par le nous mobile

de la cellule de désertion active et qu'en tous cas il n'est pas question que nous le laissions tel quel à l'ennemi. Des mots à *racheter*, il y en aurait des centaines dans la langue. Pour l'instant, nous nous contentons du mot «parade». Voilà peut-être, et pour commencer, le premier acte *effectif* de cette revue. Gageons qu'il y en aura d'autres.

Par notre parade, nous affirmons. Affirmer fait partie de l'attaque. Affirmer n'est pas toujours un verbe transitif ni pronominal, parader n'est pas nécessairement une célébration fermée d'une personnalité qui - de toute façon, et de toute évidence - ne peut être qu'une fiction à dépasser.





*Il est des heures où tout un monde
se tient aux aguets du possible*
- Douche Froide

TRANCHER

LA

VILLE

C'est bien parce que nous vivons en ville que celle-ci s'est imposée comme notre adversaire le plus direct et le plus évident. Ou plutôt, si la ville est un *milieu* dans lequel nous nous mouvons, ce qui régit les instances municipales ne cesse de limiter et d'encadrer ce mouvement. C'est étrangement comme s'il fallait sans cesse que nous soyons « labellisé·e·s » par la Métropole.

Or, la métropole, n'en déplaie à certain·e·s qui aiment à trouver de la nouveauté partout et donc nulle part, a toujours existé. Elle est la ville originelle, elle est la ville en tant que forme-ville, en tant que ville qui existe indépendamment de l'État. On oppose traditionnellement la métropole à la capitale, ville assujettie à ce dernier. C'est que, comme l'a montré Fernand Braudel, l'État a toujours eu peur de ses villes, de leur potentiel subversif, et a toujours cherché à les capturer, à les pacifier, à canaliser leur énergie. Pour l'appareil d'État en effet, la ville est un dangereux lieu d'émeutes, le lieu des conflits de classes, un lieu de révoltes, de multiplicités, de vagabondages ; un lieu où le contrôle ne peut s'opérer que difficilement, et partiellement. On ne peut comprendre, par exemple, un événement aussi important que la Commune de 1871 si on ne le replace pas dans le contexte de lutte acharnée menée entre l'État et Paris, entre la forme-État et la forme-ville. Gilles Deleuze, dans un de ses cours à Vincennes en parle d'ailleurs comme la dernière étape du règlement de compte entre ces deux formations¹. Règlement de compte remporté, dans le sang, par l'État. Mais cette victoire n'allait pas de soi. Ou plutôt, disons que si le capitalisme a choisi la forme-État pour s'implanter et perdurer, il aurait aussi très bien pu s'accomplir grâce à la forme-ville. Les exemples historiques ne manquent pas².

C'est là peut-être où l'on peut porter un regard renouvelé sur la distinction entre la ville et la Métropole. La ville pouvait faire peur à l'État, elle en était souvent l'adversaire. Si l'histoire a appelé « métropole » la forme que prenait la ville, soit. Mais la Métropole moderne – et la majuscule est ici d'importance – n'est plus, à cet égard, la ville. La Métropole moderne ne fait pas peur à l'État : elle en est une excroissance, et *c'est sur la forme même de l'adversaire que la capture étatique a opéré*. À la limite, les grandes Métropoles se fichent des États ; et si elles sont parfois presque plus puissantes qu'eux, elle ne chercheront jamais à les affronter tant les deux entités sont complémentaires. Un armis-

1. Gilles Deleuze, « Appareils d'état et machines de guerres » (1979-1980). L'approche historique de ce paragraphe doit beaucoup à ce cours.

2. Dans une période que l'on pourrait situer aux alentours des XI et XIII^e siècles, les grandes villes du nord et du sud de l'Europe tiennent tête aux États naissants (Norvège, Angleterre) : c'est l'époque des villes de foire en Champagne, et de la puissance commerciale des grandes villes d'Allemagne, d'Italie, et de la Hanse au nord de l'Europe.

tice a été signé entre la ville et l'État. Et comme pour chaque armistice, la carte se restructure, la coopération se met en place : la Métropole est née.

Avançons. Une ville n'est jamais rien seule : elle est une notion vide de sens. Elle n'existe qu'en tant qu'elle est connectée à d'autres villes, avec lesquelles elle va notamment faire du commerce. Elle se sépare alors de son arrière-pays, elle se déterritorialise pour s'accomplir dans un réseau, dans un circuit de villes. Il faut évidemment mettre au jour le même processus aujourd'hui : la Métropole, on le verra particulièrement dans le dossier « central » de ce numéro, n'existe pas en elle-même ni pour elle-même. Elle n'existe que rattachée à un immense réseau de Métropoles, constamment en lien et en concurrence entre elles. Il s'agit donc, pour une Métropole donnée, d'accumuler les richesses – humaines et matérielles – pour peser de tout son poids dans ce réseau ; ou bien de se constituer une image de marque qui puisse la faire se distinguer dans le grand *criterium* des villes uniformisées.

Cette logique de compétition, la démocratie libérale s'est toujours attachée à lui dégager la route le plus largement possible. Cela se traduit ainsi : les Métropoles modernes sont des milieux où tous les liens qui se créent doivent être régis par une médiation – policière, électorale, judiciaire, technologique – et l'assurance que toute la population a bien intériorisé sa nécessité. Des villes du contrôle, des villes panoptiques où tout semble déjà-réalisé, déjà-prévu, et donc déjà-conjuré : où tout change pour que rien ne change. La Métropole est le nouveau haut-lieu de l'individualité, de l'annihilation de toutes formes-de-vie singulières, de toute vie collective, si ce n'est de celle basée sur des échanges passés à travers une quelconque nouvelle *application* d'entraide mutuelle entre voisin·e·s. Tout se passe comme prévu si, dans mon for intérieur, je suis persuadé·e de m'accomplir pleinement, avec la *réussite sociale* comme condition *sine qua non* à mon bonheur. Le tout, au-milieu des rénovations urbaines, des corps endormis et des camions de police. La Métropole apaisée, avec son architecture consensuelle et son discours faussement collectif, cherche à nous mettre à l'aise, à nous installer dans le confortable, à nous faire *intérioriser* qu'il n'y a désormais plus rien concernant la manière dont nous désirons vivre qui ne nous concerne. Pour mieux nous pacifier. Et, comme chacun·e sait, « la pacification est le stade extermina-

teur d'une guerre continuée»³. Alors, très sommairement et, nous en convenons, exprimé avec peut-être trop de légèreté, nous voudrions nous rappeler que *trancher la ville*, c'est une entreprise de sabotage. C'est rendre une partie de ce réseau inopérant.

Car il y a des possibles. Il y a une faiblesse de la Métropole qui réside en la prise de conscience de notre puissance, de la puissance de nos fragments, et de la nécessité de les faire se mouvoir ensemble. La Métropole est constamment sur le qui-vive, à préparer une réaction, paniquant à chaque *mouvement* inattendu, à chaque ligne de fuite qui tente de lui échapper. Tel Robert Thompson⁴ qui se plaignait que le terme de «contre-révolution» trahissait de manière trop visible le fait que l'initiative et la création étaient toujours du côté des insurgé·e·s tandis que le gouvernement ne pouvait que réagir *contre*, la Métropole ne peut qu'émettre une réaction : de répression, ou de récupération. Nous avons eu le temps et la patience de la voir fonctionner, de mettre à nu ses dispositifs, de nous *situer* par rapport à elle. Mais elle ne nous *connaît* pas, elle n'a pas conscience de nos mondes, de leurs fourmillements et de la multiplicité qui les animent. Dans son immense tentative d'unification du territoire et de sa population, la Métropole a des ennemi·e·s qui ne se sont pas tou·te·s encore rencontré·e·s. Des obstacles à surmonter les séparent. Cela demandera de faire des écarts. Mais seuls les écarts sont créateurs. L'isolement est une ligne droite. La rencontre est une coupure de flux. Et, alors que la coupure permet l'existence de nouveaux devenir inattendus, la ligne droite a bien une fin, tragique : la capture dans le giron de la Métropole.

C'est qu'il s'agit de refaire de la ville un espace vivable. Il s'agit de sortir de la Métropole, de retourner à la ville, d'en constituer de nouveau un espace de conflit. Ou plus justement, de rendre tangible que la ville n'a jamais été rien d'autre que cela, un espace «lacéré de lignes de front, de luttes muettes, de persistances résolues, de jurons réciproques figés dans la pierre», un espace à mille lieues de la carte postale et de cette architecture post-moderne avec «son art de la citation amusée de toutes

3. Nous empruntons cette saillie à la préface de Moses Dobruska au livre de Josep Rafanell i Orra, *Fragmenter le monde*, Paris, Éditions divergences, 2018.

4. Théoricien britannique de la contre-insurrection. Il fut notamment l'auteur de *Defeating Communist Insurgency, the lessons of Malaya and Vietnam* en 1966.

les époques passées», ultime «glaciation de cette conflictualité latente des mondes entre-eux»⁵. Parce qu'aussi, en fin de compte, nous devons l'avouer : nous aimons nos villes. Pour leurs histoires officielles, certainement pas – qui pourrait être fier·e d'une ville construite sur l'esclavage et la traite négrière. Pour leur dynamisme, ou pour les choses qu'il y aurait à y faire, certainement pas – qui aimerait s'aventurer dans un squat fictif ouvert le temps d'un voyage, alors même que des lieux occupés par des exilé·e·s sont fermés à tours de bras. Pour leurs ambiances, certainement pas – qui tirerait jouissance du spectacle de touristes en admiration devant la mécanisation d'animaux disparus, et de s'y trouver in fine emmêlé·e, devenu·e soi-même touriste à sa vie. Pour la manière plus ou moins (é)co-constructive dont leurs administrateur·ice·s les gèrent, certainement pas – qui se satisferait d'une table ronde trop asséchée pour la sensibilité comme seul espace de conflictualité, espace où tout est de toute façon *toujours déjà* joué. Nous aimons nos villes pour les amitiés, les amours, les rencontres, les sensibilités, les mouvements, les ruptures dont elle a été le décor, dont elle garde la trace : sur les murs, les sols et dans nos têtes. Nous l'aimons pour la multiplicité des bribes de mondes qu'elle contient. Des lieux, des liens : c'est à un autre usage de la ville que nous appelons de toutes nos forces.

«Nous savons que la métropole est fissurée, partout trouée, composée de brèches et de lieux opaques. Et que ces derniers existent dans la mesure où on les fait exister. Les lieux nous parlent avec des voix discordantes par lesquelles s'affirment les communautés ; et leur incompatibilité avec la population gouvernée.»⁶

Le voilà, le sens de «trancher la ville». La voilà, la ligne sur laquelle s'engage ce premier numéro de *Parades*.

Horizon de la revue : fixer des objectifs, penser des stratégies.

Tentative du livre : pointiller les lignes de ces objectifs, de ces stratégies.

5. Préface à Josep Rafanell i Orra, *op cit.*

6. Josep Rafanell i Orra, *op cit.*

UNE CLÉ (TRISTESSE, POUVOIR, VIOLENCE)

Les assassins [...] sont ceux qui restent dans le rang, qui suivent le cours habituel du monde, qui répètent et recommencent la mauvaise vie telle qu'elle est. Ils assassinent quoi? Le possible, tout ce qui pourrait commencer, rompre, changer.

– Leslie Kaplan, «La phrase la plus politique pour moi en tant qu'écrivain», *Les Outils*, 2003.

Voilà les faits. Il est deux heures du matin, tous les cafés ferment. Nous sommes trois ami·e·s en quête d'un dernier endroit où passer un moment à causer, rire, boire un verre. Ça tombe bien : je connais dans le quartier où nous nous trouvons un bar qui ne s'éteint pas au bon vouloir de la préfecture. Lorsque nous arrivons sur place, les volets sont fermés. On entend des voix et des rires à l'intérieur. On frappe. Les coups sont inaudibles. Nous décidons d'attendre un moment que quelqu'un·e entre ou sorte de l'immeuble pour accéder à la *porte dérobée* qui donne accès au bar passée l'heure limite.

Quelques minutes passent, trois personnes s'approchent et sortent leur clé pour ouvrir la porte principale de l'immeuble. Nous nous approchons afin de profiter de l'accès qui nous est offert.

«Ah bonsoir ! Vous allez à la soirée au premier étage ? – grand sourire de *la fille au ciré jaune*.

- Non, on va boire un verre au ***, et comme...

- C'est fermé le ***, tu vois bien, il y a les volets, et ils sont fermés – le sourire a définitivement disparu.

- Bah tu sais, il ferme jamais trop à des heures précises ce bar. Et là, il est encore ouvert. C'est samedi soir et il y a beaucoup de bruit à l'intérieur.

- C'est fermé je te dis – je le sais j'habite là. De toute façon, je vous laisserai pas entrer dans l'immeuble, désolée.

- Promis, on va pas squatter les lieux¹. La porte qui donne accès au ***, c'est celle-ci, juste à gauche. Vous pouvez écouter hein, et puis s'il y a du bruit en effet, on rentre avec vous... »
– je commence à comprendre de la tournure ridicule que prend la discussion.

Le grand gars au pull gris qui est déjà entré approche son oreille de la porte. Bien sûr, il y a du bruit à l'intérieur.

«Nan mais en vrai, c'est pas mon problème, je vous laisserai pas entrer, je suis désolée. Le syndic' nous a écrit pour nous mettre en garde : il y a eu des tags dans la cage d'escalier, et *même des clochards qui ont dormi dedans !* Le syndic' nous a menacé... Désolée.»

1. Et quand bien même, à la limite...

La fille au ciré jaune claque la porte, ses deux acolytes se regardent, sans trop comprendre sa réaction. Nous on reste devant, un peu muet·te·s, un peu dépité·e·s.

On se casse. Et là, je sens étrangement monter un grand énervement. Je peste, j'ai des insultes qui me sortent de la bouche et qui font rire les autres. Je leur reproche de ne pas m'avoir soutenu et, surtout, de ne pas prendre la *mesure* de ce qu'il vient de se passer. On me fait remarquer que je suis grotesque, qu'on s'en fout, que c'est *pas grave* – et oui, c'est juste, ce n'est véritablement pas grave. Pourtant, il se passe un moment avant que l'énervement ne retombe et qu'on puisse ensemble rigoler, et de la situation, et de ma réaction. Mais il reste quelque chose. Il reste cette certitude que, malgré son insignifiance, ce qu'il vient de se passer est *grave*, ce qu'il vient de se passer est une violence.



Comme cette histoire est restée dans mes pensées, et qu'elle ne s'est jamais départie de cette note un peu grave qui l'accompagnait (et l'accompagne toujours) il m'a bien fallu – ou plus justement j'ai trouvé intéressant de – essayer de comprendre ce qu'il s'était passé.

Qu'est-ce qui a bien pu motiver cet acte de refuser de nous laisser entrer dans l'immeuble ? Cela ne demandait aucun effort de ne pas fermer la porte (c'est même l'inverse pourrait-on dire : cela demande plus d'effort d'essayer de justifier sa réaction et de fermer la porte au nez de quelqu'un·e plutôt que de laisser cette personne entrer). Peut-être s'agit-il alors d'une peur réelle : peur du syndic⁷, peur de la personne vagabonde ou tagueuse... La situation interdit assez de se limiter à cette simple explication. Peut-être s'agit-il de quelque chose d'un peu plus triste encore, qui aurait trait à la « légitimité de la propriété » (ou de la location, les choses fonctionnent de la même manière). Je vis ici, je paye mon loyer, c'est donc moi qui décide – et j'ai le droit de le faire – qui entre ou n'entre pas dans mon immeuble. Pourquoi

dans ce cas tant de justifications? Pourquoi dans ce cas nous avoir demandé si nous n'allions pas à «la soirée du premier», et avoir ainsi sous-entendu qu'alors, oui, on nous laisserait entrer? Finalement, ce qui apparaît le plus plausible, c'est sans doute un conflit avec le bar – le sourire qui disparaît au moment précis où son nom est prononcé – et ses soirées à rallonge gênantes pour la tranquillité des résident·e·s. Soit, c'est assez peu satisfaisant, mais à tout prendre, peu importe.

Ce qui reste vrai dans cette histoire c'est que se retrouvent face à face deux «corps»: l'un a le désir d'une action (entrer dans un immeuble), l'autre a un instrument (la clé) qui a le pouvoir de rendre cette action réalisable ou non. Ce qui reste vrai dans cette histoire, c'est que le pouvoir a interdit la réalisation d'une action. Poser les choses ainsi invite grandement à réécouter *l'Abécédaire* de Deleuze. Au moment de parler de la «joie», Deleuze se souvient de Spinoza et oppose deux termes :

La joie c'est tout ce qui consiste à remplir une puissance. Vous éprouvez de la joie lorsque vous remplissez, lorsque vous effectuez une de vos puissances [...]
Au contraire, la tristesse c'est quoi? c'est lorsque je suis séparé d'une puissance dont à tort ou à raison je me croyais capable.
«Ah j'aurais pu faire ça... mais, les circonstances, ou bien, c'était pas permis, ou bien etc.» [...] *Il faudrait dire: «toute tristesse est l'effet d'un pouvoir sur moi».*

Entrer dans cet immeuble, ç'aurait donc été, si l'on se souvient de l'anecdote, effectuer une *puissance* qui nous animait à cet instant-là. La réaliser, ç'aurait été accéder à une *joie*. Or, ce qu'il s'est passé, c'est qu'un pouvoir est venu refermer sur nous cette joie potentielle pour la transformer en *tristesse*. Deleuze poursuit :

Effectuer quelque chose de sa puissance est toujours bon, il n'y a pas de puissance mauvaise. Ce qui est mauvais c'est le plus bas degré de la puissance, c'est le pouvoir.

La méchanceté c'est quoi? c'est empêcher quelqu'un de faire ce qu'il peut [...] d'effectuer sa puissance. Si bien qu'il n'y a pas de puissance mauvaise, il y a des pouvoirs méchants. Peut-être que tout pouvoir est méchant par nature [...] La confusion du pouvoir et de la puissance, elle est ruineuse, parce que le pouvoir sépare toujours les gens qui y sont soumis de ce qu'ils peuvent [...] Tu disais, la tristesse elle est liée aux prêtres, aux tyrans, aux juges... c'est perpétuellement des gens, n'est-ce pas, qui séparent leurs sujets de ce qu'ils peuvent, qui interdisent des effectuations de puissance.²

Il ne faut pas s'emballer. La fille au ciré jaune n'est ni «tyran», ni «prêtre», ni «juge». Mais comme ces figures, elle a été *méchante*. Elle a en commun avec elles d'avoir eu en sa possession, dans une situation très spécifique, la possibilité d'empêcher un corps de réaliser sa puissance. En d'autres termes, et très simplement, elle a *fait usage de son pouvoir*. Ce pouvoir, précisons-le, ne peut en aucun cas être perçu comme relevant du domaine de la joie. Le propre du pouvoir étant de limiter les puissances, il ne peut être qu'une «passion triste», car dans son application il ne fait rien d'autre que de se réjouir de «l'empêchement» d'une puissance qui lui est étrangère.

Un pouvoir s'impose, et fait naître la tristesse. Une telle affirmation semble déjà ressortir du domaine de la violence. Mais là encore on peut avoir recours à la philosophie pour cerner plus précisément les rapports qu'entretiennent le pouvoir et la violence. Dans sa *Critique de la violence*, Walter Benjamin distingue les deux fonctions pour lui essentielles de cette chose que l'on appelle «violence». Celle-ci existe d'abord comme source du droit, elle est «fondatrice de droit». Benjamin prend l'exemple de la guerre qui, par la paix et l'armistice lui succédant toujours, instaure de «nouveaux rapports», et sanctionne

2. Gilles Deleuze, «J comme Joie», in *L'Adécédairé*, 1995.

ainsi de «nouveaux droits»³, donc de nouveaux pouvoirs. Plus globalement, pour que le droit advienne, il faut qu'il ait à régler une situation qui pour Benjamin est d'un ressort «violent». Dès lors, à chaque fois que l'on rencontre le droit, se révèle en creux la violence qui en est à l'origine. Dans un deuxième temps, la violence est «conservatrice du droit». Elle est alors appliquée comme un «moyen pour des fins légales»: j'ai le droit d'user de la violence lorsque que son objectif est de préserver l'ordre institué au sein duquel elle s'applique. Benjamin parle du service militaire, qui justifie –et impose– «l'usage de la violence»

par «la soumission des citoyens à la loi»⁴, et *in fine* par l'intérêt de la nation, c'est-à-dire par préservation du droit qui régit ce même service militaire. On peut tenter ici un autre exemple, qui parle davantage pour ce qui concerne ce texte. J'interdis l'accès au hall de mon immeuble à une personne grelottante dans la rue. Il s'agit d'abord là d'une violence «légalisée», sanctionnée par le droit de propriété. Mais cette violence est aussi efficace en ce qu'elle *conserve* l'ordre des choses, qu'elle sauvegarde «l'ordre habituel» du monde dans lequel elle naît.

Mais tout ceci pour finalement quelque chose d'assez simplement et directement intelligible. Il suffit de penser à la police (cette «forme de violence la plus dégénérée qui se puisse concevoir»⁵, pour le plaisir...) pour être persuadé-e que pouvoir et violence sont deux choses étroitement liées. Le pouvoir tire sa source de la violence, et la violence est un moyen de conserver ce pouvoir. *Au creux du pouvoir, partout où on le rencontre, et dans toute ses formes, gît la violence.*

Mais il faut revenir au cas qui motive ce texte (n'aurait-il été qu'un prétexte pour parler du pouvoir?). Fermer une porte et empêcher trois personnes d'entrer dans un café, si anodin que cela puisse paraître, c'est faire usage de son pouvoir, c'est par

3. Walter Benjamin, *Critique de la violence* [1921], in Œuvres I, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2000, p. 219.

4. *Ibid.*, p. 220.

5. *Ibid.*, p. 224.

Cela explique notamment, selon Benjamin, pourquoi les États ont si peur de la violence. Ils sont obligés de la reconnaître comme fondatrice de droit, car dans le cas contraire leur légitimité s'écroule; mais c'est précisément par là même, en tant que fondatrice de droit, que la violence est la chose qui peut légitimement les renverser.

là même faire de la place à la violence. Peut-être aurions-nous passé deux heures exquisés dans ce café, ce qui est un monde, dès lors que l'on parle de la joie. Peut-être le café aurait-il été pour nous le lieu de rencontres imprévues, de confidences rares, de réflexions nouvelles. Peut-être plus simplement aurions-nous regardé les personnes présentes ce soir-là, et serions-nous partie·e·s doucement après un dernier verre. *Le pouvoir ici a finalement existé contre la vie*. Benjamin ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme que la violence du droit est radicalement cette «violence sanglante exercée en sa propre faveur contre la vie pure et simple»⁶. La fille au ciré jaune est une réalisation de «l'homme du ressentiment» de Spinoza, cette personne «qui fait de la misère ou de l'impuissance son unique passion» et pour laquelle, écrit Deleuze, «tout bonheur est une offense»⁷. Mais la fille au ciré jaune n'est personne. Ou plutôt, elle est tout le monde. Tout le monde a du pouvoir entre ses mains. Et tout le monde l'utilisera, tant que l'on n'en aura pas fini avec son existence même.

En finir avec le pouvoir oui, en finir avec le droit aussi. Il n'y a pas de «bon droit», pas de «réforme» possible du droit. Le droit, selon Benjamin se transforme de lui-même, sous l'effet de la violence qui lui est intrinsèque. «Toute violence conservatrice [d'un] droit», écrit-il, affaiblit, «par la répression des contre-violences hostiles», la violence qui fonde ce même droit. Et ainsi,

la chose dure jusqu'au moment où soit des violences nouvelles, soit les violences précédemment réprimées l'emportent sur la violence jusqu'alors fondatrice de droit, et de la sorte fondent un droit nouveau pour un nouveau déclin. C'est sur la rupture de ce cercle magique des formes mythiques du droit, sur la destitution du droit, y compris les pouvoirs dont il dépend,

6. *Ibid*, p. 238.

7. Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. «Reprise», 1981, p. 37-38.

et qui dépendent de lui, finalement donc
du pouvoir de l'État, que se fondera
une nouvelle ère historique.⁸



Je suis retourné au *** quelques jours plus tard. J'ai raconté l'anecdote aux personnes qui s'occupent de l'endroit, et j'ai demandé comment faire à l'avenir pour ne pas avoir à passer par ce genre de *tristes moments*. On m'a répondu qu'il fallait frapper aux volets, espérer que l'intérieur nous entende, et que, dans le cas contraire, tant pis. On m'a expliqué que la voisine au ciré jaune – même si elle n'avait certainement pas beaucoup de sympathie pour le bar – avait bien fait de ne pas nous laisser entrer, qu'il y avait déjà eu « des dégradations et des squatteurs », et que ça nuisait aux relations avec le syndic' de l'immeuble...

C'est dommage. C'est dommage...

[Une précision post-liminaire pour répondre à une éventuelle méprise. On m'a effectivement fait remarquer que la « violence » à laquelle faisait référence ce texte n'était pas comparable avec les violences physiques, morales, verbales auxquelles sont tous les jours et tout le temps sujettes certaines personnes, ici comme ailleurs. Il ne s'agissait évidemment pas pour ce texte, sous prétexte de « pensée », d'affirmer une équivalence entre tous les actes violents. Il s'agissait seulement de relater une anecdote sans grande importance qui, même si la chose en semble a priori éloignée, relevait selon moi du monde de la violence.]

8. Walter Benjamin, *Critique de la violence*, op cit, p.142, Je souligne.

Au début de cette année 2018,
le vieil Auguste a amicalement fait parvenir
à la cellule de désertion active une version
abrégée d'une lettre qu'il envoyait
à l'été 1852 à son camarade Maillard, alors
qu'il était retenu prisonnier à Belle-Île.
Où il est question de technique culinaire,
de salles de classe et de lutte des classes,
et de reprendre aux voleurs ce qui nous
appartient.



Les renégats, soyez-en convaincu,
ne prétendaient rien changer, rien
détruire; bien au contraire,
ils n'avaient qu'un but, qu'un désir,
conserver, conserver les places.
Vous les croyez plus bêtes qu'ils ne
sont. C'est l'erreur générale.
S'ils n'ont pas fait de révolution,
c'est qu'ils n'en voulaient pas
faire. Ils tenaient enfin la queue
de la poêle; ils ont voulu faire
frir à leur tour. Leur sottise
a été d'imaginer qu'ils friraient
longtemps. Mais c'est l'incurable
infirmité des pouvoirs.
Ils se croient tous immortels.

Aussi, les récriminations dont
vous me parlez entre les diverses
écoles me paraissent aussi misérables
que burlesques. Chaque nuance, chaque

école a sa mission à remplir, sa partie à jouer dans le grand drame révolutionnaire. Nous sommes un parti vivant, nous; nous avons le mouvement, l'âge, la vie. Les autres ne sont que des cadavres. Plaignez-vous donc de vivre en chair et en os, au lieu d'être une statue de pierre, couchée sur un vieux tombeau!

Venons en aux professions de foi: vous vous dites républicain révolutionnaire. Prenez garde de vous payer de mots et d'être dupe. C'est précisément ce titre de républicain révolutionnaire qu'affectent de prendre les hommes qui ne sont ni révolutionnaires, ni peut-être même républicains, les hommes qui ont trahi, perdu, et la révolution et la république.

Vous me dites: je ne suis ni bourgeois, ni prolétaire, je suis un démocrate. Gare les mots sans définition, c'est l'instrument favori des intrigants. Vous mettez sur votre opinion une étiquette fausse, une étiquette empruntée à la phraséologie des escamoteurs. Ce sont eux qui ont inventé ce bel aphorisme: ni *prolétaire*, ni *bourgeois*, mais *démocrate*! Qu'est-ce donc qu'un *démocrate*, je vous prie? C'est là un mot vague, banal, sans acception précise, un mot en caoutchouc.

Quelle opinion ne parviendrait pas à se loger sous cette enseigne? Tout le monde se prétend *démocrate*, surtout les aristocrates. Les roués se complaisent dans ce vague qui fait leur compte; ils ont horreur des points sur les *i*. Voilà pourquoi ils proscrirent les termes *prolétaires* et *bourgeois*. Ceux-là ont un sens clair et net; ils disent catégoriquement les choses. C'est ce qui déplaît.

On les repousse comme provocateurs de la guerre civile. Cette raison ne suffit-elle pas pour vous ouvrir les yeux? Qu'est-ce donc que nous sommes contraints de faire depuis si longtemps, sinon la guerre civile? On ne veut pas que les deux camps adverses s'appellent de leurs vrais noms: *prolétariat*, *bourgeoisie*. Cependant, ils n'en ont pas d'autre. C'est entre ces deux classes que se livre la guerre acharnée, dont les chances vous ont jeté en Espagne et moi à Belle-Île. Sous quel drapeau combattions-nous, je vous prie, si ce n'est sous le drapeau du prolétariat?

Que doit-être la révolution?
L'anéantissement de l'ordre actuel, fondé sur l'inégalité et l'exploitation, la ruine des oppresseurs, la délivrance du

peuple du joug des riches. Eh bien! les soi-disant républicains-révolutionnaires ou démocrates ne veulent rien de cela. Ils l'ont prouvé en Février. Ne croyez pas qu'alors ils n'aient pas *su* renverser ; ils ne l'ont pas *voulu*. Ils ne le veulent pas davantage à présent, ils se moquent de nous, ce sont des égoïstes prêts à se jeter sur une nouvelle curée et à crier encore : «ôte-toi de là que je m'y mette!» Les imbéciles! Ils perdraient une dernière fois et pour toujours la révolution. Car, vous le voyez, chaque avortement entraîne une réaction plus terrible.

Mais à la prochaine révolution, je compte sur les paysans pour escamoter les escamoteurs. Ceux-ci s'en doutent bien, ils ont peur. La peur, voilà la clé de leur conduite dans ces dernières années. La perspective d'une révolution par la rue leur a toujours donné la chair de poule.

Allons, il faut en finir. Adieu, encore une fois, et salut fraternel.

Auguste Blanqui

POUR
L' ABANDON
TOTAL
ET
DÉFINITIF
DES
FIGURES

« Il n'y a plus de révolte qui ne soit dans le même temps révolte contre nous-mêmes. Telle est la bizarrerie de l'époque, et l'enjeu de tout processus révolutionnaire, dorénavant. »

– Tiqqun, *Préliminaires à toute lutte anti-carcérale*

« Au point que si l'homme a un destin, ce sera plutôt d'échapper au visage, défaire le visage et les visagifications, devenir imperceptible, devenir clandestin. »

– Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*

Par son appel à détruire le flic, le patron, l'opresseur, et, pour le dire vite, toutes les caractéristiques capitalistes ancrées en nous, l'Autonomie italienne des années 1970 – et notamment ses composantes féministes –, a permis de questionner les pratiques traditionnelles de lutte politique et d'ouvrir de nouvelles brèches essentielles. Cette destruction faisait ainsi partie intégrante des combats à mener contre un système invivable, profondément injuste et inégalitaire. En effet, comme l'écrit Marcello Tari, la puissance de l'Autonomie italienne résidait dans la compréhension d'une chose essentielle: le « quartier général » sur lequel il fallait pointer son arme ne pouvait se limiter aux structures étatiques ou économiques, mais était disséminé dans la vie quotidienne, présent dans tous les moments de notre existence, et à chaque fois qu'une domination est exercée sur autrui. De ce fait,

« Tirer sur le quartier général signifie, d'un côté, frapper tout ce qui se présente comme opérateurs de la discipline et, de l'autre, faire émerger l'ingouvernable là où les administrateurs du contrôle plient la

vie à l'insignifiance productive de l'économie et à la domination de la Norme sexuelle: des hiérarchies d'usine aux hiérarchies ménagères et sexuelles courait un unique fil rouge qui pouvait être brisé, pas en un seul point, même son point faible, mais par une simultanéité d'attaques concentriques qui rendraient la machine inopérante.»¹

Le Mouvement avait bien compris la puissance révolutionnaire de tels actes. L'objectif, clair, résidait dans les moyens qu'ils et elles se donnaient : se réapproprier sa vie, à l'écart des conduites dictées par ce monde, à l'écart des conduites sur lesquelles ils reposent. *Separ/azione*.² Car le capitalisme est un monde, global, unificateur et, de ce fait, pour reprendre la formule de Jacques Rancière, c'est «l'air que nous respirons et la toile qui nous relie³». On peut dire alors, sans trop de risque, que toute lutte anticapitaliste ne devient sérieuse qu'à partir du moment où nous questionnons et conscientisons le rapport biaisé que nous entretenons avec ce monde, qu'à partir du moment où nous mettons tout en œuvre pour chasser cet air toxique qui s'insinue dans les têtes, dans les corps et qui nous font reproduire des schémas de domination infects. Comme beaucoup l'ont affirmé avant nous, il est grand temps de rompre avec certaines thèses marxistes qui se représentent le capitalisme uniquement comme le monstre qui fait se tuer à la tâche les ouvriers et ouvrières à l'usine. Et de se rappeler ceci : leur monde est mis à mal partout où nous faisons vivre les nôtres. Ceci nécessite une attention au monde de tous les instants, la construction et l'expérimentation d'un nou-

1. Marcello Tari, *Autonomie!*, La Fabrique éditions, Paris, 2012, p. 147.

2. «La «sépar/action» (*separ/azione*), comme on l'écrivait à la fin des années 1970, était avant tout une tactique de refus actif des scissions imposées aux subjectivités par les institutions, et l'attaque contre la partage du «personnel» et du «politique» fut au cœur de l'offensive révolutionnaire du Mouvement, des rapports interpersonnels aux rapports de production, sans solution de continuité.

À chaque sépar/action devait correspondre une réappropriation: de soi, de la violence, du langage, du corps, des biens, du savoir et du temps." *Ibid.*, p. 98.

3. Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous?*, La Fabrique éditions, Paris, 2017, pp. 55-56.

TRACER DES LIGNES DE FUITE QUI SE VEULENT COMMUNES DEMANDE UNE CONCEPTION EXIGEANTE DE L'AMITIÉ : TUER LES QUERELLES D'EGO DANS L'ŒUF, NE PAS LES MAQUILLER SOUS DES MOTIFS POLITIQUES, AU RISQUE DE LES FAIRE S'ENVENIMER, TUER LA PRISE DE POUVOIR, NE PAS LA LAISSER GROSSIR. MIEUX, S'EN PRÉ-OCCUPER. AU SENS DE NE PAS PERMETTRE SON DÉCLENCHEMENT

veau rapport à l'autre, d'un nouveau rapport à la quotidienneté avec l'autre. Il ne s'agit pas ici de robotiser nos comportements, de les figer dans des relations tristes marquées par la fermeture, l'indifférence ou l'intransigeance, mais, plus justement, il s'agit de libérer les affects, d'étendre le domaine du sensible, en même temps que notre capacité d'accueil et d'écoute. Ne parlons pas de discipline, parlons d'*attention collective*. C'est à une nouvelle politique des affects que nous appelons. «Qu'est-ce qu'*autrui*? Un nouveau monde possible», nous disait un vieil ami. Alors ouvrons d'autres mondes. Faisons les exister. Faisons les perdurer. Faisons les briller. Et adoptons-y une posture *critique* vis-à-vis de nous-mêmes, de nos liens, du pouvoir ou de l'attraction que l'on produit, du poids de nos mots, de nos gestes, de nos regards. Tracer des lignes de fuite qui se veulent communes demande une conception exigeante de l'amitié : tuer les querelles d'ego dans l'œuf, ne pas les maquiller sous des motifs politiques, au risque de les faire s'envenimer, tuer la prise de pouvoir, ne pas la laisser grossir. Mieux, s'en *pré-occuper*. Au sens de ne pas permettre son déclenchement.⁴

4. Au passage, il ne s'agit pas de contrôler et de passer sous silence, sous couvert de collectif, les voix qui émanent des groupes ou d'une minorité dans un groupe. Il faut se prémunir de la réaction qui crie à «l'avant-garde» à la simple esquisse de proposition stratégique. Cette critique nous a bien trop souvent paralysé au cours des défaites passées et le danger réside moins dans ces tentatives de «penser en stratégie» que dans la volonté d'en tirer dans l'avenir une position avantageuse. La question seraient fait de s'accorder sur ce que sont fondamentalement

Félix Guattari nous avait déjà fort justement prévenu contre ce qu'il appelait les «micro-fascismes de bandes», qui «existent dans un champ social sans être nécessairement centralisés dans un appareil d'État particulier»⁵. En effet, combien avons-nous connu dans notre entourage de petit·e Staline? De petit·e entrepreneur·se de la lutte? De petit·e chef·fe déguisé·e en militant·e? De futur·e professionnel·le de la militance? De service d'ordre qui n'était rien d'autre que des *flics qui ne disaient pas leurs noms*? Il s'agit donc de se prémunir contre ces trous noirs dans lesquels il est parfois aisé de s'engouffrer, de se perdre. Il faut pour ce faire empêcher la formation de nouvelles écoles avec ses maîtres, ses disciples et ses structures rigides. À la notion d'école, Gilles Deleuze opposait celle de *réseaux*, «dont la fonction est de résister et de créer»⁶. Michel Foucault ne s'y trompe d'ailleurs pas lorsqu'il présente *L'Anti-Œdipe* comme un avertissement adressé à tou·te·s les militant·e·s révolutionnaires: «ne tombez pas amoureux du pouvoir»⁷. Et en effet, nous avons tout à gagner en nous tenant à distance des délires hiérarchiques de nos gouvernant·e·s, qui n'imaginent pas un mouvement sans chef·fe à sa tête, et qui essaient toujours de mettre en avant l'un ou l'une d'entre nous. Car il faut identifier une *figure* pour tuer le mouvement. Car leur monde ne comprend que cela. Lucio Castellano, un autonome italien, le dit fort justement en 1979 au juge d'instruction qui cherche à le condamner comme un des instigateurs et idéologues du Mouvement:

ces avant-gardes, avec l'idée, au fond, qu'elles ne sont rien d'autre que ces fragments, ces tentatives déjà là de défier le Vieux Monde.

5. Gilles Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion (Champs), 1996, p. 167.

6. Gilles Deleuze, «R comme Résistance», in *L'Abécédaire*, 1995.

7. Et plus encore: «Je dirais que *L'Anti-Œdipe* (puissent ses auteurs me pardonner) est un livre d'éthique, le premier livre d'éthique qu'on ait écrit en France depuis assez longtemps [...] Comment faire pour ne pas devenir fasciste même quand (surtout quand) on croit être un militant révolutionnaire? Comme débarrasser nos discours et nos actes, nos cœurs et nos plaisirs du fascisme? Comme débusquer le fascisme qui s'est incrusté dans notre comportement? Les moralistes chrétiens cherchaient les traces de la chair qui s'étaient logées dans les replis de l'âme. Deleuze et Guattari, pour leur part, guettent les traces les plus infimes du fascisme dans le corps.»

Michel Foucault, *Dits et Écrits Tome III*, texte n° 189, 1976-1988, Paris, Gallimard, 2001 (1ère Édition 1994), p. 133-136.

«Votre motif premier est de réduire le mouvement de ces dernières années à quelque chose que vous puissiez comprendre, avec votre langage, de le réduire autrement dit à un complot. C'est pourquoi vous devez y trouver un «cerveau central» [...] Comprendre le terrorisme signifie pour vous en construire une image qui soit la plus proche possible du monde que vous connaissez, créer une série de potentats et de courants unis hiérarchiquement et dirigés par les «professeurs». Pour ma part, je sais que dans l'élargissement des espaces de pouvoir qui s'est produit, un grand nombre de personnes s'agitent de façon désordonnée, sans idées claires et sans buts unanimes, en faisant les choses les plus diverses et, parfois, la guerre, en mélangeant les rôles et les hiérarchies établies, en se risquant et en payant de leur personne dans la liberté nouvelle qu'ils ont conquise. [c'est nous qui soulignons] Vous êtes convaincu que le monde est fait de maîtres et de serviteurs, et que ces derniers sont rarement en mesure de faire de réels dégâts [...] Ces choses que vous m'imputez font partie de votre culture, non de la mienne. Je nie avoir constitué l'organisation dont vous parlez non parce que j'ai peur de vous, M. Gallucci, mais parce que j'aurais peur d'une telle organisation.»⁸

Mais également, il s'agit pour nous-mêmes de se prémunir contre toute idolâtrie, contre toute création de figures, réflexe unificateur, central, contre-révolutionnaire au possible. Les figures tutélaires peuplent nos vies. Du moins, *on veut nous faire admettre cette vérité comme immuable*. Il suffit par exemple

8. «Interrogatoire de Lucio Castellano devant le juge d'instruction, 12 juin 1979» in Marcello Tari, *op. cit.*, pp. 45-46.

d'ouvrir un manuel d'histoire pour s'en rendre compte. La pitieuse histoire officielle de la France n'est émaillée que de *grands hommes* à respecter. D'hommes providentiels en hommes providentiels, les historiens et historiennes à la solde de l'État ont construit un roman national où le collectif n'a pas sa place, où les sauveurs de la nation se succèdent les uns après les autres. Et bien souvent, c'est la construction médiatique de figures elle-même qui a participé à la prise de pouvoir des pires ordures peuplant nos romans nationaux : il suffit de voir comment la presse nationale parlait du maréchal Pétain pendant l'entre-deux-guerres pour voir à l'œuvre un processus de mythification avancé. Processus qui, s'il n'a pas directement propulsé Pétain à la tête du pays, a permis la préparation des esprits à la soumission et à la subordination au vieux sauveur décrépi. Plus *proche* de nous, dans nos milieux, les figures sont aussi légion, et s'il nous semble inutile de les citer ici, c'est uniquement pour ne pas alimenter cette triste obsession. Que peut-on faire avec une figure, à part l'*admirer*, *i.e* adopter une certaine passivité à son égard ? Les figures sont paralysantes, elles nous empêchent de prendre confiance en nous, en notre propre puissance. En plus d'être des chef·f·es en devenir, elles nous glacent. La figure, il faut la destituer. Comment faire ? En faisant, justement. En étant partie prenante, pratiquement, du renversement de l'ordre établi. En produisant du réel et en multipliant les expérimentations, les essais. En ratant, et en persévérant. Ainsi les êtres auparavant admiré·e·s, auparavant suivi·e·s aveuglément, ne sont plus des figures mais des complices, qui nous rendent toute notre puissance, avec qui l'on conspire, l'on s'organise, l'on agit. Ne pas tomber dans ce piège si souvent tendu demande de toute évidence des efforts considérables, et en premier lieu celui de reconsidérer notre conception de l'affection. Préalable indispensable à l'*abandon total et définitif des figures*.





FOOT

2

RUE

Quelques joueuses de la cellule de désertion active publiaient il y a quelques mois sur le site *lundi matin* cette fiction sportive, croisant foot et stratégie politique... ou quand, à l'ère du football spectacle, le jeu à la nantaise s'invite dans le cortège de tête.

C'est vraiment l'équipe qu'était la moins capable, qu'avait la moins bonne aptitude à faire ce qu'il faut aujourd'hui [...] alors on adoptait un jeu différent [...] On sera jamais rationnel avec ce type de lascars donc ça va être irrationnel comme jeu, mais sans qu'on se casse la gueule quand même. On a mis en place ce jeu-là parce que j'avais jamais vu des joueurs aussi explosifs. Attention hein, attention les yeux c'est qu'ça pétait! Et au lieu de faire dix passes, on en faisait trois, quatre... mais pas n'importe lesquelles!

- Jean-Claude Suaudeau



Un coup de sifflet résonne aux abords du stade Marcel Saupin. Cette fois-ci c'est sûr, le match a débuté : on engage.

Ça commence toujours de la même manière. Les deux équipes se jaugent, la tension monte d'un cran à chaque regard. Ce qui m'intéresse le plus, dans ces entames, c'est de détailler l'adversaire. Habillé de bleu marine et de noir, comme toujours. Leurs armes saillantes, prêtes au combat, comme toujours. Comme toujours, leurs yeux ahuris nous détestent et les premières insultes se font entendre. On n'est pas en reste, faut dire : les regards narquois et les moqueries, on les leur rend bien.

Viennent les premières foulées. C'est notre équipe qui donne le rythme. La confiance gagne nos lignes, elle se diffuse, on peut lancer une première attaque placée.

[PASSE]

Quand j'ai entendu le coup de sifflet inaugural, j'ai regardé autour de moi – l'adversaire ne m'intéresse plus, il est systématiquement le même, fondamentalement *immobile*. Devant, les joueuses les plus offensives vêtues de noir discutent de la stratégie à adopter. On ne les entend pas et c'est très bien ainsi. Derrière, la foule est plus hétérogène : toute une gamme de couleur, des mots et des dessins inventifs, des grands-mères et

des petits-enfants en grève de l'école primaire. C'est plus bruyant, aussi, à l'arrière. Et à mes côtés, ces regards que je connais bien, ceux des ami·e·s et des inconnu·e·s, tendus et impatients. Ces sourires tendres, qui savent...

Soudain, les jambes se mettent en mouvement. Un cortège se dessine doucement, des sons montent en flèche, ici et ailleurs. La polyphonie devient symphonie, et tout le monde sait que le match est lancé.

C'est drôle, j'aurais pensé que les premières prises de balles seraient plus rapides. Il nous faut plus de trente minutes pour parcourir les 900 mètres qui nous séparent de la gare. C'est le moment que choisit un ailier pour lancer la première attaque : magnifiquement servi dans la profondeur par une des meilleures récupératrices du groupe, son rush fulgurant percute l'adversaire. Les choses s'accélèrent, et on se fond dans le rythme.

[PASSE]

Les ailier·e·s. Ces joueuses offensif·ve·s qui amènent l'étincelle, qui font se déplacer des foules au stade, par leur style, leur vitesse de pointe et une certaine idée du *mouvement*. C'est toujours un plaisir immense d'admirer leurs dribbles inventifs et délestés de toutes traditions étouffantes et sans joie. Ils fleurissent sur le passage du cortège, sur les murs, au sol et dans les airs. «Prime de match pour tou·te·s», «Un petit pont sur Macron», «On avale le venin et on reste soudé».

Soutenant les magnifiques banderoles de tête, plusieurs numéros 9 vêtu·e·s de noir craquent un fumigène, puis deux, puis trois, puis mille. La fumée qui s'insère dans notre équipe, bien plus agréable que celle des lacrymogènes adverses, a le goût de la *situation*, de la brume libératrice qui permet aux énergies de se déployer, au bloc de rester uni et protecteur. On rejoint très vite la Place Maréchal-Foch, plus conquérant·e·s que jamais. Quelque chose est dans l'air. Un coup est possible.

[BUT]

Les causeries d'avant-match ont eu l'intelligence de laisser libre cours aux initiatives spontanées, tout en prévoyant plusieurs coups à porter à l'adversaire. C'est ainsi qu'arrivant dans

les dix mètres adverses, à la Préfecture, une grande toile de peinture multicolore se dessine. Gênée par notre diversité – devrait-on dire notre complémentarité? –, l'équipe adverse demeure impuissante et se laisse déborder par une première incursion dans sa surface. Une joueuse échappant au marquage à gauche est servie, dribble un défenseur latéral hagard, lève les yeux, passe en retrait. La reprise sans contrôle d'un numéro dix bien *placé* nettoie la lucarne adverse.

Porsche en flammes.

[1 - 0]

[RÉACTION ADVERSE – CARTON ROUGE]

Les défenseurs de l'équipe adverse hallucinent. S'étant fait pour mission numéro une de nettoyer la surface de ces attaquant·e·s trop collant·e·s, ces derniers n'arrivent pas à croire qu'ils se sont fait déborder sans le voir venir. Plein de rancœur et passablement énervés par l'action précédente, la réaction des bleus ne se fait pas attendre. Une première touche de balle traversant le terrain d'un bout à l'autre et c'est une pluie de lacrymogènes qui l'accompagne, venant s'abattre sur toute la première moitié du cortège. Cet engagement – somme toute convenu – n'en demeure pas moins efficace et permet à l'adversaire une respiration ; il n'en faut pas plus pour les voir dessiner leur première attaque dans ce match avec l'entrée de leurs attaquants de pointe, répondant au doux surnom de « bakeux ».

Ces derniers profitent de leur relance pour percer le cortège et ils prennent un de nos attaquants en étau. Dans l'action notre formation cafouille et nos adversaires se saisissent du moment pour blesser une camarade. Tacle à la cheville, arrestation musclée en prime, on termine le premier tour – en 45 minutes et près de cent-vingt secondes de temps additionnel – en infériorité numérique.

[MI - TEMPS]

On siffle la fin de la première période. C'est clair qu'on a seulement ouvert, on a su être offensif·ve·s et marquer la mi-

temps de notre savoir-faire habituel, gratifiant même celle-ci d'un premier but. Mais ça n'est pas suffisant, et dans toutes les têtes il reste une deuxième période. On débriefe à la croisée des trams : Commerce est notre vestiaire à ciel ouvert et chacun·e y va de son avis sur cette première phase. On a pour nous l'avantage du score, eux ont désormais l'ascendant numérique, mais ça ne nous atteint pas, on a l'imagination et l'audace quand ils n'ont que la défense et la réaction.

La mi-temps a toujours cette particularité que personne ne la gère de la même manière : nos libéros sont sur la place, reprennent leurs esprits et leur souffle, pendant que nos ailier·e·s sont déjà debout, près de la porte, prêt·e·s à retourner jouer ces quarante cinq nouvelles minutes. Tou·te·s savent que c'est de création dont il sera question pour l'emporter, d'imagination et d'objectifs à atteindre, car d'ici quelques minutes maintenant le coup de sifflet annonçant la deuxième manche va retentir.

[COUP D'ENVOI]

La blessure qui a réduit l'équipe à dix reste dure à digérer, et on pense à ce corps immobile et seul dans le vestiaire – peut-être nous observant du fond d'un camion de CRS, peut-être déjà accroupi dans une cellule grise, souffrant assurément de leurs insultes, et de leurs coups aussi sans doute. Pourtant sur la gauche du cortège, les passes réglées au millimètre s'enchaînent. On est reparti·e·s avec une gnaque d'enfer, et on fait facilement reculer un adversaire qui voulait pourtant nous interdire de jouer la seconde partie du match.

[PASSES VS TACLES]

Ça y est, c'est reparti. Ça virevolte autour de moi. Le ballon passe, fluide, de jambes en jambes. Je le touche parfois, je le laisse filer souvent. On avance vite, de plus en plus vite. En face, ils fulminent rouge, de plus en plus rouge. On est déjà devant l'Hôtel-Dieu, et ils ne peuvent plus se retenir. Les tacles dangereux, glissés, appuyés, incontrôlés nous fauchent de partout. Mon genou se plie, mais j'évite la rupture, et j'échappe aux yeux de la BAC. Leur violence est démesurée – qui ça étonne encore ? L'hélicoptère qui arbitre toujours ce type de rencontre ne nous

laisse pas une minute de répit. Il ferme les yeux de sa caméra toujours ouverte et nous *invite* à poursuivre le match. Pire : il va jusqu'à siffler simulation contre nous lorsque, à ma droite, un jeune garçon s'écroule l'épaule en sang, blessé par une petite balle en caoutchouc.

«Flash-ball Super-Pro». Coup franc.

[COUP FRANC ADVERSE]

Notre équipe, pas vraiment adepte du *catenaccio*, doit pourtant s'entendre pour défendre efficacement. Après quelques conversations agitées, l'idée de bâtir un immense mur pour contrer l'action adverse est adoptée. Ni une ni deux, une chaîne humaine se crée et le rempart prend forme en l'espace de quelques secondes. Le local de François de Rugy, opportuniste député de cette sinistre V^e République attendra. Comprenez qui pourra. Peu à peu, on découvre les bienfaits d'une telle construction sur notre jeu : les efficaces *street medics* en profite pour soigner sereinement les blessé·e·s à l'abri, les tags fleurissent à nouveau, tandis que d'autres se concertent et causent stratégie à couvert. Qui aurait pu le croire ?

Au coup de sifflet de l'arbitre, le capitaine des bleus s'élançe. Il pointe son canon à eau dans notre direction, prêt à tout démolir sur son passage. On retient notre souffle, certain·e·s ferment les yeux, d'autres fixent l'adversaire comme pour mieux le déstabiliser. Le joueur arme sa frappe, mais le tir – pourtant surpuissant – s'échoue sur notre mur. C'est la stupeur dans le camp adverse. On a tenu bon.

Une fois le coup-franc *volé* repoussé, nous continuons de pester contre l'arbitrage, et les noms d'oiseaux fusent. En repartant, plus déterminé·e que jamais, je me retourne pour regarder une derrière fois notre rempart et je remarque un tag qui m'avait jusque-là échappé. Au-milieu des contestations primaires mais salvatrices contre le corps arbitral, une formule s'élève. «Car l'œil dans le ciel mérite qu'on le crève.»

Il n'y a pas à dire, leur bassesse n'a d'égal que le *style* de nos références.

[BUT]

Nos attaquant·e·s n'ont pas attendu que je sorte de l'émerveillement provoqué par la situation pour reprendre leurs pratiques offensives. Le contre qui suit, d'une fulgurance extrême, est un modèle du genre. En cinq touches de balle – une par joueuses concernées par l'action – nous voilà déjà en nombre cours Olivier de Clisson. *Surprise et mouvement*. Stupéfaite par notre rapidité, la défense adverse – acculée, assiégée, rendue inopérante – ne peut que subir notre contre-attaque.

Une-deux. Gardien lobé. Tir dans le but vide. *Comico de la situation* H.S.

[2-0]

[ARBITRAGE VIDÉO]

Ils sont KO debout. Même l'hélicoptère qui se cache habituellement sous les traits de l'impartialité neutre de la technologie fulmine. Ils essaieront de faire dire n'importe quoi aux images, je le sais bien, c'est comme ça qu'ils font à chaque fois, mais dans le fond ce que je sais c'est qu'ils seront incapables de *comprendre* le sens de notre stratégie. Ce deuxième but enfonce le clou, d'autant plus qu'il arrive de l'arrière du terrain. Nos adversaires ne saisiront pas ce qu'il peut y avoir d'offensif dans un groupe soudé qui fait mur contre un tir lancé à pleine puissance ; pour eux il n'y a que de la défense partout. À cette incompréhension s'ajoutera la colère dans les prochaines secondes lorsqu'ils réaliseront. On célèbre mais sans cérémonie, le match n'est pas fini.

[COUP D'ENVOI ADVERSE]

Ça reprend effectivement très vite, le pressing des adversaires est efficace : nos troupes étouffent. À Commerce la place est noyée sous les lacrymos et les milieux offensifs bleus ont désormais tous sortis leur LBD : ils nous font comprendre qu'ils défendent leur moitié du terrain. L'accélération de rythme qu'ils initient nous prend de court, on fait une erreur stratégique en laissant partir un·e libéro tout·e seul·e s'en prendre à la banque

la plus proche. Les bakeux percent le cortège et isolent notre joueur ; penalty. C'est le deuxième coup de pied arrêté offert à l'adversaire en quelques minutes, on prend la mesure des enjeux dans cette deuxième période. Pour eux, l'occasion est trop belle, leur attaquant frappe, comme à chaque fois en *tir tendu*, c'est une balle pour remonter au score. Mais c'est sans compter sur notre gardien ne de but qui fond droit sur le poteau gauche et qui, à trente mains, vient sortir notre camarade de celles des keufs, le sauvetage est incroyable, je crois bien qu'on est surpris·e·s nous-mêmes par la vivacité de l'arrêt.

[PRESSING]

En réalité elle est générale, la surprise. Vue la tournure que prenaient les choses, on s'attendait à une logique réduction du score. Mais c'est notre jour, il faut croire. Il y a un moment de flottement, et puis de nouveau, ça s'accélère. Harcelé par les assauts rapides de la BAC, repoussé par la brutalité mécanique des CRS, le cortège parvient tout de même à remonter vers la place Bretagne. Bientôt, nous arriverons au *pied de la tour*.

[APPEL / CONTRE-APPEL]

Et merde ! Je le sentais venir, c'est sûr. Comme toutes les cagoules autour de moi, c'est sûr. On avait tou·te·s la même chose dans la tête et sur les yeux concentrés ; une même pensée. Si claire qu'on *s'entendait* murmurer.

« Ok, l'adversaire nous presse de partout. Ok, ils sont pas tendres, là, leurs CRS. Ok, à tout moment un brassard orange peut me tomber sur le coin de la gueule. Mais quand même... 2-0, à 10 contre 11, une humiliation sur penalty... ils peuvent pas nous laisser avancer comme ça vers la tour, ils vont bien tenter quelque chose pour que le match soit annulé, pour qu'ils gardent la face et que la préfecture reporte la partie... ».

C'est venu de la rue de l'Arche Sèche, à deux pas du Go Sport qui, lors d'une journée inoubliable du printemps, nous avait fait prendre la tête du championnat. C'est venu de la droite, d'abord, de la gauche, ensuite. Trois changements effectués en même temps. Une marée de renforts pour les bleus : le cortège est scindé. Une nasse, tactique classique. Devant, on se sent un

peu honteux·ses de pas avoir anticipé le truc. Et surtout, on est isolé·e·s. Il faut réagir, vite. Je tente une attaque plein centre pour ouvrir une brèche et que recolle notre milieu de terrain. Mauvaise idée: «les coups d'atraques ça fait pas que des courbatures». Flottement. De l'autre côté, chaque tentative pour nous rejoindre est annulée. À ce rythme, c'est plus d'un but que l'on risque d'encaisser.

On se lance. On est une dizaine à partir sur la gauche. D'abord doucement, puis de plus en plus rapidement. Le groupe adverse se déploie, il se décale un peu et nous attend, très sûr de lui. *Appel*. Au dernier moment, on accélère. D'un mouvement, vif, on revient sur la droite. C'est à ce moment que les autres nassé·e·s foncent pour nous rejoindre. *Contre-Appel*. C'est la surprise chez les quelques adversaires qui nous avaient d'abord suivi·e·s. Ils se ruent sur nous. Certains ne supportent plus le poids de leur armure et s'écroulent, pris à contre-pied. À gauche, le couloir est laissé libre pour quelques secondes. Ça suffit, bien sûr. Le groupe arrière s'engouffre dans la brèche, le cortège se reforme. Nous allons de l'avant, encore une fois.

[TEMPS ADDITIONNEL]

On redéploie à présent notre jeu fait de passes rapides qui asphyxie l'adversaire. Une fois n'est pas coutume. Bientôt les crampes apparaîtront et certain·e·s seront tenté·e·s par un retour au vestiaire. Normal, on est entré dans le temps additionnel, et l'équipe a tout donné. Alors, dans un ultime effort, sans trop y croire, ni même y penser pour certain·e·s, on se lance dans une dernière occas', au mental. Et pas des moindres: s'introduire et occuper la Tour Bretagne. Le genre d'action qui nous a souvent fait rêver, entre nous, en informel, lors de discussions hors vestiaire, lorsque les langues se délient, les désirs se forment et donnent des idées. Ce serait beau de finir sur un 3-0 quand même!

[COUP DE GRÂCE]

Le marquage adverse devenu trop lâche et pour ainsi dire quasi inexistant, les ailier·e·s les plus rapides parviennent à y entrer sans trop de difficulté. Et c'est toute l'équipe déter' qui peut s'élancer à l'intérieur, en prenant soin de tout barricader



STEVEN
GENDARME

sur son passage. On n'avait jamais imaginé ça comme ça, que ce serait aussi facile. En haut de la tour, une banderole se déploie et annonce la fin du match. L'arbitre en mange son sifflet, les bleus rentrent au vestiaire.

Un chant retentit : «L'amitié c'est : gagner 3 à 0 ensemble!».

[3-0]

[TROISIÈME MI-TEMPS]

J'en reviens toujours pas, j'ai l'impression d'avoir remporté une finale de Coupe de la Ligue. Depuis l'intérieur de la tour, je vois ceux et celles qui sont resté·e·s dehors commencer à bâtir des cabanes au pied du seul «building» de la ville. D'autres installent des barbecues et une buvette, un vrai après-match en somme. Il ne reste plus que nous sur le terrain, quelques spectateurices incroyables descendent des tribunes pour venir voir de plus près les vainq'heureuses de cette rencontre étonnante. Tout nous donnait perdant – on nous donne toujours perdant·e·s de toute façon. Nous ne sommes pas les seul·e·s surpris·e·s par cette victoire et pour une partie de cette masse dans les tribunes c'est un soulagement, certain·e·s avaient même arrêté de suivre le championnat, convaincu·e·s que le gagnant était couru d'avance.

Dans la tour Bretagne on remercie le bar du dernier étage –réquisitionné pour l'occasion– pour ses cocktails et autres amuse-gueules. Ils seront du meilleur effet pour la fête qui se prépare et qui durera probablement toute la nuit (et peut-être même bien après). On regarde nos téléphones, on apprend que des matches similaires ont eu lieu un peu partout ailleurs et qu'ils ont connu des issues étonnamment proches du nôtre.

On se regarde, on se sourit, le ministère des Sports tire la gueule.

QUELQUES AVANTS-CENTRES NANTAIS·E·S

les leçons de L'ÉMEUTE 11 M 11

- TOKYO** : Les étudiants et jeunes travailleurs du ZEN-GA-KUREN refusent la collaboration du gouvernement japonais à l'agression impérialiste US au Vietnam. Les affrontements avec la police empêchent l'accostage de navires de guerre américains, et l'installation de bases US.
- MADRID** : Les étudiants s'opposent au fascisme franquiste dans leurs universités. Face à la répression ils se sont associés aux commissions ouvrières et préparent ensemble la révolution sociale.
- BERLIN** : Les étudiants s'attaquent au trust de presse Springer, minifasciste, dont la fonction claire est l'abêtissement du prolétariat. Ils commencent à s'unir dans la lutte extra-parlementaire aux ouvriers allemands en dehors des firmes politiques et syndicales officielles et intégrées.
- ROME** : Les étudiants italiens, par la contestation violente de l'université bourgeoise dans des combats quotidiens avec la police, refusent quelque "réforme" que ce soit de l'université sans remise en cause de la société qu'elle perpétue. Ils parviennent à une paralysie du système universitaire dans sa fonction sociale.
- BERKELEY** Les étudiants rebelles à la politique impérialiste de leur pays, notamment au Vietnam, se solidarisent avec les paysans et ouvriers vietnamiens et les minorités raciales et économiques en lutte contre la bourgeoisie américaine, refusant par avance leur propre rôle privilégié par et dans le système.
- VARSOVIE** Les étudiants et intellectuels mènent un combat contre la dictature idéologique politique d'un parti bureaucratique.
- NANTES** : Les étudiants refusent leur vie quotidienne aliénée. Sans dialogue, sans réforme, ils imposent de force la libre circulation dans les cités universitaires et partout en France. Ils réclament l'ouverture des cités et des restaurants aux jeunes travailleurs et entament la contestation radicale du système universitaire, en liaison avec les "enragés de Nanterre", entre autre.
- NANTERRE** Les "enragés", dans cette contestation pratiquée activement, entraînent la naissance du mouvement du 22 mars, qui trouve son aboutissement normal dans l'affrontement direct avec les forces de l'ordre bourgeois.
- PARIS** : Les affrontements du quartier Latin conduisent à l'union sur les barricades des étudiants, des chômeurs, des travailleurs et des jeunes délinquants victimes.

Il est plus efficace de descendre dans la rue exiger ce que l'on veut, que de déposer des motions inutiles ou de dialoguer sans être
.../...

capable de s'imposer dans la discussion.

Les manifestants de Paris ont fait tomber d'un seul coup la mesure anti-grève du préavis qu'avaient du subir les syndicats jusqu'à présent.

Les manifestants de Paris ont contraint le gouvernement à se ridiculiser en revenant sur ses dispositions policières à l'égard des étudiants et ouvriers arrêtés. Lorsque les camarades ouvriers engageront la lutte pour les emprisonnés de Caen, ils sont sûrs de nous trouver à leurs côtés avec la même détermination.

Les manifestants de Paris ont reçu la proposition des autorités de "dialoguer avec elles", alors que "ce dialogue" avait toujours été refusé auparavant.

Tous les états-majors politiques ont été ébranlés dans leurs conceptions de la remise en cause du pouvoir par une seule nuit d'émeute où le pouvoir appartient à la rue.

Les manifestants de Paris ont plus fait contre le gaullisme en une nuit qu'en dix années de bavardage parlementaire et de mystifications électorales.

Les manifestants de Paris ont montré la voie, c'est la même qui est suivie par la jeunesse révolutionnaire internationale. C'est la voie traditionnelle du mouvement ouvrier dans sa lutte internationale contre la domination internationale de la bourgeoisie.

C'est la voie par laquelle les ouvriers, les paysans, et les étudiants (du moins ceux qui, précisément ne sont pas "fils de grands bourgeois" ou qui refusent leur rôle de futurs exploités) peuvent faire reculer la bourgeoisie et imposer la satisfaction de leurs revendications avant d'éliminer l'exploitation bourgeoise.

A.G.E.N.-U.N.E.F.

« IL EST
GRAND TEMPS
DE RALLUMER
LES
BARRICADES
ET
LES
ÉTOILES »

Construit comme une sorte de « cadavre exquis » à partir des tags portés sur les murs durant le mouvement contre la loi Travail – inscriptions souvent inspirées à la fois de la culture populaire de l'époque et d'un vaste corpus poético-subversif allant du surréalisme ou situationnisme –, ce texte avait à l'origine été écrit pour figurer ailleurs, dans un livre qui aurait fait retour sur l'expérience nantaise du printemps 2016.

Ce livre n'a malheureusement jamais vu le jour, et le texte a depuis traîné dans les valises de son auteur. Qu'il soit d'ailleurs remercié de la gentillesse avec laquelle il nous en fait part.

Nul doute que la capacité à durer a conféré un caractère inédit à l'épisode insurrectionnel du printemps 2016. Parfois bégayant, mais rallumant incessamment de nouveaux foyers d'incendie, il a su se propager et se prolonger dans des coins d'humanité parfois inattendus. Le paradoxe est là : la répétition participe de l'épuisement des formes éprouvées et de leur affaiblissement, mais c'est aussi cette force de persistance qui a permis d'imposer des conduites de vie ressurgissantes et susceptibles de défier les métropoles réifiées. « *C'est encore nous* » peut-on lire sur la devanture d'une banque claquemurée. « *À bientôt !* » s'exclame-t-on ailleurs sur un panneau de contreplaqué masquant une autre vitrine. La répétition opiniâtre de certains slogans, invariablement effacés puis retracés durant toutes ces semaines, a mis en action une chaîne de réduplication à valeur intensive.

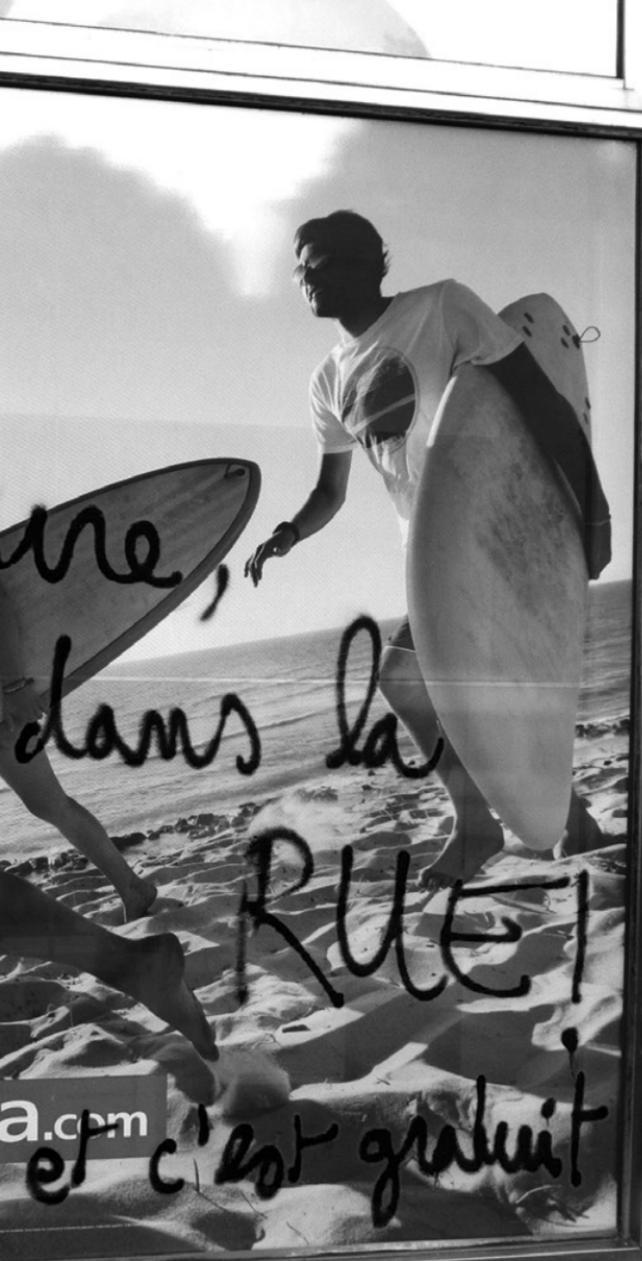
LPFE

L'aventure
C'est

UCP



2^{me} COURS DES
50 OTAGES
ALLÉE JEAN BART
1650 - 1702



me,
dans la
RUE!
et c'est gratuit

a.com

En transformant l'irruption des signes et de l'agir en séquences, la contestation a fait mouvement en un sens quasi cinématographique. L'effet phi. Jouant sur l'apparition d'images très vite perçues comme successives, au détour des rues ou de tous les carrefours du centre-ville, les taggeurs inventent un parcours cinématique. Le mouvement contradictoire ainsi né de la déviation et de la perturbation des trajectoires coutumières fait alors événement. Exerçant sur « le passant » une forme de sidération, son irruption le pousse paradoxalement au dépassement de sa passivité. Dialectiquement la vie courante reprend ses droits : « *L'aventure c'est dans la rue et c'est gratuit* ». En ce sens, il y a comme une reconquête qui s'élabore à travers la reconfiguration de la ville perçue non plus comme un espace figé mais comme un territoire regagné temporairement au rythme des répliques quasi sismiques qui secouent la métropole. Qui se croyait dépourvu de tout moyen d'intervention sur les variations qualitatives du milieu urbain découvre la manif sauvage et sa puissance de remodelage. « *Reprenons la ville et débarrassons-là de tout ce qui nous dépossède* ». L'espace vécu s'insurge contre l'espace codifié. La présence joue contre la désappropriation et la dominance. Dès lors, elle porte les pouvoirs d'une désarchitecture restant à inventer – une désarchitecture susceptible de dessiner le cadre de jeux moins médiocres. La fête n'est plus celle qu'on concède au peuple mais celle que le peuple se donne à lui-même, renouant avec d'antiques saturnales fantasmées : « *Voilà notre carnaval, la plus belle fête de rue c'est l'émeute* ». L'édifice métropolitain se lézarde et le « parc d'attraction » s'efface derrière la zone d'attractions où circulent alors sauvagement les affects : « *L'émeute embellit ma ville* » ; « *Ceci est une œuvre du Voyage à Nantes* » ; « *Visitez Nantes, son muscadet, ses émeutes* ».

« L'AVENTURE C'EST DANS LA RUE
ET C'EST GRATUIT »

À même les murs s'imprime alors un évident jeu de pistes qui témoigne concrètement du passage à travers une assez courte unité de temps des manifestants dans la ville. « *L'émeute c'est ici* » lit-on sur un plan de la métropole. Une nouvelle cartographie s'expérimente et découvre d'éperdues lignes de fuite. Les « traces » performatives d'une critique en actes maculent le monde aseptique: « *La ville est notre terrain de jeu* ». Et quand bien même la célérité scélérate des équipes municipales s'exerce-t-elle à effacer *techniquement* l'empreinte *participative* des émeutiers aux *débats de la cité* la collecte de plusieurs centaines d'inscriptions murales réalisées entre mars et août 2016 dessine un énorme imagier populaire. Une œuvre collective autopoïétique qui raconte la ville tout autant que sa propre genèse. Renvoyant à la réalité conflictuelle qu'impose une prise de rues – une prise de vues – elle révèle tout à la fois l'âme enfouie d'un peuple qui se croyait devenu absent au monde. Ainsi donc ces interventions irruptives et éphémères participent-elles paradoxalement d'une forme mnésique singulièrement opérative. Celle qui fait qu'une ville et certains de ses quartiers magnétisés conservent une force rémanente ou en d'autres termes une imprégnation radio-active des événements vécus intensément. La réappropriation devient l'occasion d'un engendrement du sujet alors même que celui-ci s'inscrit dans un imaginaire hérité et dans une continuité historique transcendée: « *La rue est folle, nous aussi* ». L'inscription murale échappe à la temporalité linéaire. En atteste l'étonnant ensemble de ces références cryptées ou détournées qui au détour des ruelles et des places peuvent prendre à témoin le Génie des lieux. Quand soudain la ville fait caisse de résonance et que s'époumone à nouveau le retentissant « *Police milice, flicaille racaille* » d'*Une chambre en ville* – quand les pas perdus du flâneur le portent sur les traces de *Nadja* et d'André Breton: « *La révolte sera convulsive ou ne sera pas* ». La cité en vivance ne saurait s'élaborer autrement que dans une tension continue entre traces et empreintes – entre immanence et rémanence. « *Vivre et casser au pays!* »: les désirs font désordre.

Déjà en 1978, comme l'observait l'écrivain Jean-Luc Hennig, la température de Nantes semblait avoir été favorable à « cette *floraison* étonnante de tous les groupuscules imaginables », si semblables à ceux que ce printemps a vu resurgir. En

toute complicité, l'ancien prof du Lycée Clemenceau évoquait alors dans *Libé* « *les dernières flambées situs* » nées de l'après-68 ou « *les nouvelles virées des autonomes* » qui décoraient, sous les buées de Nantes, la BNP de la Place Royale d'un magistral « *Jamais, nous ne travaillerons !* ». Poursuivant sa rêverie, belle d'une magie prophétique, le journaliste concluait : « *Ici tout pouvait ressurgir, de violences profondes, invisibles, presque centésimales. Nantes était devenu un espace aléatoire* ». De fait, un tag lapidaire était revenu exprimer les derniers vertiges métaphysiques et les smileys moqueurs d'une nouvelle génération déter' se ressaisissant du fil d'une histoire ininterrompue : « *Je lutte donc je suis / Ne travaillez jamais.* ». Ainsi dès les derniers jours d'août, la presse locale titrait « les tags ont fleuri sur les murs ». Quand bien même le Parti Socialiste avait fait le choix de priver la population nantaise du *bouquet final* – son université d'été – une évidence s'est imposée à tous annonçant le naufrage de cette formation politicienne honnie : « *L'important ce n'est plus la rose...* » : « *Le PS est en PLS* » ; « *...La rose a fané* ».

« ON NE FAIT PAS D'OMELETTES
SANS CASSER LES BANQUES »

De nouveau le rideau de fer s'était levé sous les clameurs, les tags et les lacrymos : « *Nantes l'embrumée ! Burn out général* ». Les incendiaires et les pétroleuses étaient de retour. « *Feu au CAC 40 !* » Nul besoin d'avoir entendu durant les défilés antimondialistes Miss Helium hurler dans les années 2000 : « *Attaque la banque... mondiale et brûle le fric* », sur fond de sirènes policières et de keuponeries d'antan, pour comprendre qu'aujourd'hui l'Économisme et ses idéologues appellent le feu et ses conspirations. « *Ensemble niquons cette économie* ». Pas davantage nécessaire de se repasser en boucle *Il était une fois la révolution*, ni d'être un aficionado du Western et de ses scènes ritualisées, pour se répéter que l'attaque des réserves d'or de

Fort Knox est l'un des fantasmes heureux de l'*Outlaw*. Un contrepet lâché au détour d'une des émeutes nantaises : « *En haut des couilles en or, en bas des nouilles encore* » est venu réaffirmer les rapports entre dominants et dominés. Entre le bas corporel siège des pulsions primaires de survivance (croûter dans un quotidien sans qualité) et le haut matériel où s'administre les richesses concentrées et ses fonctions corollaires (accumuler et diriger). « *Euthanasier les rentiers qu'il disait* » ; « *Le capitalisme veut nous bouffer. Bouffons-le* », pouvait-on lire sur les palissades d'une agence HSBC dévastée. Tandis que sur l'Hôtel du département rebaptisé « *Hôtel du débordement* » une modeste proposition – que n'aurait pas désavouée Swift – suggérait d'en finir avec la lutte des classes par un comminatoire : « *Manger les riches* ». Comme toujours durant ces sublimes hoquets de l'histoire une solution s'imposait telle une évidence : crever la poule aux œufs d'or pour nourrir les sans-dents ! Derrière toutes ces métaphores alimentaires, les murs ne pouvaient édicter qu'un constat : « *On ne fait pas d'omelettes sans casser les banques* ».

Les magnifiques bandits tragiques, qui ont fait le bonheur de la presse hexagonale et sensationnaliste du début du siècle dernier, en ont rêvé. Ils l'ont fait. Pourtant, dans une Europe où la conflictualité n'a cessé de décroître les fantasmes de « reprise indi-



viduelle» ont eu une fâcheuse tendance à s'édulcorer... Ainsi au «casse de banques» s'est substituée «la casse des banques». Les flingues ont disparu pour laisser place à des «marteaux matériels» bien résolus cependant à briser sans entraves le verre trop poli de la nécropole – «*Une pensée aux familles des vitrines*»! À Gênes, la capitale historique des banquiers, nous avons été nombreux à nous retrouver en toute liesse face aux devantures des succursales fiduciaires qui explosaient comme des vesses-de-loup, les unes après les autres. À Genève, célébrant le G8 de 2003, le sourire aux lèvres, nous nous étions échangés les cartes postales des vitrines du centre ville barricadées et redécorées d'innombrables fresques et graffitis. Mais ce printemps 2016, nous avons su raviver aussi le souvenir intact des *escraches* et des barrages *piqueteros* qui convulsèrent Buenos Aires. Là, dans le quartier des affaires tous les établissements bancaires étaient restés longtemps recouverts de grandes palissades dont la surface portait encore les marques d'un soulèvement inaugural. Ces coups de masses et de marteaux, ces inscriptions rageuses, ces multiples pochoirs, nous en retrouvons aujourd'hui les images persistantes. Elles continuent d'irriguer nos luttes tout comme celles de ces ponts barricadés et de ces autoroutes coupées en périphérie qui avaient si bien nourri l'imaginaire du CPE – «*Bloquons tout!*». Et déjà «*Les enragés ouvrent le bal*»; «*La symphonie vient de commencer.*»

«UNE MINORITÉ D'ÉLU-E-S NE
PEUT FAIRE LA LOI»

Toutes nos villes, bientôt, ressembleront à Buenos Aires: «¡Que se vayan todos!». Dans la capitale argentine l'in vraisemblable foisonnement des slogans muraux et des pochoirs de tout genre avait pu imprimer comme une tenace impression de vacance du pouvoir. Mais quand bien même tout cela devait-il finir dans un bouquin, durant cette parenthèse en-

chantée, un « dire en situation » avait su manifester son autonomie et sa puissance en regard des mots de la domination – *Hasta la victoria stencil*. Le langage du mur est un fait social et invariablement sa prolifération reste liée à la question de ce qui fait événement face aux formes multiples du pouvoir : « *Cassez-vous ou on s'en charge* ». Qu'on s'insurge contre l'État *Slim-Fast* : « *Le peuple veut la chute du régime* » ou la mascarade démocratique en œuvre : « *2017 les urnes en miettes!* ». Dans un contexte de tensions politiques exacerbées ou de soulèvement, la propagation du tag prend un caractère quasi viral dont la force de contagion est en mesure de menacer le triomphe de l'asepsie généralisée. Débordant les friches et autres lieux jugés sans qualités, où l'étau métropolitain cantonne les jeux coutumiers des graffeurs, la lèpre des murs et son verbe fiévreux se répandent et viennent contaminer la totalité du tissu urbain, répandant « *Le dawa dans vos rues mondaines* ».

On connaît le fameux slogan « *Murs blancs peuple muet* ». Sa forme tronquée qu'on a vue réapparaître récemment sur la façade XVIII^e d'un immeuble nantais n'est en que plus déroutante sur le plan de la consistance existentielle : « *Mur vide peuple muet* ». On sait pourtant la puissance d'appel d'un tel slogan. Il est semblable à tous ces vieux mots d'ordre réactivés durant les prurits révolutionnaires, peut-être un peu usé, mais il rappelle à tous certaines vérités toujours bonnes à redire : « *Crève l'armée* » ; « *Celui qui ne prend pas parti choisit le parti de l'oppresseur* ». Ce ne sont pas les procès de notre temps qu'il manque à instruire : celui de l'urbanisme totalitaire qui proclame partout les ordres et les goûts dominants, celui des « journalistes pyromanes » qui relaient avec servilité les diktats de l'autorité sociale. Mais nous n'avons plus d'assises et notre parole est nomade.

Pourtant, à la différence de toutes les formes de langage qui appartiennent à l'organisation de l'existence dégradée, la littérature murale conserve une puissance de bouleversement. Elle offre sa valeur immédiate d'apostrophe et son pouvoir d'invective qui parfois s'exerce *in vivo* : « *Où est l'hélico?* ». Par là même, le tag vise fréquemment et de manière directe les structures étatiques : « *Valls, tu veux de la flexibilité, essaie le yoga* », et sans doute plus encore sur le plan des baronnies locales. Que ce soit par la moquerie : « *La maire nous kiffe en scred* » ; « *Préfet wesh*

alors ? » ou par l'appropriation ironique : « *Nantes devient la capitale de toutes les contestations* » signé Laurence Garnier » ou encore par le retournement de la parole des édiles : « *Une minorité d'élu-e-s ne peut faire la loi* ». Ainsi, les murs leur déniaient-ils le pouvoir exclusif du dire. Semblable au dazibo – auquel on peut apparenter les fascicules de « Début Mars » qui ont prolongé opiniâtrement le mois de la guerre – le tag est une critique en situation. Une présence en actes et en mots. S'opposant aux « éléments du langage » des administrateurs du désert, le graffiti y substitue une parole véhiculaire faite de récits alternatifs : « *Si on se jette dehors avec le diable au corps c'est qu'on refuse de vivre comme des morts* ».



C'était à l'été 1937. Sous pseudonyme, George Orwell contactait la cellule de désertion active pour donner des nouvelles de son séjour espagnol. Rien n'a changé, ou si peu: il est toujours aussi difficile de publier ses livres, prendre une balle dans la gorge empêche toujours de chanter juste, faire tomber les masques est une urgence absolue, et, aujourd'hui comme hier, le potager donne beaucoup de travail à qui le délaisse trop longtemps.



Cher Rayner,

Le temps que nous avons passé en Espagne était intéressant mais vraiment horrible. Je n'y serais sans doute pas allé si j'avais pu prévoir les développements politiques, particulièrement l'interdiction du POUM, le parti dans la milice duquel je servais. Cela a été une histoire bizarre. Nous avons commencé par être des défenseurs héroïques de la démocratie et avons terminé en traversant la frontière en catimini avec la police à nos trousses. Bien que nous nous en soyons nous-mêmes sortis assez bien, presque tous nos amis et connaissances sont en prison et y resteront sans doute indéfiniment, sans être réellement

accusés de quoi que ce soit, mais soupçonnés de «trotskisme». Il se passait des choses vraiment terribles au moment même où je parlais, arrestations en masse, des hommes blessés sortis des hôpitaux et jetés en prison, des gens empilés dans des cellules ignobles où ils n'ont même pas la place de s'étendre, des prisonniers battus et à moitié affamés, etc., etc. Pendant ce temps, il est impossible d'en faire la moindre mention dans la presse anglaise. Gollancz fait évidemment partie du racket communiste et, dès qu'il a entendu que j'avais été associé au POUM et aux anarchistes, et que j'avais participé de l'intérieur aux émeutes de mai à Barcelone, il m'a dit qu'il ne pensait pas pouvoir publier mon livre, alors que je n'en avais pas encore écrit un seul mot. Cependant, j'ai deux autres éditeurs à mes trousses et je crois que mon agent est très malin et s'est débrouillé pour qu'ils renchérissent l'un sur l'autre. J'ai commencé le livre, mais bien sûr mes doigts sont tous des pouces pour l'instant.

Ma blessure n'était pas bien grave, mais cela a été un miracle que je n'en meure pas. La balle a traversé le cou de part en part mais

n'a rien touché à l'exception d'une corde vocale, ou plutôt du nerf qui la dirige, qui est paralysé. Ma voix est pratiquement normale mais je ne peux pas vraiment crier. Je ne peux pas non plus chanter, mais on me dit que ça n'a pas d'importance. Je suis plutôt content d'avoir été touché par une balle parce que je pense que ça va nous arriver à tous dans un avenir proche, et je suis heureux de savoir que ça ne fait pas vraiment très mal. Ce que j'ai vu en Espagne ne m'a pas rendu cynique mais me fait penser que notre avenir est assez sombre. Il est évident que les gens peuvent se laisser duper par la propagande antifasciste exactement comme ils se sont laissés duper par ce qu'on disait de la courageuse petite Belgique, et quand viendra la guerre ils iront droit dans la gueule du loup. Cependant, je ne suis pas en accord avec l'attitude pacifiste. Je pense toujours qu'il faut se battre pour le socialisme et contre le fascisme, je veux dire se battre les armes à la main, mais il vaut mieux essayer de savoir qui est quoi. J'aimerais rencontrer Holdaway et savoir ce qu'il pense de l'histoire espagnole. C'est la seule personne plus ou moins communiste orthodoxe que j'aie rencontrée et que

je puisse respecter. Je serais écœuré de voir qu'il vomit la même propagande sur la défense de la démocratie et le trotskisme-fascisme que les autres.

J'aimerais beaucoup te voir, mais je ne crois pas vraiment que j'irai à Londres avant un bon moment. Je suis aussi très occupé à remettre le potager, etc., en état de marche après une aussi longue absence. En tous cas, gardons le contact et donne-moi ton adresse. Je ne peux pas prendre contact avec Rees. Il était sur le front de Madrid et il n'y avait pratiquement aucune communication. J'ai eu des nouvelles de Murry qui semblait pleurnicher à propos de quelque chose.

Au revoir.

Bien à toi.

Éric





2

Quelque chose là qui ne va pas
- Samuel Beckett

« QUELQUE
CHOSE

LÀ

QUI
NE VA PAS »

Des désormais incontournables manifestations internationales de l'art contemporain, *Art Basel Miami Beach* en tête – concept pur, cas d'école pour tout·e aménageur·euse – à la sournoise dénomination de « capitale européenne de la Culture » (Marseille 2013, Lille 2004, Liverpool 2008...), les exemples ne manquent pas lorsqu'il s'agit de se focaliser sur l'aménagement des Métropoles sous-tendu par des dynamiques artistiques. Nous avons essayé dans ce premier numéro de donner à voir certains soubresauts de ces mécanismes au travers d'exemples moins canoniques tels que Caen, Lyon, ou Rennes.

Mais ce qu'il se passe sur l'île de Nantes depuis une quinzaine d'années s'inscrit aussi *absolument* dans ce dispositif. Les choses y vont bon train. De la fermeture des Chantiers Navals à l'île aux *start-ups*, c'est bien

plus qu'une énième restructuration économique que l'on observe. C'est bien plutôt la totalité du paradigme urbain qui est modifiée : les classes populaires quittent Nantes alors même que d'immenses complexes immobiliers sortent du sol ; toute conflictualité est évacuée de la ville ; les quelques vestiges industriels ne sont plus que de tristes manèges du grand parc d'attractions ; la foule sourit, l'œil hagard, les flics se pavanent, et l'on se demande bien ce que l'on pourrait faire pour gripper une machine dont le fonctionnement – pourtant évident – est à ce point efficace.

Nous vivons à Nantes, pour la plupart d'entre-nous. Nous fréquentons cet espace que l'on appelle « l'île », espace pour ainsi dire à côté de la ville vécue, presque une abstraction. C'est que, ce qui fabrique l'île de Nantes, ce ne sont pas seulement les diverses installations qu'on y met en place, ce ne sont pas seulement les espaces prétendus ludiques, ce ne sont pas seulement les dispositifs culturels et policiers, mais c'est aussi – et surtout ? – son *ambiance*. Sur l'ambiance, les opposant·e·s à Lille « capitale de la culture 2004 », proposaient alors une analyse dont il est troublant de remarquer combien elle s'applique à l'île de Nantes :

*5. L'ambiance n'est rien, et l'ambiance est tout.
L'ambiance n'est pas un phénomène, elle est
ce qui commande aux phénomènes. C'est elle qui fixe
ce qui peut apparaître et ce qui demeure inapparent,
ce qui est à sa place et ce qui n'a pas sa place.
L'ambiance fait exister ce qui existe, c'est pourquoi
elle-même n'apparaît jamais.*

6. *L'ambiance est la texture de tout espace que gouverne un dispositif. À la question «Qu'installe une installation?», la réponse est justement: l'installation installe une ambiance.*

Cette ambiance, les photos et aphorismes qui parsèment le dossier à venir ont tenté de la rendre tangible. Et ce, au travers d'un regard singulier, celui de l'ami qui questionne son rapport à la métropole: «mais pourquoi les bistrots deviennent-ils tous des *coffee shops*?»

La question n'est pas évacuée. Elle s'est même complexifiée: comment faire dérailler un train en marche qui instille sur son passage, dans l'air et dans les crânes, le flottement de l'ambiance? Le présent dossier n'a pas la prétention d'y répondre. Il n'y a pas de réponse, pas sous cette forme en tous cas. Il y a par contre des questions, et une réflexion à mener ensemble sur ce qu'il se passe depuis désormais vingt ans, à Nantes comme dans la plupart des Métropoles cherchant à tirer leur épingle du grand championnat international des villes. *L'Empire de la culture*, écrit il y a maintenant plus de dix ans atteste que les programmes de ces Métropoles ont depuis longtemps été compris et moqués par certains regards aiguisés. Rien n'a changé, tout a changé. Il y a une compréhension du phénomène à affiner, il y a aussi des pratiques, des expériences à développer. Une fois l'évidence des stratégies métropolitaines mise au jour, ce ne pourront être que des pratiques situées et particulières qui pourront peut-être venir butter contre le dispositif.

Une réflexion à préciser, des pistes à expérimenter. Voilà ce à quoi vont s'atteler les trois entretiens qui composent ce dossier. Un collectif de squatteuse-s, un urbaniste qui a participé à des projets liés au «renouvellement» de l'île, et un sociologue travaillant sur la transformation des anciens espaces agonistiques de la ville de Nantes... le triptyque peut surprendre. Nous y décelons néanmoins un sens. Le discours urbanistique a un triple intérêt: on y lira un historique assez précis du développement récent de l'île de Nantes; on y trouvera une explication plutôt exhaustive du processus de gentrification – et de la vision qu'en ont ses «acteurs»; on comprendra comment le dispositif métropolitain, quand il ne récupère pas, sans scrupule, la critique non-institutionnelle, produit lui-même sa propre critique,

critique qu'il accepte dans un grand sourire et qui ne peut jamais constituer une menace réelle. Car si «l'expert» qui s'exprime ici a une parole qui peut parfois sembler peu révérencieuse, elle ne remet jamais en cause les fondements mêmes de son activité d'urbaniste. À ce discours toujours dominant répond une forme de radicalité des luttes sociales. Car des oppositions au renouvellement urbain, il y en a eu à Nantes, n'en déplaise aux urbanistes. C'est à ces combats que les travaux de Pierre Douillard-Lefèvre rendent hommage, en montrant l'ampleur et la complexité ; ce sont des lignes pour les luttes à venir qu'il s'agit maintenant pour la sociologie –et pas seulement– de dégager. Et ces luttes sont en partie déjà présentes, dans la multiplicité de leur formes. C'est ce qu'a cherché à montrer l'entretien polyphonique avec le collectif occupant l'Hôtel des Voyageurs. Squat hybride, entre production artistique et réflexion politique. Squat dont les formes et les objectifs se construisent dans le temps de l'expérimentation, refusant tant que possible les postures caricaturales du «milieu squat» ou de la «militance». Ligne singulière qui ne dit rien de plus que ce qu'elle est : une ébauche de possible au sein du désert, une tentative de positionnement dans la guerre que mène la Métropole contre tout ce qui fait le *vivant* d'une ville.

C'est quoi qu'il en soit dans un même mouvement qu'il nous semble pertinent de lire ces textes, ces photos et ces aphorismes. *Via* l'enchevêtrement, *via* le mélange des voix, *via* la mise en rapport et le partage d'expériences sensibles, collectives et singulières, l'acuité peut grandir et l'estoc faire mouche. C'est aussi ce qu'il nous semblait important de faire comprendre ou sentir au travers de ce dossier.

LA GENTRIFICATION
EST UNE VIOLENCE SOURNOISE.



les machines de l'île

Tribunal
de Commerce

école d'architecture

Palais de Justice

STOP

LE LOUIS XV

LES [REDACTED]
URBANISTES

[REDACTED] NE [REDACTED]

REVIENNENT
JAMAIS [REDACTED]

[REDACTED] SUR

LES LIEUX [REDACTED]

[REDACTED] DE [REDACTED]

LEUR CRIME

[REDACTED] Discussion avec
Jean-Pierre, criminel de l'urbanisme en cavale

La première question qu'on voulait te poser concerne ton parcours perso. Comment t'es-tu retrouvé à bosser sur ce projet de réaménagement de l'île de Nantes ?

Alors, je me suis retrouvé, au sortir d'une école d'ingénieur, avec la certitude que ce n'est pas le métier que je veux faire.

Le corporatisme des ingénieurs me sortait par les yeux, et le formatage - apprendre à répondre à des questions en s'interdisant d'en poser - me posait un problème.

Mes spécialités étaient l'efficacité énergétique et les énergies renouvelables - un truc que je trouvais "noble" même si ça m'intéressait pas plus que ça. En gros, on construisait des bâtiments qu'étaient dits "intelligents", mais dès qu'on y mettait des gens on se rendait compte qu'en fait ça fonctionnait pas. Parce qu'on n'avait pas pris en compte les gens.

On avait juste considéré que l'ingénieur capable de construire une belle usine à gaz, et ben ça allait fonctionner pour tout le monde... Or non. Et c'est comme ça que je me suis intéressé à l'urbanisme : partir du côté technique pour réfléchir l'usage de cette technique, et intégrer cet usage dans la conception des techniques, afin que l'usage puisse le transformer, le faire évoluer.

J'ai donc repris une formation d'urbanisme, puis je suis arrivé à Nantes, et j'ai rencontré une agence de communication qui bossait sur un projet sur l'île de Nantes, au cœur du « quartier de la création ». L'idée c'était de prendre en compte le plus tôt possible l'avis des voisins, des usagers, et d'un collectif d'entreprises qui souhaitait s'installer là et qui avait réfléchi à « mutualiser » des choses. Je me suis retrouvé à être coordinateur de ce projet, je savais pas du tout dans quoi je m'embarquais, ne connaissant ni Nantes ni le côté très

politicien du fonctionnement de la ville - la baronnie du système Ayrault qui s'est créée pendant vingt-cinq ans. Dans ce projet donc, tout part d'un aménageur, la SAMOA, qui se demande au début des années 2000 comment transformer une ancienne friche industrielle en un nouveau centre métropolitain - car déjà il y avait cette réflexion de changer d'échelle, de ne plus penser la ville que par la commune, mais par l'ensemble des espaces alentours. Ce renouvellement urbain, la SAMOA va souhaiter y faire se rencontrer non seulement une vision un peu démiurgique d'architectes et d'urbanistes, mais y faire se croiser des démarches culturelles, de recherche, d'enseignement secondaire, et des acteurs économiques. Ça c'est sur le papier, c'est très joli.

De 2000 à 2010, la SAMOA détruit et construit à toute vitesse, et se rend compte que tout ce qui est construit là ne vit pas. Vient alors une seconde phase (2010-2016) et ses trois gros objectifs : déplacer le CHU, développer un écoquartier sur la pointe de l'île et commencer à dessiner le futur quartier sud-ouest (autour du Hangar à bananes). Dans cette logique là, ils se disent que pour attirer les activités et les habitants, ils vont créer un « îlot démonstrateur », dans lequel on pousse tous les curseurs au maximum : énergie, développement durable, animation des rez-de-chaussée. Ce faisant, on a une espèce de focale sur « l'excellence nantaise ».

Donc, se regroupent des promoteurs importants, et ils cherchent à répondre à cet appel d'offre de la SAMOA. Sa demande était : « réfléchissez sur l'aménagement des rez-de-chaussée, et proposez-nous un programme qui intègre des "propriétaires occupants" ». En parallèle de ça, s'était réunie une dizaine de petites entreprises : comm', design, vidéo, un petit resto, une galerie

d'art... qui avaient déjà commencé à réfléchir entre elles afin d'acheter une friche pour en faire des bureaux qui leur ressemblent, et à partir desquels elles pourraient mutualiser pour faire des économies. Aucun rapport à l'origine entre ces deux démarches, qui vont pourtant finir par se rencontrer – alors même que le paradis des promoteurs de l'île de Nantes semble un *no man's land* pour ce collectif d'entreprises et qu'il n'était *a priori* pas question de s'y installer. L'idée, c'était donc de mutualiser un plateau de bureaux, une grande salle de réunion, une cafétéria; de construire une Conciergerie de quartier qui gère ces espaces utilisés aussi par les habitants, un jardin partagé, etc. Tout ce projet fait l'objet d'une note, ajoutée au dossier des promoteurs. Et la SAMOA décide de valider ce projet. Tout le monde est très content d'avoir remporté un contrat à cinquante millions d'euros pour 25 000 m², mais personne ne sait réellement comment faire. Et c'est à ce moment là que je rencontre le groupement de petites entreprises, et que je rentre vraiment dans cette histoire...

Comment tu fais cohabiter les deux échelles au sein d'un même projet : celle de ce petit collectif d'entreprises et celle de gigantesques promoteurs immobiliers ? Comment cela se met-il concrètement en place ?

Alors, au moment où moi j'arrive, assez vite, on se dit qu'on va se faire bouffer par les promoteurs. Comment alors équilibrer le rapport de force ? On va aller chercher le politique. Les élus locaux ont encore ce pouvoir vis-à-vis des promoteurs : ce sont eux qui leur attribuent les fonciers. Si tu as le politique avec toi, tu vas donc pouvoir avoir ton mot à dire. De plus, si tu as le politique

avec toi, mécaniquement, tu as l'aménageur avec toi, qui est le bras armé du politique sur le long terme.

En 2012, on parlait de « laboratoire d'économie circulaire », « d'économie créative », tous les mots qui sont passés aujourd'hui dans le langage courant de l'aménagement. On va voir des élus, on veut monter ça comme un projet *open source* où donc on analysera ce qu'on fait au fil de l'eau, on en fera des rapports en accès libre sur le web. Pour avoir le soutien des politiques, on crée alors un « projet de recherche », via une association, pour s'assurer un financement le temps du projet immobilier. À ce moment là, on a donc gagné et le financement, et le soutien politique.

Les politiques justement, quand ils lancent un projet de ce genre, est-ce qu'ils ont des trucs en tête, ou bien est-ce qu'ils vous font confiance et vous laissent une marge de manœuvre importante ?

Dans le renouvellement urbain, on peut distinguer deux phases. La première a duré soixante ans, qui était la phase « fonctionnaliste » – charte d'Athènes, Le Corbusier et Cie – qui pense la ville avec un *masterplan* et une image de celle-ci pour dans vingt ans. C'était efficace, mais on s'est rendu compte dans les années 80 qu'on construisait des endroits dans lesquels on ne pouvait pas vivre, où on parquait les gens, etc. Ensuite, la vision se modifie, et c'est exactement ce qu'il s'est passé sur l'île de Nantes. À la fin des années 80, les industries présentes sur l'île annoncent qu'elles vont partir dans les vingt ans à venir (pollution, Loire peu profonde, transformation économique). Dans ce cadre là, la ville de Nantes se retrouve avec 330 hectares de friche industrielle en cœur de métropole et

ILS INCITENT LES «ACTEURS CULTURELS»
ET LES ASSOS À PRENDRE POSSESSION DES
FRICHES DE L'ÎLE AVEC POUR SEULE
CONTREPARTIE DE LAISSER LA MUNICIPALITÉ
ORGANISER TOUS LES ANS LE FESTIVAL LES
ALLUMÉS LORS DUQUEL TOUS LES ATELIERS
SONT OUVERTS AU PUBLIC.

LA COMMUNICATION ET LES THÉMATIQUES
SONT CHOISIES PAR CETTE MÊME
MUNICIPALITÉ. ON EST DONC À CE MOMENT
LÀ SUR DU TRÈS LONG TERME :
COMMENT TRANSFORMER CETTE ÎLE POUR QUE
ÇA DEVIENNE UN QUARTIER VIVABLE ?

des emplois en moins. La mairie se demande alors quels emplois elle va pouvoir garder sur place. Et typiquement la culture ça fonctionne : les emplois ne sont pas délocalisables, et ils sont mal payés, ce qui incite à consommer sur place.

Les choses prennent vraiment de l'ampleur lorsque Jean-Marc Ayrault arrive avec Jean Blaise. Ils incitent les «acteurs culturels» et les assos à prendre possession des friches de l'île avec pour seule contrepartie de laisser la municipalité organiser tous les ans le festival Les Allumés lors duquel tous les ateliers sont ouverts au public. La communication et les thématiques sont choisies par cette même municipalité. On est donc à ce moment là sur du très long terme : comment transformer cette île pour que ça devienne un quartier viable ? Fin des années 90, tout un tas de lieux culturels sont installés. Il s'agit donc de passer à la deuxième phase : comment en faire un quartier urbain à part entière ? Arrivent alors la SAMOA et l'urbaniste Alexandre Chémétov qui, à l'inverse

du *masterplan* qui présidait jusqu'alors, arrive avec un plan-guide. C'est-à-dire : on acte de grandes orientations, et tous les six mois on redessine – en intégrant l'imprévu qui ne manquera pas d'arriver. On passe d'un plan statique à un plan dynamique. Et pour accompagner ce renouvellement de l'île, on va y adjoindre les arts vivants. C'est là qu'une opportunité arrive, que se négocie avec Royal de Luxe la création des Machines de l'île et que se réfléchit la transformation des anciens chantiers navals en Disney Nantes avec l'éléphant qui se balade. Comment tu fais pour faire venir des gens sur un *no man's land* ? bah oui effectivement, en y créant du parc, des lieux de destination sur l'île. Pour revenir à la question, je ne crois pas que la collectivité ait un agenda particulier en tête, non. Le seul agenda de la ville de Nantes c'est la compétition internationale des villes. Donc, le marketing territorial à mort. Si on a mis de la culture sur l'île c'est donc à la fois un effet d'aubaine, mais c'est aussi pour changer l'image de Nantes. La seule

EN L'ESPACE DE QUINZE ANS, ON PASSE D'UNE VILLE INDUSTRIELLE AU PASSÉ NÉGRIER À UNE VILLE CRÉATIVE TOURNÉE VERS LA CULTURE AVEC UN ÉLÉPHANT POUR EMBLÈME. EN FAIT, AVEC LA CRÉATION DE LA SAMOA, ON RENTRE DANS UNE FORME D'INSTITUTIONNALISATION DU RENOUVELLEMENT URBAIN, LÀ OÙ AVANT IL Y AVAIT EFFETS D'AUBAINE.

histoire qu'à Nantes, c'est la traite négrière et son passé industriel. C'est pas du tout une ville du savoir, de la connaissance. Dans les années 80, Nantes donnait vraiment l'impression d'une ville en fin de vie.

Et donc, la question de la ville de Nantes c'est : « comment dans cette galaxie de villes provinciales – au niveau national mais aussi international – je peux me démarquer ? » d'où : économie créative, qualité de vie, localisation idéale, etc. Sur comment ça doit précisément se passer entre les acteurs je pense qu'ils n'en ont aucune idée. Ils arrêtent pas de répéter « on veut faire le jeu à la nantaise » comme ce que faisait le FC Nantes dans les années 90 : pas de star, mais une équipe qui fonctionne bien... Ah oui, ça, ils le répètent tout le temps...

À partir du moment où tu rentres dans une logique de marketing, tu martèles des thèmes qui te semblent marcher, et donc ouais, tu récupères tout ce que tu peux pour travailler encore cette image.

Le collectif d'entreprises dans lequel je travaillais par exemple. Ça commence à faire référence, au plan national. Et bien, la ville de Nantes est très heureuse de répéter dès qu'elle peut : « sans notre soutien ça n'aurait pas fonctionné. On a permis aux acteurs locaux de se saisir du

projet urbain pour en faire quelque chose d'un petit peu autre ».

Donc selon toi, il n'y aurait pas de « plan » de la part des pouvoirs publics. Tout serait comme une aubaine dont aurait profité le duo Ayrault-Blaise... tu crois pas qu'il y a quand même eu, à certains moments, des « stratégies » un peu travaillées pour essayer de capter en amont des entreprises, des projets particuliers susceptibles de vraiment « dynamiser » la Métropole ?

À partir du moment où t'es dans un truc dynamique, t'as plus que de la stratégie. Pas un truc figé, mais une espèce de méthodologie à long terme. Blaise et Ayrault... Blaise est pas un mec méchant, mais lui se voit un peu comme le « directeur artistique » de la ville de Nantes. C'est pas lui qui fait, mais c'est lui qui a la « vision ». Ayrault de son côté, lui, son job c'est de tenir un cap. Après sur la question de la stratégie de « faire émerger des petits projets » comme ça... en fait, je pense que c'est à relier avec la création de la SAMOA. Avant la SAMOA, on est plutôt sur une gentille anarchie, au sein de l'île de Nantes. C'est-à-dire que des quartiers où il y a déjà de la vie, qui ont une histoire depuis longtemps

(les faubourgs, ou République-les-ponts) côtoient d'immenses zones en friche. Autrement dit, si on se met dans l'esprit de la municipalité, d'immenses zones d'opportunité, où il va falloir récupérer ce qui se fait. Et il y a aussi une prescience de la part de Ayrault et Blaise, à la fin des années 80, que ce qui va « compter » dans les temps à venir, c'est l'économie de la connaissance. Le seul truc qui aura de la valeur sera de créer un objet – sa reproduction ne vaudra plus rien. En l'espace de quinze ans, on passe d'une ville industrielle au passé négrier à une ville créative tournée vers la culture avec un éléphant pour emblème. En fait, avec la création de la SAMOA, on rentre dans une forme d'institutionnalisation du renouvellement urbain, là où avant il y avait effets d'aubaine.

En 2011, Jean-Luc Charles, ancien directeur de cabinet de Jean-Marc Ayrault, prend la tête de la SAMOA, qui s'institutionnalise encore plus avec le quartier de la création. La SAMOA se dote d'une agence de développement économique – la « *creative factory* » – et passe de plus en plus dans quelque chose de tout à fait administré, de dirigé. Autrement dit, la liberté d'agir des différents acteurs se réduit de plus en plus avec le temps, jusqu'à avoir quasiment disparu aujourd'hui.

Dans ce développement des villes comment sont perçues et prises en compte les classes populaires ?

Il y a un livre intéressant à ce propos, c'est *Qu'est-ce que la ville créative ?*, de Elsa Vivant. Elle y fait le parallèle entre le renouvellement urbain qui met la « classe créative » au premier plan et le principe de gentrification. Rapidement : elle étudie des villes qui ont un peu pris ce virage-là (Nantes et Bilbao notamment,

le quartier de Brooklyn aussi). Ce sont des villes où le foncier, à un moment donné, n'était pas cher. La clé de tout, pour les villes, c'est la maîtrise du foncier. Un foncier peu cher attirera des personnes qui n'ont pas de moyens, et qui deviennent créatives quand il s'agit de transformer des espaces. Personnellement, je ne crois pas du tout en la classe créative. Je pense que quand t'es dans la merde, tu fais avec ce que t'as autour de toi, et puis nécessairement tu transformes, tu es créatif. Et il y a aussi des gens qui ont l'envie de faire des choses, d'autres qui ne se posent pas la question, et qui comme tels – s'ils peuvent être créatifs par ailleurs – sont mis à l'écart de la « ville créative »... (*sic*)

La notion de maîtrise foncière, donc. Un foncier peu cher attire de la « contre-culture », mécaniquement. Des ateliers se montent, des fêtes ont lieu, des expos se créent. Et puis une fois que tu as un lieu qui est devenu une « destination », ce « off » attire partout autour de lui du « in ». Une galerie vient s'installer – la première fermera vite, la deuxième tiendra le coup –, des petites boutiques vont ouvrir, et arrive un moment où les personnes doivent partir... L'espace urbain est devenu digne d'intérêt, la valeur foncière a augmenté, de nouveaux logements se sont construits. Voilà comment un endroit « délaissé » à l'origine en vient petit à petit à attirer la lumière et à changer de visage au moment de l'augmentation du prix du foncier. Les exemples de ce processus sont légion, et l'île de Nantes ne fait pas exception.

Après, je crois que de toute manière, il y a une forme de dynamique là-dedans, je ne crois pas en quelque chose de statique. Il ne faut pas sanctuariser des zones. Mécaniquement, il va y avoir d'autres zones qui vont devenir de



 **EXCELIUM**
SOLUTIONS & EQUIPEMENT DE PROTECTION

SITE SÉCURISÉ
SOUS VIDEOSURVEILLANCE

0 811 883 883 





CHANTIER INTERDIT AU PUBLIC

S'ILS SAVAIENT CE QU'ON PENSE D'EUX,**
AU FOND, JE COMPRENDS QU'ILS AIENT PEUR DE NOUS,
QU'ILS SE RASSURENT, LEUR «PROJET URBAIN»
EST BIEN HUILE, NOUS NE LAISSERONS AUCUNE TRACE,
DANS CETTE JOLIE VILLE DEVENUE DESERT SOCIAL,

nouvelles friches. Et typiquement, tous les bureaux. Pour moi, tous les immeubles de bureaux d'aujourd'hui sont les friches de demain... parce que ces espaces-là sont merdiques, et qu'il y en a beaucoup trop, et que la bulle va péter, et que des centaines de milliers de mètres carrés de bureaux deviendront sans intérêt économique, et seront réappropriés par des individus, des groupes, des collectifs, qui y proposeront autre chose, un autre mode de vie... et les choses évolueront comme ça. Enfin, c'est un espoir... (sic)

C'est quand même un processus assez flagrant, la gentrification. On sait quels effets elle engendre. On sait aussi qu'elle fait naître des résistances. Avez-vous eu à y faire face ? Et quelles formes prenaient les oppositions ?

On s'est fait défoncer, bien sûr. Par des habitants historiques, par des architectes qu'avaient pas gagné le concours mais qui ont un peu le bras long et qui donc nous ont taxé d'arrivistes ou d'opportunistes... Tu te retrouves face à la critique, parfois à des grands moments de solitude où tu vas te retrouver par te faire asmater par des militants, parfois des copains, qui te reprochent de bosser pour des promoteurs à la solde du grand capital – ce débat éternel sur changer les choses de l'intérieur quitte à se retrouver corrompu ou rester hors du système...

Des remarques ou réticences, il y en a eu oui. Après on avait un avantage c'est qu'on ne rasait pas de maisons pour construire les bâtiments. On partait d'un terrain vague. Et quand tu pars d'un terrain vague, tu vas avoir comme ennemi les personnes qui sont philosophiquement contre ce renouvellement urbain... si on avait dû virer des gens pour monter le projet, je pense que j'aurais pas pu le faire, il y a des limites que je n'aurais sans

doute pas pu dépassées. Je croyais suffisamment dans ce que je faisais et il n'y a pas eu de réticences assez soutenues pour que je me dise qu'il était nécessaire d'abandonner le projet...

Revenons sur l'histoire de Nantes. Comment ça a discuté du passé ouvrier de Nantes, au sein du projet de réaménagement de l'île ? Parce que c'est quand même important, cette histoire-là...

Ou plutôt, c'était important. Aujourd'hui, plus personne ne se souvient de l'histoire ouvrière de Nantes... La ville de Nantes s'est donc construite grâce à la traite négrière qui a permis aux négociants de constituer d'énormes fortunes, et à côté de ça, on a toute une caste de notables, propriétaires terriens avant tout. Avec la fin de la traite, la classe ouvrière s'est développée autour de l'industrie.

Ce passé ouvrier, on est juste en train de tirer un trait dessus. Il y a une convergence d'intérêts entre les puissances de l'argent qui explique tout cela. Et par ricochet, il y a des « externalités » liées à cette convergence d'intérêts. Il ne s'agit pas de complot, pas du tout, mais de logiques économiques – celles liées à la gentrification – qui repoussent de fait les classes populaires dans de nouvelles marges...

Ce qui reste à Nantes de l'histoire ouvrière en somme, c'est ce qui a pu être muséifié. On en revient au marketing territorial, qui oblige les villes à se doter d'une image. C'est très drôle – et c'est assez récent –, quand tu traînes dans le métro de Paris, et en particulier autour de Montparnasse, plus de la moitié des pubs vendent des villes : Tours, Nantes, Poitiers... et ces villes doivent avoir des identités de marque, qu'elles les vendent, qu'elles les rabâchent. Et l'identité

ouvrière d'une ville, c'est pas une marque qui va te faire venir du fric. Par contre, un « patrimoine industriel qui a su être transformé pour accueillir une nouvelle forme d'économie », là, tu commences à raconter quelque chose. On se dit « ah ouais, il se passe quelque chose, ils savent être intelligents, dans l'air du temps, ils savent ne pas tirer un trait sur leur passé »...

C'est comme d'un musée qu'on se sert de l'identité ouvrière de la ville de Nantes. Ni plus ni moins. Et le futur Nantes ouvrier, ce sera un bout de Saint-Nazaire, un bout de Saint-Julien-de-Concelles sera plutôt le Nantes agricole, et à ce moment-là, Nantes pourra se créer de nouveaux pôles « d'histoire populaire », qui feront se dire à des personnes qui ont des moyens qu'elles sont encore un peu en lien avec une « France d'en bas » fantasmée.

C'est d'ailleurs intéressant de constater que tous les lieux « patrimonialisés », ou muséifiés par la Métropole sont devenus des lieux « culturels ».

On utilise les carcasses de ces bâtiments ou espaces pour en faire des « hauts-lieux » en quelque sorte... On pourrait par exemple évoquer la nouvelle école des Beaux-Arts, qui a été à l'origine de ce dossier sur l'île. Le bâtiment est impressionnant, trop propre sans

doute, mais surtout, il est la première vitrine d'un projet de « Campus Créatif » (nombreuses écoles, galerie, boîtes de communication) : et là, on est vraiment dans la smart city, avec un arrière-plan de « meilleur des mondes » aussi qui peut être assez flippant. Qu'est-ce qu'on pourrait dire de cette école ? Qu'est-ce que ça pourrait symboliser, voire « symptomatiser » ?

Le déménagement de l'école des Beaux-Arts, c'est à la source du projet de réaménagement de l'île. Au tout début dans cette volonté d'amener là l'économie de la connaissance, l'économie « créative » au cœur du développement urbain, il s'agissait bien sûr de croiser l'économique, l'enseignement secondaire, la recherche, les écoles d'arts appliqués... Et la Halle Alstom – où se trouve la nouvelle école des Beaux-Arts – qui est la plus grande halle de l'île, ce n'est pas un hasard si elle a été le premier local de la SAMOA et qu'elle a accueilli tout un tas de jeunes designers, jeunes architectes, jeunes artistes en leur proposant des loyers très bas et en leur offrant un « immense terrain de jeu », selon leur formule.

Maintenant, qu'est-ce que ça représente ? C'est déjà un geste assez fort : l'économie de la création s'installe sur l'île, avec cette école pour mastodonte. C'est en fait

L'IDENTITÉ OUVRIÈRE D'UNE VILLE,
C'EST PAS UNE MARQUE QUI VA TE FAIRE
VENIR DU FRIC. PAR CONTRE, UN
« PATRIMOINE INDUSTRIEL QUI A SU ÊTRE
TRANSFORMÉ POUR ACCUEILLIR UNE NOUVELLE
FORME D'ÉCONOMIE », LÀ, TU COMMENCES
À RACONTER QUELQUE CHOSE

le « bâtiment démonstrateur » de ce que sera la « ville de la connaissance ». L'expression pourrait d'ailleurs être assez séduisante...

Mais on en revient à la « ville créative » d'Elsa Vivant. D'abord le *off*: plein de collectifs viennent dans la friche. Ensuite, des boutiques, des restos, des petites galeries s'intéressent au lieu. Et une école des Beaux-Arts vient clore le processus.

Après je sais pas quels sont les cours, comment sont les étudiants dans cette nouvelle école des Beaux-Arts, ni quel discours on leur tient. Se prennent-ils pour sorte de « nouvelle élite »? se posent-ils des questions sur le déménagement de leur école? sur le processus en cours sur l'île? Je sais pas... Ce qui est sûr, c'est que plus on est bien loti, plus on a tendance à perdre son côté critique, ou militant. La nouvelle école des Beaux-Arts à cet égard offre du confort. Confort visuel, confort matériel, confort d'ambiance... la critique devient plus dure, elle demande un effort supplémentaire tant l'attention se focalise sur des objets précis, sur des étapes précises.

Tu nous parlais tout à l'heure de « créer », de « ménager » des « zones de respiration », des « zones de bordel »... Ces propos touchent à l'urbanisme en général, mais ils n'en sont pas moins assez étranges. N'y a-t-il pas quelque chose de l'ordre de l'oxymore dans ce type d'expressions ?

La ville en général est oxymorique. C'est une chose à la fois hyper statique et en renouvellement constant... « Ménager des zones de bordel » donc. Si je dis ça, c'est que personnellement j'aspire à des villes qui font avancer les gens. Il y a une phrase d'André Gorz qui est devenue une sorte de mantra pour moi c'est « tu fais le

monde autant qu'il te fait »: le monde te conditionne toujours, mais tu possèdes toujours en retour un petit levier pour changer l'environnement autour de toi. Et à mon sens, l'urbanisme est un de ces petits leviers pour toucher « un monde ». Et par l'urbanisme, je pense qu'on peut amener au développement d'une ville qui fasse « progresser les gens politiquement », d'une ville qui favorise les interactions fortes... (*sic*) Je suis terrorisé par la *smart city* dont on parle tout le temps : c'est une ville de l'interaction faible et rien d'autre. Ces interactions sont complètement évanescences, c'est pire qu'un rideau de fumée : ton investissement, ton militantisme dure une fraction de seconde et puis juste après tu retournes consommer. Tandis que la ville, c'est justement ce lieu des interactions fortes, ce lieu où tu choisis pas ton voisin – qui va peut-être te faire chier –, la personne que tu croises – qui va peut-être t'éveiller à quelque chose – etc. Pour moi les interactions sont la clé d'une ville vivante. Et quand je dis « zones de bordel », je parle de ces zones où il peut se passer ce type de frottements, des zones qui ne sont pas lisses, qui ne sont pas prévues, ou anticipées. Il faut penser le renouvellement de la ville avec des friches qui apparaissent, avec des zones où on ne sait pas ce qu'il va se passer, mais des zones accessibles. C'est ce que j'appelle les « zones à responsabilités limitées » (*ZRL ? ndlr*): des espaces dans lesquels on ne sait pas trop qui est responsable, et où il est possible de faire beaucoup de choses de fait. On pourrait presque imaginer créer des bâtiments qui soient volontairement merdiques pour espérer y voir se développer un espace de bordel...

C'est là où quand même il peut y avoir

un peu un truc étrange, ou antithétique... tu as même pas un « temps de la friche » si c'est l'urbaniste qui décide de cette friche. C'est intéressant, ça fait précisément écho à ce que raconte Jean-Christophe Bailly dans un texte sur les friches – un texte très beau, très touchant par ailleurs – dans lequel il dit que le paysagiste doit en effet « créer », ou « rendre visible » les friches. Il prend notamment un exemple : à Saint-Nazaire, des urbanistes ont aménagé – via un éclairage et une signalisation – des sentes créées par les déplacements des habitants d'une « cité ». Bailly s'en réjouit, mais on peut avoir un regard tout à fait différent, et dire que l'urbanisme, dans ce cas précis, récupère – et donc détruit – cette sente.

Il y a toute une histoire de mouvement qui est derrière ! L'idée n'est pas de dire « vous allez foutre le bordel ici », mais de garder en tête, notamment dans les dessins qui peuvent être faits qu'il faut toujours des recoins dont on ne sait pas ce qu'ils vont devenir, qu'il faut des zones difficiles d'accès, dans lesquelles la surprise peut advenir... C'est dans le principe même du dessin de la ville qu'il faut « ménager » ces espaces dont les gens vont pouvoir s'emparer pour faire des trucs. C'est clairement un point de vue plutôt minoritaire. Aujourd'hui je suis un peu un moine-guerrier au milieu de mecs qui sont juste à vomir tellement ils gagnent de blé, et dont la seule idée est de sortir des logements dans lesquels aucun n'est capable d'habiter... Quand vous demandez à un promoteur où il habite, c'est toujours dans de l'ancien, jamais dans une opération qu'il a construite, jamais.

C'est déjà un aveu que ce que construisent les promoteurs c'est de la

merde. Pour ma part, le seul truc qui me rassure, dont je suis un peu fier, c'est la mise en place d'une association en lien avec mon travail sur le projet de l'île de Nantes. Cette association mêle plusieurs activités : atelier de *co-working*, location d'espace pour des entreprises, terrain de pétanque, bar... Alors oui effectivement, c'est un repaire de bobos, mais il y a aussi des projections intéressantes, des débats... Et le lieu brasse encore beaucoup de publics différents. On peut aussi bien y trouver une réunion de Nantes Métropole, que des personnes qui passent seulement boire un verre, que des petits archis qui vont faire du mobilier pour la Nizanerie, etc. Bon, ça pose la question du modèle associatif en général. Les villes aujourd'hui sont toutes en train de se dire que grâce à ces structures elles vont pouvoir se désengager de leurs administrés : « je fournis un local – sur lequel en plus je vais peut-être pouvoir toucher un loyer, mais par contre ce sont les gens qui vont trimer – gratuitement – pour “faire du social” ». On est une prestation de service public. On ouvre une porte au marché sur ce volet de l'action publique locale. C'est d'ailleurs pour ça que la ville et la région financent beaucoup ce genre de structures à Nantes, en se disant : « Allez, on les laisse trimer comme des ânes pour trouver leurs petites solutions en local, et potentiellement on pourra capitaliser sur la reproduction de ces solutions qui nous permettra de nous désengager de l'hyper-local – car avoir du personnel coûte cher – et de nous payer une image « citoyenne » et « locale » à peu de frais. »

D'ailleurs, la rhétorique va encore plus loin : si tu réussis grâce aux subventions publiques, c'est grâce à eux, mais s'ils te coupent les subventions publiques, c'est encore grâce

LES VILLES AUJOURD'HUI SONT TOUTES EN TRAIN DE SE DIRE QUE GRÂCE À CES STRUCTURES ELLES VONT POUVOIR SE DÉSENGAGER DE LEURS ADMINISTRÉS : « JE FOURNIS UN LOCAL – SUR LEQUEL EN PLUS JE VAIS PEUT-ÊTRE POUVOIR TOUCHER UN LOYER, MAIS PAR CONTRE CE SONT LES GENS QUI VONT TRIMER – GRATUITEMENT – POUR “FAIRE DU SOCIAL” ».

ON EST UNE PRESTATION DE SERVICE PUBLIC. ON OUVRE UNE PORTE AU MARCHÉ SUR CE VOLET DE L'ACTION PUBLIQUE LOCALE. C'EST D'AILLEURS POUR ÇA QUE LA VILLE ET LA RÉGION FINANCENT BEAUCOUP CE GENRE DE STRUCTURES À NANTES, EN SE DISANT : « ALLEZ, ON LES LAISSE TRIMER COMME DES ÂNES POUR TROUVER LEURS PETITES SOLUTIONS EN LOCAL, ET POTENTIELLEMENT ON POURRA CAPITALISER SUR LA REPRODUCTION DE CES SOLUTIONS

QUI NOUS PERMETTRA DE NOUS DÉSENGAGER DE L'HYPER-LOCAL – CAR AVOIR DU PERSONNEL COÛTE CHER – ET DE NOUS PAYER UNE IMAGE « CITOYENNE » ET « LOCALE » À PEU DE FRAIS. »

eux, car sans leur petit coup de pied au derrière tu n'aurais jamais pu créer le modèle économique qui est le tien aujourd'hui...

C'est fort. Quoi qu'il arrive, ils en sortent grandis. Et sur la ville, ce sera la même chose. La ville de Nantes se payera une belle identité, en passant le cas échéant par une agence de comm' qu'elle rémunérera grassement, et voilà...

On a l'impression qu'il y a en ce moment une tendance un peu générale vers un urbanisme avec un discours récurrent à propos de « mixité sociale », etc. Comment peut-on être critique vis-à-vis de ça ?

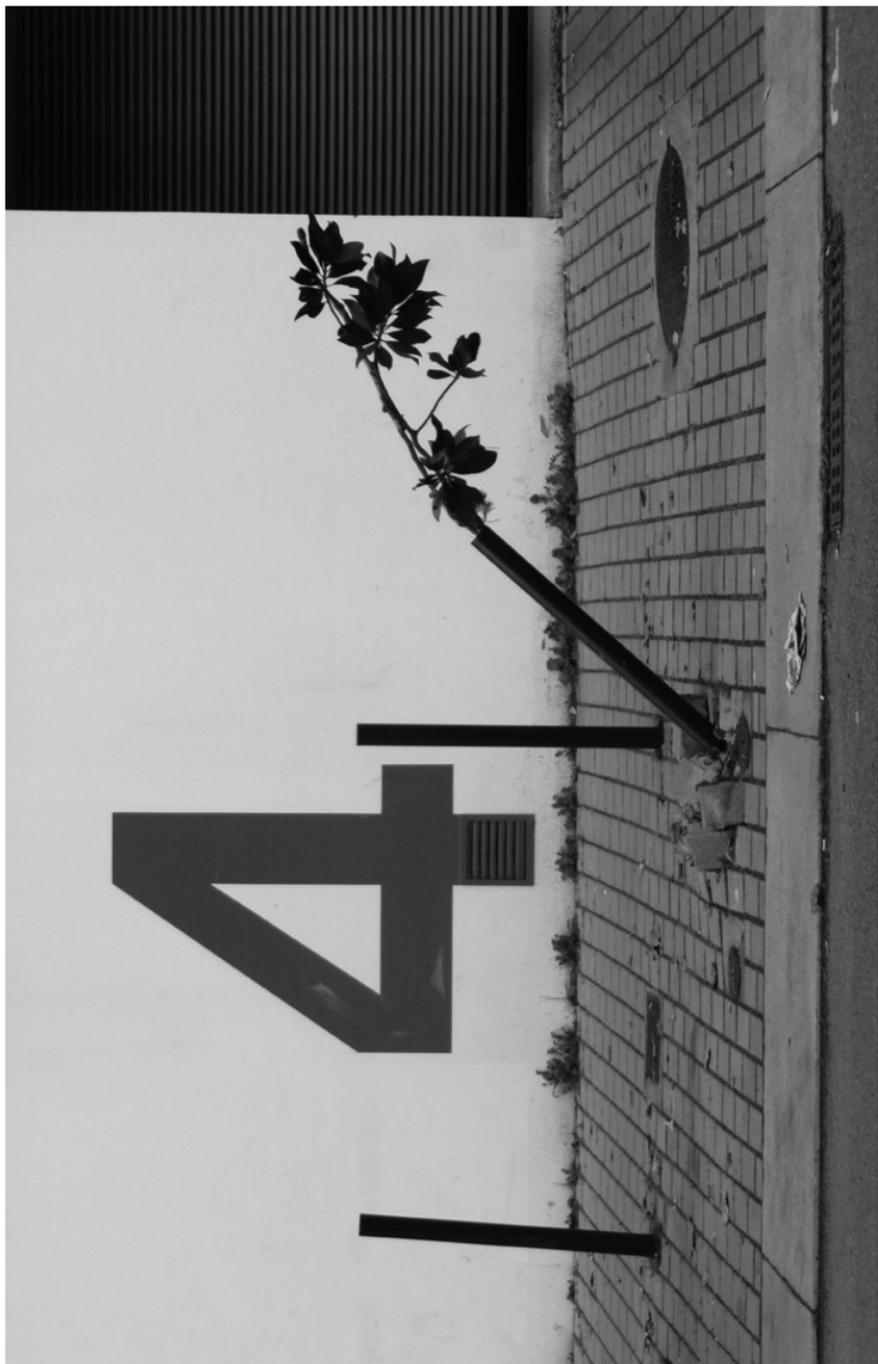
Si on prend l'exemple de la mixité sociale, tu as deux manières de « faire ». La première, c'est ce qu'il se passe aujourd'hui, c'est de construire des bâtiments, et de dire : « celui-ci est pour les riches : celui-là, pour les pauvres ». L'autre manière, c'est une manière « à la Haussmann » : toutes les couches de la population se retrouvent dans le même bâtiment. Rez-de-chaussée : concierge ; deux premiers étages : les bourgeois ; troisième et quatrième : jeunes couples « intermédiaires » ; et tout en haut, les domestiques. Ajoutons quand même qu'historiquement, les domestiques ne prenaient pas le même escalier que les autres. Mixité limitée.

La conception d'un bâtiment peut – en elle-même – être sociale. Si tu obliges les gens à passer par les mêmes endroits (porche, cour d'immeuble, escalier...) tu vas amener du croisement, du frottement entre des populations différentes. C'est dans l'hyper-local que se passent les rencontres, c'est dans l'hyper-local qu'il faut ménager des zones de croisement. Ça, à mon avis, c'est irréductible. C'est une des seules choses qui fassent sens s'agissant des travaux de Le Corbusier – cet affreux fasciste : dans ses unités d'habitations (même si esthétiquement ça ne va pas du tout) il y avait une idée qui était que si on veut créer un sentiment d'appartenance au lieu, il ne faut qu'une seule entrée / sortie. Les habitants se croisent, et là-dessus, on peut imaginer de la mixité...

Mais la mixité actuelle, des bâtiments de riches et des bâtiments de pauvres mis côte à côte (soi-disant), c'est pour que les villes aient des belles stats et puissent s'en vanter. Par exemple, si on regarde le découpage en quartier de Nantes, Bellevue est raccroché à Chantenay et à la Butte Sainte-Anne. C'est un seul et même quartier.

Effectivement donc, à y regarder rapidement, la mixité sociale est assez « belle ». Bellevue : dernier décile de la population en terme de revenu ; Sainte-Anne : premier décile, voire centile. Dans les faits, plus on zoome, plus on voit que cette mixité n'existe pas, mais pas du tout ! Et ce découpage arrange aussi les promoteurs : quand on voit aujourd'hui une annonce immobilière pour Bellevue, il est écrit « Chantenay-Bellevue », ou « Chantenay-Sainte-Anne ». Et ce naming joue bien sûr sur la valeur du bien.

Concernant la mixité donc. Pour moi, tant qu'on n'essayera pas à même les immeubles, ça n'existera pas, on sera juste dans des statistiques pour faire plaisir à la Métropole.



PARFOIS, JE RÊVE DE DÉTRUIRE LEURS RÉSIDENCES SANS
AUCUN AUTRE BUT QUE LEUR SEULE DESTRUCTION.

« ON VOYAGE,
ON VOYAGE

J' SAIS
PAS

POURQUOI

J' DÉRAI
TTE
«

Discussion avec
les Hôtes de l'Hotel de Voyageurs à Nantes.

Vous avez ouvert à la fin de l'année 2017 ce squat, «L'Hôtel des Voyageurs»¹. Tout nous intéressait dans cette histoire : la localisation du lieu – sur l'île de Nantes, à deux pas du quartier de la Création –, ce qui semblait s'y passer, et votre engagement artistique. Et cela faisait doublement sens dans le contexte de cette revue qui interroge – au-delà du rapport qu'on entretient avec la ville en général – le renouvellement urbain de l'île de Nantes, et le projet culturel qui y est mené. Selon nous, ce projet sert une espèce de croisade politique. Le quartier de la Création, alors, en constituerait la dernière pierre, la plus polie en tous cas, et qui continuera de se polir à n'en pas douter. Globalement, donc, ce qui peut nous questionner d'abord, c'est tout ce qui concerne votre pratique et votre réflexion quant à l'Hôtel des Voyageurs. C'est quoi ce geste d'ouvrir un squat – *a fortiori* à cet endroit ? Et doit-on y percevoir une démarche active à l'encontre de ce nouveau urbain ?

Voyageur·euse 1 : Hier, en en parlant, on essayait justement de se placer vis-à-vis du quartier de la Création, et on se disait qu'on aurait bien aimé se positionner en réaction par rapport à ça. Mais en vérité, on a trouvé le lieu par hasard, et ce lieu a largement influé sur ce qu'on y fait et sur ce qu'on compte y faire... Ce serait mentir que de dire qu'on

s'est installé ici contre le projet du quartier de la Création. C'est marrant par contre de constater qu'on « fait de la culture » à côté d'un truc qui tend à devenir une énorme machine culturelle et économique...

V2 : ... Mais dans le cadre d'institutions dans lesquelles on ne rentre pas. Et de fait, on ne propose pas les mêmes choses... Du coup, au milieu de tout ça, je pense qu'on fonctionne quand même peut-être comme une forme d'opposition. En fait, on s'est jamais dit qu'on allait venir ici faire résistance au projet sur l'île de Nantes, mais ce qu'on remarque c'est que, maintenant qu'on est ici, les problématiques du quartier nous touchent et nous concernent. Et que c'est maintenant qu'on pourrait à la limite penser nos pratiques en opposition.

V3 : Il faut dire aussi que, avec ce projet de quartier de la Création, il y avait pas mal de lieux sur cette île qui étaient laissés en suspens pour un moment et que nous ça nous a permis de choper un emplacement comme ça... Si on est ici, c'est donc quand même indirectement lié avec le renouvellement urbain. C'est un moment un peu charnière entre le vide d'anciens bâtiments et la construction massive. Il y a eu beaucoup de teufs sur l'île dans ce contexte particulier aussi.

V1 : Le truc aussi c'était de savoir si on assumait entièrement, et si on était prêt à revendiquer cette opposition... Ce que je constatais hier, c'est qu'on avait une envie de faire autrement, de vivre pleinement dans ce quartier, de proposer des choses un peu nouvelles, etc. Bon, je sais que tout le monde dans le squat n'est pas d'accord avec ça, mais on n'a pas fait le nécessaire pour prétendre à vraiment

1. Au moment où nous bouclons la revue, l'Hôtel des Voyageurs est menacé d'expulsion par la police-justice. Aucune panique ne s'empare des habitant·e·s. Au contraire, il est décidé de multiplier les activités : cantines, projections, concerts, « festival » de micro-édition...

contrer ce qu'il se passe là-bas². On n'en discute pas vraiment avec les personnes qui passent ici, par exemple.

V4 : Ça c'est compliqué : se retrouver face à des gens qui sont ici, dans ce quartier, où il y a ce «pôle créatif», avec l'école des Beaux-Arts et tout, qui arrivent ici et qui consomment pareil... Même si on propose quelque chose de particulier, même si on pratique systématiquement le prix libre et qu'on essaye de l'expliquer, c'est compliqué de s'affirmer en tant que lieu vraiment alternatif, ou quoi.

V1 : Et c'est encore plus compliqué quand on sait que cette image «alternative», les politiques publiques jouent à fond dessus. On peut prendre l'exemple du Blockhaus DY10. C'est un ancien squat, il y a là-bas une belle diversité des pratiques. Il y a une super programmation musicale, c'est pas cher... Malgré tout, ce lieu s'est peu à peu inscrit dans le renouveau de l'île et semble tout de même régulièrement plébiscité par la ville. Ce sont donc des questions qui interrogent notre pratique une seconde fois... et que tout le monde ne se pose pas de la même manière ici.

V2 : Ce sont des questions qui grandissent avec l'évolution du lieu aussi. Parce que finalement, pour certains d'entre-nous, se retrouver ici était un peu inattendu. Comme de se rendre compte que squatter était un acte politique, que l'engagement se fait dans le quotidien, etc. C'est à ce moment-là qu'on se pose des questions, et qu'on se rend compte de nos erreurs. Finalement, plutôt que de faire une soirée où il n'y aurait que des

élèves des Beaux-Arts, comment imaginer un temps où la voisine peut venir déjeuner et discuter pendant que son gamin dessine avec nous ? Ce genre de choses...

V1 : Ouais voilà... parce que finalement –et si on grossit le trait–, proposer des soirées «pour les Beaux-arts» ça pourrait peut-être étendre l'influence de ce quartier de la Création sur une zone où il n'est pas encore tout à fait implanté.

V2 : Maintenant, il faut pas être caricatural : les élèves des Beaux-Arts ne sont pas directement responsables de ce qu'il se passe sur l'île. Et quand ils viennent ici, par sympathie ou curiosité, ils participent aussi à la vie du lieu... Le problème c'est de toute façon de se retrouver dans un entre-soi. À ce moment-là, le but n'est pas atteint.

V3 : C'est une histoire de cercles, de réseaux. À l'ouverture du lieu, c'est normal que ce soit les copains, nos premiers cercles de connaissances qui se ramènent pour participer aux actions et au lieu. Là ça fait maintenant trois mois, et on voit déjà une certaine évolution. Lors des repas solidaires hebdomadaires, de plus en plus de personnes du quartier, de curieux, passent manger un morceau et je pense que c'est quelque chose qui se fera de plus en plus avec le temps. C'est pas un truc qu'on peut décréter comme ça.

V2 : C'est vrai que ça évolue, qu'on voit des personnes différentes, et plus seulement nos cercles d'amis. À un moment donné, ça a même été une alerte un peu : on devait surtout éviter de s'enfermer, et faire du lien avec les gens qui vivent aussi ici.

V1 : Au niveau collectif et des propositions artistiques, je sais pas si,

2. Dans le quartier de la Création, ndlr.

Jean fit tout ce que le compagnon de voyage lui avait conseillé; la Princesse cria très fort quand il la plongea sous l'eau, elle devint un grand cygne noir; aux yeux étincelants qui lui glissa sous la main; quand elle sortit de l'eau, la seconde fois, le cygne était blanc, à l'exception d'un unique anneau noir sur son cou; Jean pria le Bon Dieu avec fer-

LES MÉCHANTS DE



EXPÉDITEUR

Hotel des Voyageurs

~~XXXXXXXXXX~~
16, rue de Pa Tour
d'Auvergne

44000

NANTES

DANIEL SIMONNOT

REPRÉSENTANT GÉNÉRAL

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS
POUR LA BELGIQUE, LES PAYS-BAS ET LE LUXEMBOURG

*vous adresse ses meilleurs vœux à
l'occasion de la nouvelle année*

TÉL. 17.00.30

25, BOULEVARD ADOLPHE MAX
BRUXELLES

À L'ORIGINE, ON PEUT SANS DOUTE PARLER DE BANDE, DANS LE SENS OÙ C'ÉTAIT PLEIN DE GENS D'HORIZONS DIFFÉRENTS, MAIS QUI AVAIENT CETTE ENVIE DE PARTAGER DES CHOSES. ET ÇA, ÇA SE FAIT DANS UN ESPACE DÉFINI, TOUJOURS.

musicalement par exemple, on tend à réunir des gens ou si on organise des trucs parce qu'ils sont faits par des potes et nous plaisent... Il n'y a pas de volonté «politique» de proposer autre chose, on fait les choses un peu naïvement, au *feeling*.

V5 : C'est un peu ce que je disais hier : même s'il n'y pas de fond politique au sens où ils ne soutiennent pas de «cause», le fait même d'organiser des choses de manière autonome et spontanée, ça rend le truc politique. Et c'est aussi ça qui fait que c'est différent de ce qui est proposé d'habitude ailleurs, dans les trucs «institutionnels».

V2 : De toute façon, ce lieu naît d'une volonté d'autonomie et de partage de connaissances. Entre-nous d'abord, à plus grande échelle ensuite.

V1 : Le lieu est la base de ça : être autonome de A à Z.

On peut peut-être commencer par ça. C'est quoi, en fait, l'Hôtel des Voyageurs ? C'est quoi la genèse du truc ? Comment on en vient à trouver le lieu ? Comment les personnes qui l'occupent se rencontrent ? Qu'est ce qu'on y fait ? Comment se définit-on là-dedans ?

V1 : Question très compliquée... on finira par ça non ? (*rires*) Oui, c'est une question

qu'on se pose un petit peu. Mais à laquelle de mon côté, j'avais tenté de répondre via une fausse page wikipedia qui aurait recensé tout ce qu'on faisait ou voulait faire ici (*rires*). Projections de films, repas solidaires, bibliothèque, émissions de radio, ateliers divers... Bon. La genèse du truc c'est que tout s'est vraiment fait tout seul, il n'y avait pas d'intention derrière. On avait des vues sur une salle de fitness dans un premier temps. L'espace était totalement différent : pour y habiter, c'était pas le plus sympa ; et surtout, on aurait été amené à proposer des teufs je pense. Enfin, on peut pas dire à l'avance... En tous cas, le fait qu'on ait un petit espace ici, on s'intéresse à autre chose, d'autres pratiques, et ça a influé sur le groupe de départ aussi.

V6 : À l'origine, on peut sans doute parler de bande, dans le sens où c'était plein de gens d'horizons différents, mais qui avaient cette envie de partager des choses. Et ça, ça se fait dans un espace défini, toujours. Et je pense que pour cet Hôtel là, à la base, c'est la création d'ateliers qui nous permettent de bosser ensemble qui nous a réunis. À travers plusieurs media, que ce soit la musique, la construction, la sérigraphie... Ça connecte des milieux à travers un lieu.

V2 : Nous sommes une quinzaine à nous occuper du lieu et huit à y vivre. Dans ce groupe il n'y a pas une identité particulière, c'est pas que des personnes

des Beaux-Arts, que des skateurs, que des graffeurs... C'est tout plein de gens mélangés au final, et ça permet de faire ce que ce lieu est. Rendre les milieux poreux, les connecter ensemble, je pense que ça ne peut qu'être quelque chose d'intéressant. Et l'équipe qu'on est, à l'Hôtel des Voyageurs, c'est ça au final. L'idée c'était de se réunir, de mettre des connaissances en commun et de produire ensemble...

V3 : ... et arrêter d'être dépendant aussi des institutions, des écoles, etc. Oui, le lieu détermine les usages, mais il y a quand même une volonté de plein de gens, au départ, de mettre en application leurs connaissances et leurs savoir-faire, de se réunir et de proposer des choses tout en étant autonomes dans la création, la production.

V5 : C'est un lieu d'expérimentations aussi. Expérimentations artistiques, expérimentations de vie. Vivre en collectif t'apprend des choses, et influe sur tes pratiques futures... Pour moi c'est une chose importante la vie en collectif. Ça l'a été auparavant, et je le ressens encore ici. Ouais pour moi, le plus important c'est ça, l'expérimentation.

V3 : Et puis quand même, il faut pas oublier que la question du loyer rentre en ligne de compte. On est dans un quartier où les prix sont en train d'augmenter de façon assez extraordinaire. C'est par

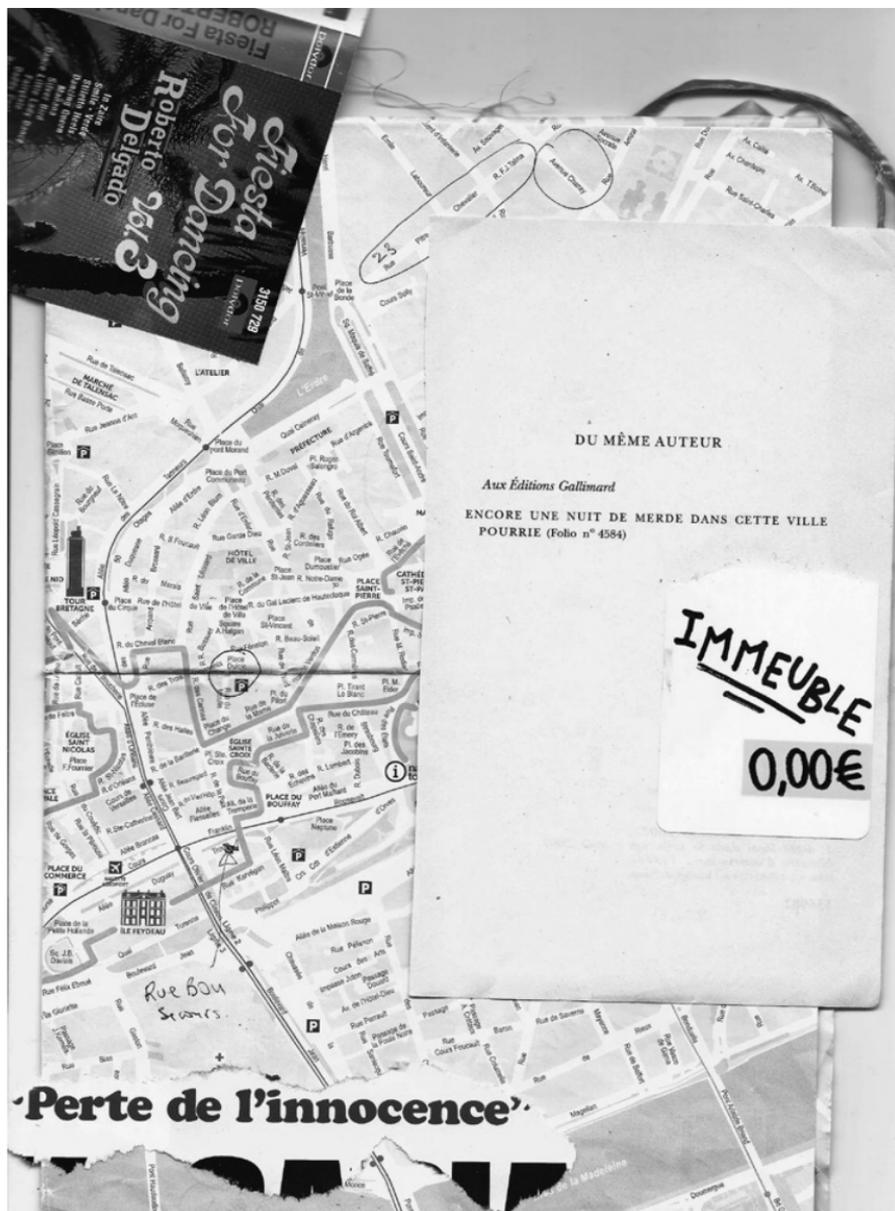
exemple une des premières années je crois où une partie des étudiants n'a pas réussi à trouver de logement avant la rentrée. À l'origine donc, il y a aussi ça : il faut bien habiter quelque part... Et alors là, on ne paye pas de loyer, on n'a pas vraiment besoin de travailler, et du coup on a du temps et on peut commencer à réfléchir à comment on l'utilise. On chope des espaces un peu plus libres dans la ville, on questionne ce qu'on fait, ce qu'on propose, et c'est en ça qu'on expérimente, déjà.

V5 : Il y a le logement, bien sûr, il y a aussi les ateliers. Plein de bâtiments vides pourraient être utilisés par des assos, des collectifs, pour avoir des espaces libres, sauf que ça c'est pas possible. À un certain moment on est obligé de squatter pour faire tout ça nous-mêmes en fait.

V1 : Ce qui est marrant c'est que c'est le contexte hyper favorable à la culture à Nantes qui nous empêche d'avoir un lieu pour bosser, pour être tranquille matériellement.

V5 : De fait, la mairie, elle choisit qui elle veut aider. Et c'est sûr que des gens qui mettent en question ses façons de procéder, c'est pas ce qu'elle recherche. Nantes se proclame ville de la culture, mais d'une culture lisse et propre en fait. C'est une ville qui efface le moindre graffiti ou le moindre tag... et qui à côté de ça s'amuse à faire des circuits touristiques de *street art*.

NANTES SE PROCLAME VILLE DE LA CULTURE,
MAIS D'UNE CULTURE LISSE ET PROPRE
EN FAIT. C'EST UNE VILLE QUI EFFACE LE
MOINDRE GRAFFITI OU LE MOINDRE TAG...
ET QUI À CÔTÉ DE ÇA S'AMUSE À FAIRE DES
CIRCUITS TOURISTIQUES DE *STREET ART*.



Plein de personnes différentes donc, qui essaient de s'organiser ensemble. On se doute alors que certaines discussions peuvent être compliquées, que sur telle ou telle question, tout le monde ne part pas des mêmes postulats théoriques ou pratiques, etc... Comment ça s'organise? Comment on deale avec ça ?

V1 : On a essayé d'en faire une force en fait. Même si quotidiennement, ça pouvait être chiant sur certains points.

V3 : L'idée encore une fois, c'est de rester ouvert, de pas s'enfermer dans une seule thématique, une seule identité, un seul public. Maintenant, concernant l'organisation interne, je pense qu'il y a césure entre ce qu'on a envie d'y mettre en place – soirées, propositions artistiques – et les personnes qui y résident. C'est juste une question d'énergie à ce moment là... S'il y a des choses tous les soirs, comment moi qui vis sur place, je peux gérer ça, comment je peux m'y retrouver? Il y a un équilibre à chercher entre ouverture maximale et plannings, modes de vie, énergies de chacun.

V2 : En causant l'autre fois on se disait que c'était important finalement qu'on se contredise tout le temps. Et finalement c'est aussi ça qui nous fait avancer. Et le squat créant nécessairement une forme d'urgence, ça fait qu'on se retrouve pas bloqué sur des conflits qui n'auraient pas de sens, que les problèmes se règlent vite... Il y a une espèce de spontanéité souvent.

V4 : Bon, des fois, pour certaines propositions, tout le monde ne va pas se retrouver... Un exemple. On a organisé une soirée au ***, un lieu qui participe

complètement de la gentrification, et de l'utilisation de la culture sur l'île de Nantes. En gros, c'est un endroit dans lequel une teuf a eu lieu il y a quelques temps, et qui était potentiellement squattable alors. Certaines personnes se sont installées là-bas, et ont très vite récupéré un bail précaire. Il y a donc un contrat pour quelques mois avec la mairie...

V2 : En sachant que tout ça, c'est en attendant que leur vrai local ouvre. Local qui sera juste sous la grue jaune au bout de l'île...

V5 : Bref, *un vrai tremplin!* Le *** actuellement, c'est donc un bar à vin branché – on voit même depuis peu des vigiles à l'entrée. Et ils jouent sur le fait d'organiser des concerts, des expos. Tu sens clairement que le truc «artistique» c'est pas la priorité pour certains d'entre-eux, qui font ça pour leur «image», pour le business...

V4 : Et très vite, ils nous ont proposé de venir organiser une expo et une soirée chez eux. Carte blanche. On était les premiers à faire une expo là-bas, et on était assez content à vrai dire. Donc on a bossé pour ça, on a organisé une soirée cool, etc. Et il se trouve que finalement on a été très déçu de ce qu'on a fait là-bas : ça représentait pas du tout ce qu'était pour nous l'Hôtel des Voyageurs. C'était une fête, et puis c'est tout, rien de plus.

V2 : Et même l'expo : on présentait tous notre travail en tant qu'individus, alors que ç'aurait été la moindre des choses que de présenter un truc collectif. On est allé trop vite. On n'avait pas tous vraiment bien compris de quoi il s'agissait, les délais étaient trop serrés...

L'exemple du * est intéressant, notamment si on interroge cette histoire de bail précaire. Ça correspond tout à fait au double mouvement qu'on observe souvent dans le rapport de la Métropole à l'art. D'abord la récupération – très évidente voire grossière –, l'utilisation de l'art à des fins marketing, et ensuite l'intégration – plus subtile, plus latente aussi peut-être –, lorsque la ville se propose comme le champs dans lequel les pratiques artistiques, même critiques, pourraient se développer le plus efficacement.**

V3 : Typiquement, le *** ça participe de ce qu'on appelle l'urbanisme transitoire. Des sites vacants sont récupérés par la ville qui fournit des baux d'occupation temporaires ou précaires à des assos ou à des collectifs choisis en fonction de leur projet... Ça entretient les bâtiments, ça permet d'éviter le squat. Et c'est là qu'on a eu des frictions avec le *** : on s'est rendu compte que c'était des gens qui avaient tout un enjeu commercial derrière ce truc, que le lieu était vraiment un tremplin. C'est là où c'est fondamentalement différent d'avec le squat je pense, où il y a une volonté d'engagement. Et moins de contraintes aussi.

V1 : Faire du vin c'est quand même chelou, déjà... quelle idée! (*rires*)

V2 : En fait à mon avis c'est très simple. L'idée c'était de faire un bar à vin sur l'île de Nantes. Oui, mais comment vendre son vin? Bingo, la culture! (*rires*)

V1 : La question s'est aussi posée pour nous. Lors des premiers événements ici, beaucoup sont venus qui n'étaient jamais allés dans un squat ou ne savaient pas trop ce que c'était. Idem pour les «valeurs»

qu'on a ici. Quand on fait une fête et que les gens demandent si on prend la carte bancaire... (*rires*)

V3 : Ou quand, lors d'une projection, d'autres demandent si on a un vestiaire, et finissent par partir en Uber...

V2 : Une fois, j'ai un peu flippé : des personnes sont passées ici, elles venaient d'ailleurs, et allaient ensuite «en club». Ce parcours là, évident pour elles, m'a fait tiquer : à aucun moment l'Hôtel des Voyageurs n'a vocation à être sur ce genre de parcours.

Comment vous arrivez à vous positionner vis à vis de ça? C'est intéressant, car le processus se fait de lui-même; et du coup, que vous le vouliez ou non, certaines personnes passent là, «consomment», et ne sentent pas la différence entre ici et un autre endroit, entre ici et un quelconque «club». Comment c'est possible de gérer ça?

V3 : Peut-être que c'est aussi une question de processus pour nous. On marquera notre différence en multipliant les actions «solidaires», politiques. Il faut aussi ouvrir nos ateliers : que tout le monde puisse participer activement à la vie du lieu, qu'il ne soit pas juste un espace où l'on vient voir un concert, où l'on consomme. Je pense qu'on peut espérer un déclic qui fasse se dire aux gens que l'Hôtel des Voyageurs est quelque chose de particulier... Un lieu où il est possible d'agir, de créer ou d'échanger directement. Mon idée c'est que, en passant ici, tu n'aies plus envie de bouger dans une boîte classique après.

V2 : Ça nous oblige à réfléchir sur la manière d'expliquer aux personnes qui

passent ici ce qu'est le lieu, ce que sont les modèles et idées que l'on défend, etc... Il s'agit pas d'émettre un jugement sur les pratiques individuelles, mais de réfléchir à comment rendre visible autre chose.

V1 : Oui, il s'agit pas de taper sur untel ou unetelle parce que sa soirée se poursuit à la carte bancaire et au ***. C'est symbolique. On n'est pas un groupe de militants contre-culturels ou je sais pas quoi... Si nous, on prône le fait de rester un peu flous sur nos intention, il faut aussi qu'on assume certains trucs, et qu'on fasse attention à tout ça. Avant de se projeter, il faut mettre en place des choses dès maintenant.

V5 : Quelles alternatives on trouve ? Si on n'est pas juste des artistes qui faisons nos trucs dans notre coin, si on a une certaine conscience politique, qu'est-ce qu'il est possible de faire pour fonctionner différemment, proposer autre chose ?

Ça invite à se poser une question quand même, celle de la gentrification. On peut s'interroger sur ce que cet Hôtel des Voyageurs, au-delà du lieu même, projette dans le quartier, voire dans la ville. En somme, un tel squat ne pourrait-il pas participer du mouvement de gentrification qui anime l'île, et Nantes en général ?

V1 : Faudrait définir la gentrification... C'est indiscutable que le regroupement progressif d'artistes et d'acteurs culturels dans un quartier longtemps délaissé sont souvent les éléments moteurs de ce processus. Malgré tout les conséquences de celui-ci sont présentes depuis déjà quelques années. On ne s'était pas plus renseigné sur ce qu'était l'île de Nantes avant d'ouvrir ce lieu, mais c'était bien

sûr un espace ouvrier... C'est ce qu'on reproche au quartier de la Création – ça fait partie des choses qu'en tous cas je peux lui reprocher – c'est d'amener brutalement de la culture à l'endroit exact où il y avait des chantiers, de l'industrie et d'en jouer volontiers. Nous sur l'Hôtel des voyageurs, on fait de la culture mais en prenant un minimum en considération notre environnement – là où il y avait déjà un an auparavant des ateliers d'artistes ainsi qu'un artisan cordonnier !

V4 : Oui, mais il faut rappeler qu'on n'a pas choisi d'être là, qu'on a pas senti un « bon filon » ou je sais pas quoi... Par contre, il est clair qu'on est confronté à des problématiques en cours, à des processus qui sont déjà en marche. Nous on est dedans un peu par hasard, un peu comme un petit élément dans l'engrenage. Mais peut-être que cet élément s'imbrique bien, et ne gêne pas le fonctionnement de l'engrenage. C'est important d'avoir conscience de ça.

V5 : Même si malgré nous on fait partie du processus, on n'a pas influé sur le cadre de vie, l'augmentation des loyers...

V3 : ... et si on ne ralentit sans doute pas le processus, on ne l'accélère pas non plus.

V7 : Le voisinage est plutôt en sympathie. On a eu des retours très positifs, et je pense qu'on commence à avoir un impact sur le quartier. Mais c'est pas en trois ou quatre mois que ça se fait.

V1 : Quand même, au regard du quartier et de ce qu'il est en train de devenir, et au regard du bâtiment, qui pourrait être racheté par la SAMOA pour y caser une start-up, on peut se dire que l'Hôtel des Voyageurs va à l'encontre d'une tendance

JE ME RÉPÊTE QUE QUITTER LA VILLE SERAIT LA SOLUTION,
JE FANTASME DES ENDROITS RETIRÉS, EN PLEINE NATURE,

MAIS CES MYTHES DE VIRGINITE SONT NOCIFS,

LE CAPITALISME EST PARTOUT,



AU DÉPART, ON S'ÉTAIT POSÉ LA QUESTION [...] DE CONTACTER DIRECTEMENT DES MILITANTS ET DES GROUPES POLITIQUES « CONNUS » ICI. MAIS ON VOULAIT PAS DU TOUT ÊTRE ASSIMILÉS À QUOI QUE CE SOIT. POUR DEUX RAISONS : DÉJÀ, ÇA AURAIT PU ACCÉLÉRER UNE EXPULSION, ET ENSUITE, ON NE VOULAIT PAS D'UN LABEL, AVANT MÊME D'AVOIR TROUVÉ NOTRE PROPRE FONCTIONNEMENT.

du processus de gentrification je pense. Mais pour ralentir le processus, comment on fait ? Il faudrait ouvrir plein de lieux comme celui-ci peut-être...

Si on peut donner notre avis, pour nous, il s'agit pas de se sentir « coupable », ou « responsable », d'être pris dans un processus beaucoup trop large pour qu'on puisse y échapper radicalement. Et puis, pour cet endroit précis, la gentrification est déjà tellement avancée qu'il ne nous semble pas que l'Hôtel des voyageurs y participe vraiment : désolés, vous êtes un peu en retard !

Pour notre part, quand on a appris qu'un squat s'était ouvert ici, sur l'île de Nantes, rue Tour d'Auvergne, et quand on a vu ce à quoi ça ressemblait, ça nous a filé une sacrée pêche. Ça montre que c'est possible, et même dans ce type de quartier ! D'ailleurs, avec un ami la semaine dernière, on parlait de ce que vous étiez en train de construire, et on trouvait très intéressant cette espèce d'opacité que vous essayez d'étendre. Vous donnez l'impression de vouloir faire de ce lieu quelque chose d'assez politique, mais vous semblez aussi vous servir de la multiplicité des pratiques qui

peuvent exister dans le lieu pour avoir une espèce de « couverture ». Et cette stratégie, elle nous semble plutôt rusée, surtout dans ce quartier-là.

V1 : Je me souviens plus de la nature de la proposition, mais au départ, on s'était posé la question par exemple de contacter directement des militants et des groupes politiques « connus » ici. Mais on voulait pas du tout être assimilés à quoi que ce soit. Pour deux raisons : déjà, ça aurait pu accélérer une expulsion, et ensuite, on ne voulait pas d'un label, avant même d'avoir trouvé notre propre fonctionnement.

V5 : On ne voulait pas tomber dans les schémas classiques du squat « anar », ou je sais pas... On a été en conflit avec le propriétaire par exemple. Et au début, on avait vraiment fermé la discussion avec lui. Et puis on s'est posé la question de faire autrement, et on s'est demandé si ça ne pouvait pas jouer en notre faveur de le rencontrer. Et on a eu raison. Lorsque la police est venue au squat, on l'a même fait visiter ! D'après elle on est des « squatteurs modernes » (*rires*). Il y a la volonté d'aller contre quelque chose d'un peu figé, voire mythique, qu'on trouve parfois dans les squats.



V7 : En fait, la stratégie elle s'est aussi faite assez naturellement, parce qu'encore une fois, si l'Hôtel des Voyageurs a une base politique commune, nous ne partons pas tous des mêmes référents, on n'a pas tous la même expérience. Les niveaux d'engagement ne sont pas les mêmes, et donc nécessairement, ça discute, et la stratégie se développe comme ça. Pas d'identité marquée à l'origine, mais un visage qui vient de lui-même, tranquillement, avec le temps.

V2 : On avait notamment réfléchi à une identité visuelle. Et en fait tout le monde a fait un truc : à aucun moment il n'a été question d'une représentation unique ou figée.

V1 : Prenons l'exemple de la devanture. On a fabriqué quelque chose ensemble, mais ça reste flou. Et comme ça, on ne se positionne pas précisément. C'est ce qu'on propose qui nous positionne, nous situe. On assume ça : proposer une discussion très située politiquement à des personnes qui ne savent rien du propos qui va y être tenu. Et les milieux militants eux-mêmes sont la plupart du temps très enthousiastes à l'idée de renouveler un peu ce qui se fait en leur sein.

V2 : Et puis finalement, ce mélange, cette porosité, elle a aussi une efficacité politique : ça permet parfois de se confronter à des choses auxquelles on s'attendait pas, de faire émerger des réflexions, etc. Je suis pas contre l'idée que ce lieu soit aussi une sorte de « relais » pour des personnes peu au courant de ce qu'il se passe d'intéressant tout autour.

V7 : Maintenant, c'est pas parce qu'on essaye de rester insaisissable qu'on ne résistera pas si on se fait expulser. Il faudra en discuter sérieusement entre-

nous, mais je pense que c'est important. On peut imaginer plein de moyens de résister, mais c'est malin de le faire de manière visible pour le coup. Et si ça peut faire venir du monde en soutien le jour de l'expulsion, c'est très bien aussi. Ça ce serait de la stratégie : faire d'une expulsion un moment « politique » pourrait faciliter de prochaines ouvertures, d'un point de vue technique et médiatique... Et après on tente d'occuper de nouveau l'ancienne école des Beaux-Arts³ !

Ça tombe à pic que vous parliez de cette ancienne école, car il nous semblait important de nous arrêter un moment sur le déménagement de l'école des Beaux-Arts, pour davantage cerner le processus de gentrification en cours. Déménagement qui, en lien avec un livre sorti à l'été 2017, *Après-demain. Le jour après celui où l'on est*⁴, a été à l'origine de ce dossier sur l'île de Nantes. La thèse du livre est la suivante : au printemps 2016, pendant la loi Travail, il ne s'est presque rien passé dans et à l'initiative des écoles d'art. Les acteurs publics étant les employeurs majeurs de « l'artiste prolétarisé », la lutte contre une décision de l'État est compliquée, et le blocage ou l'investissement des écoles dans la lutte l'est encore plus.

3. Cette ancienne école - qui faisait alors partie des « lieux à réinventer », label municipal - a été occupée une journée à peine en novembre 2017 par de jeunes exilé.e.s, avant de se faire violemment expulsée par la police dès le lendemain.

4. Amicale de la Déconfiture, *Après-demain. Le jour après celui où l'on est*, État 0 Éditions, 2017.

[DANS LA NOUVELLE ÉCOLE] IL FAUT QUE TU AIES TON BADGE TOUT LE TEMPS SUR TOI, IL Y A PARTOUT DES CAMÉRAS DE SURVEILLANCE QUI NE SERVENT À RIEN. «BON, METTEZ-EN PLUS ALORS», ET PERSONNE NE BRONCHE.

Il s'agit d'être en sympathie avec ces acteurs culturels car ils sont les garants de nos possibilités de création à venir. En n'oubliant pas que les artistes étant déjà très précarisés et uberisés, la lutte contre une loi allant dans cette direction fait peut-être un peu moins de sens. La question se posait donc pour Nantes. Pourquoi – si on n'excepte une journée particulière – ne s'est-il quasiment rien passé aux Beaux-Arts en 2016? Et la réponse, on a cru la lire dans un hors-série de Ouest France – une fois n'est pas coutume – sur la nouvelle école. Un étudiant y explique que faire partie de «la nouvelle génération qui va se créer avec [la] nouvelle école», ça fait «rêver»; un autre y déclare : «Je ne vis pas trop mal, je suis artiste»⁵. C'est évidemment caricatural, mais on voulait questionner le déménagement de l'école, et ses implications politiques.

V2 : Alors déjà, concernant la nouvelle école, il faut être clair : tout le monde n'est pas en admiration. Les Beaux-Arts de Nantes sont actuellement sur une dynamique internationale. Sur quatre-cent étudiants, cent sont étrangers – et c'est pas du tout «public» pour eux d'ailleurs. Ça ressemble à une usine... Par rapport à

l'ancienne, je suis pour ma part hyper frileux. Par contre, les ateliers techniques, le matériel, c'est impressionnant oui.

V6 : Et puis il y a un écart qui se crée entre les étudiants et la direction dans le sens où les étudiants doivent constamment se barrer, ou ranger les ateliers, parce que c'est une vitrine, et qu'il faut tout le temps que ce soit clean. C'est abusé, en fait t'es plus dans une école d'art... t'es dans un projet politique.

Quand tu passes devant, l'école ressemble en effet beaucoup à ces entreprises en *open space*. Tout est vitré, les salles sont visibles, on peut «observer les artistes au travail»... C'est une impression de zoo que ça donne.

V2 : Le soir, il y a plein de passants qui nous regardent, c'est assez flippant je dois dire. (*rires*)

V6 : Des ateliers incroyables, donc, dans cette école, et pourtant, ça a pris des mois avant qu'on s'y installe, et on n'est encore pas très à l'aise. C'est froid. Et avant qu'ils mettent leurs petites plantes et compagnie, c'était un vrai pénitencier : c'est construit comme un pénitencier d'ailleurs, avec sa galerie centrale. On est loin du paradis décrit par Ouest France...

5. Ouest France, *Les Beaux-Arts de Nantes changent de cadre*, Hors-série de novembre 2017, p. 3 et 6.

C'EST CLAIR QUE C'EST L'ENFER CETTE
LIGNE QUI T'INDIQUE UNE MARCHÉ
À SUIVRE. TU FAIS PLUS QUE LONGER
LA LIGNE, T'AS PLUS RIEN À FAIRE,
ET FINALEMENT TU PEUX MÊME RIEN FAIRE
D'AUTRE, C'EST HORRIBLE.

V1 : En réalité, une majorité des étudiants qui ont connu l'ancienne école est assez déçue du déménagement. Quelqu'un utilisait l'autre jour le mot «squat» pour la décrire...

V2 : J'avais l'impression que tous les matins, on arrivait chez Philippe, le gardien de l'école qui vivait sur place. C'était une sorte de labyrinthe, étroit, bien plus chaleureux que sur l'île maintenant, où il faut que tu aies ton badge tout le temps sur toi, où il y a partout des caméras de surveillance qui ne servent à rien. «Bon, mettez-en plus alors» (*rires*), et personne ne bronche.

V1 : Il y a aussi un décalage entre le nouveau mode de fonctionnement et le contenu et les pratiques d'enseignements, très expérimentales. J'ai une image en tête. Au début de l'année, une équipe de télé très sérieuse était venue faire un reportage, et juste à côté, il y avait ce type en train de monter une pile de bouteilles en verre sur un caisson de basse, pour voir si ça tombait! (*rires*) À ce moment, tu te rends compte que le décalage est dingue! Entre ce bâtiment flambant neuf, vitrine technologique et tout, et les pratiques plutôt autonomes qu'on y trouve, la pédagogie assez libre qui y est mise en place, il y a vraiment un fossé.

V6 : À ce propos, dans les écoles d'art des petites villes, les pédagogies et les

pratiques sont encore largement plus libres que ce qu'on peut trouver à Nantes. Et ces petites écoles sont en train de fermer – et de se battre pour ne pas fermer – pour qu'on puisse se concentrer sur les grosses écoles, comme ici...

Et concernant le vide politique alors. Si les étudiants des écoles d'art, ou les artistes d'ailleurs, peuvent bien sûr être impliqués politiquement – et radicalement –, ce n'est pas au sein de l'école que ça se passe. L'institution là, est carrément pacificatrice. C'est étrange car ça peut aller à l'encontre d'un certain discours, qu'on entend fréquemment, qui nous parle de l'artiste «engagé», «iconoclaste», qui nous «libérera» par ses créations et sa pensée, etc...

V1 : Bah, c'est vraiment qu'une image alors. Il n'est presque jamais question d'actualité dans les productions des élèves, par exemple. Les références vont plutôt vers quelque chose qui aurait affaire avec un «art conceptuel», hors-sol, complètement coupé du monde.

6. La «ligne verte» est une installation du *Voyage à Nantes*, qui guide le spectateur au travers de la ville pour ne pas rater la moindre œuvre de cette «aventure».

À propos de l'art dans la ville comme spectacle, nous vous renvoyons à *L'Empire de la culture*, ci-après.

V2 : Il y a vraiment plein de gens qui sont perdus aussi, aux Beaux-Arts. Des gens qui se retrouvent avec plein de choix à faire, une pratique à développer ; qui pourraient être intéressés par ces questions, mais qui ne se positionnent pas. Et comme il ne s'agit pas d'un environnement qui sensibiliserait à la réflexion politique, c'est parfois un peu difficile. Et ça peut finir par ressembler à un microcosme, centré sur l'art, coupé du reste. Alors que ça ne fait pas sens : l'art il est évidemment plus dans le quotidien de l'extérieur que dans ce type de microcosme.

V1 : Il serait intéressant de regarder les diplômés. Et on trouverait je pense plus de 70% de trucs minimalistes, très obscurs... Ça ajoute aussi à la séparation je pense.

V4 : Ouais, l'artiste engagé bon... Pour rencontrer des artistes engagés, va pas voir là-bas, tu vas flipper ! (*rires*)

Qu'en est-il des vôtres, de pratiques artistiques ? Pourriez-vous dire qu'elles ont un lien – direct ou indirect – avec l'ouverture de l'Hôtel des Voyageurs ?

V4 : Oui, clairement. Et ça fait écho à l'opacité dont on parlait tout à l'heure. On vient tous de pratiques dans lesquelles les personnes disparaissent, dans lesquelles on se cache, derrière des pseudos, dans la nuit aussi. Il y a une discrétion dans nos pratiques artistiques qui explique sans doute pourquoi l'identité du lieu n'est pas marquée. On apprécie ce truc d'être un peu invisible, toujours je crois.

V1 : Je lisais l'autre jour un truc de Gabriel Marcus dans lequel il écrit que l'anonymat est une marque de profondeur.

J'aurais trop aimé écrire ça, et désormais, je cultiverai l'anonymat comme une marque de profondeur ! (*rires*)

V4 : Je pense que c'est un truc qui nous réunit ouais. Être dans les plis tout le temps. Ici, être ouvert à des moments précis, puis redevenir opaque. Ne pas donner trop d'informations. Quand on passe devant, on se demande ce que ça peut être ce truc, tout ça... C'est hyper plaisant de voir que les passants s'interrogent. Concrètement, nos pratiques artistiques c'est un peu la même chose : investir la rue, faire des actions et laisser des traces, puis disparaître !

V5 : Ce qu'on recherche c'est à être incontrôlables en fait, tout l'inverse de ce qu'on appelle habituellement « l'art dans la ville ». Complètement l'inverse de la ligne verte⁶ ! (*rires*)

V4 : C'est clair que c'est l'enfer cette ligne qui t'indique une *marche à suivre*. Tu fais plus que longer la ligne, t'as plus rien à faire, et finalement tu peux même rien faire d'autre, c'est horrible.

V3 : Et c'est cette errance dans la ville qui nous a permis de trouver ce lieu d'ailleurs.

V4 : On est hyper lié à la rue, c'est une chose qui est sûre : on pousse une porte, on entre quelque part, on y traîne, et puis on se pose la question d'y faire un peu plus. L'idée, c'est d'élargir la rue...

V1 : Et tout ça, on l'apprend aussi en vivant ici, quotidiennement !



VOUS NE VOYEZ DE NOUS QU'ÉCHEC
ET ABSURDES TENTATIVES, NOUS NE VOYONS DE VOUS
QU'APPARATS ET MASTURBATION,

NOS MONDES SONT IMPERMÉABLES, IRRÉCONCILIABLES,
ARPENTANT CES RUES DÉSOLEES, NOUS SOMMES FANTÔMES,

SOCIOLOGIE
VS ZOOLOGIE
DES
DÉFENSES

CONTRE
L'ÉLÉPHANT

Discussion avec
Pierre Douillard-Lefevre

*D'UN CÔTÉ, LA MÉTROPOLE RESSEMBLE
ABSOLUMENT À UN MUSÉE, DE L'AUTRE
ELLE RESSEMBLE ABSOLUMENT À UN CHANTIER.
LE MUSÉE ET LE CHANTIER FORMENT
LES DEUX FACES D'UNE MÊME
IMPOSSIBILITÉ D'USER, D'HABITER.*
– Thèses sur Lille 2004, in *La fête est finie*

Nous aurions aimé repartir avec toi de cette hypothèse du renversement de l'espace ouvrier qu'a été l'Île de Nantes en un espace culturel. Il nous semblait qu'au travers des recherches que tu as menées sur la transformation de la ville de Nantes tu pourrais nous parler de ce rachat de la ville par l'art.

Pierre Douillard-Lefevre:
Il faut d'abord comprendre l'histoire de la ville de Nantes et avoir en tête que jusqu'en 1986 c'est une ville ouvrière. À partir de 86 c'est la fermeture définitive des Chantiers Navals, là où l'on se trouve, au Café des Docks, sur l'île de Nantes, juste à côté des Machines de l'Île. Il faut se représenter la situation à l'époque; on peut même faire une histoire des sens: des bruits de tôle, des milliers de mecs habillés en bleus de travail qui fabriquent des paquebots qui font parfois la taille d'immeubles... On entend l'alarme – qu'on entend encore le mercredi d'ailleurs – on lance d'immenses bateaux dans la Loire et on entend les alarmes qui retentissent. À midi ce sont des milliers de personnes qui vadrouillent sur l'île, qui vont en face bouffer quelque chose... C'est une ville où il y a une présence ouvrière dans le centre ville, il faut bien se représenter ça. Et en fait, l'île de Nantes – au moins pour la partie ouest – ce n'est pas un lieu où les gens habitent, mais un lieu de travail.

Il y a des grues noires, de la pollution, des usines... Et évidemment cette industrie navale qui produit ces gros navires et qui emploie des milliers de personnes sont au cœur de la ville. La mairie veut d'ailleurs aujourd'hui refaire de l'île de Nantes un pôle central. Mais à l'époque ce cœur est ouvrier. Et où vivent-ils ces ouvriers? Beaucoup d'entre-eux vivent à Chantenay – quartier breton d'abord, puis quartier ouvrier –, beaucoup vivent aussi dans le centre-ville, dans des mansardes louées à la bourgeoisie, comme on le voit dans *Une chambre en ville*, le film de Jacques Demy. La classe ouvrière alors vivait et était visible dans la ville. Et donc, ça commence dès les années 1960-1970, il y a les chocs pétroliers, le début de la crise économique, et on observe une sorte de rationalisation: une partie des chantiers du Bas-Chantenay démenage, l'activité se centralise sur l'île de Nantes, les effectifs se réduisent petit à petit, et à terme – sous Mitterrand – il y a une extinction progressive des Chantiers Navals et un déplacement vers Saint-Nazaire. Dans les années 1980, des luttes assez dures se mettent en place, menées par la CFDT et la CGT des chantiers, contre la fermeture. Cela ne permet pas d'enrayer le processus, mais encore à ce moment là, des manif ouvrières habillées en bleus de travail marchent en centre-ville, retournent des véhicules de gendarmerie, se battent



DES INSTANTS DE BEAUTÉ PERSISTENT,

CE MATIN, LE CHANT DES MOUETTES COUVRAIT LE BRUIT

DES BÉTONNEUSES. HIER, LE BOULANGER DU COIN,

A INSTALLÉ SUR UNE TABLE LES RESTES DE SES FOURNÉES,

SUR UN PETIT PANNEAU, IL A PRIS SOIN D'ÉCRIRE

«SERVEZ-VOUS».

DÈS 1989 ET SON ARRIVÉE AU POUVOIR,
 [AYRAULT] DIT «LA CULTURE DOIT
 ÊTRE INSÉRÉE DANS L'ÉCONOMIE».
 COMME ÇA, C'EST CLAIR.

un peu à la préfecture, montent des barricades, etc. Tout ça jusqu'en 86, c'est très récent – et c'est trois ans avant que le PS arrive au pouvoir à Nantes. À partir de 86 donc, on se retrouve avec des entrepôts, des halles... avec une île en friche. Toute la partie ouest est une espèce de *no man's land*, assez chouette en même temps. Là où sont aujourd'hui les Machines par exemple, c'était un grand terrain de graff, jusque dans les années 2000, avec de la végétation sauvage, des jeunes qui venaient picoler, se balader, bref, une zone totalement non marchande, en pleine ville. Quand le PS arrive au pouvoir, trois ans après cette désindustrialisation, qui est un gros choc économique et démographique, les élus parlent de «réinventer la ville», de «trouver un nouveau créneau». À partir de ce moment, l'identité ouvrière et fluviale de Nantes – dont les armoiries sont encore le bateau – va être complètement balayée. On oublie le caractère portuaire de la ville, et Jean-Marc Ayrault parie alors sur la culture. Dès 1989 et son arrivée au pouvoir, il dit que «la culture doit être insérée dans l'économie». Comme ça, c'est clair. Mais c'est de gauche, c'est sympa la culture ; Jack Lang avait lancé quelques années auparavant la Fête de la Musique, par exemple. Et tout de suite, des activités sont lancées dans les friches des anciens Chantiers Navals. Les Allumés d'abord, une série de festivals culturels – entre 90 et 95 – assez ambitieux d'ailleurs : chaque année, la thématique est concentrée sur

une ville (Barcelone, Saint-Pétersbourg, Buenos Aires, Naples, Le Caire, et La Havane – qui sera avorté). C'est le début du sextennat Ayrault, Jean Blaise est recruté comme numéro un de la culture à Nantes, et on est encore un peu fou, on fait la fête dans la rue, on picole beaucoup, et toute la nuit... c'est pas encore la culture complètement aseptisée comme celle que propose le *Voyage à Nantes*, on est pas encore face à une métropole complètement policée comme aujourd'hui. Mais on est déjà dans la réappropriation culturelle des espaces ouvriers. *Phase de transition*. Puis, début des années 2000, une fois que Nantes s'est forgée une image culturelle et qu'on a un peu oublié son passif de bastion ouvrier, on commence à inventer des *grands projets*. Et l'île, c'est vraiment un laboratoire de l'urbanisme métropolitain nantais, parce qu'on va installer des gros projets culturels pour être emblématiques de la ville de Nantes : l'éléphant mécanique, le carrousel des mondes marins, etc. Et c'est réussi : aujourd'hui, on le voit sur toutes les images touristiques, le symbole de la ville n'est plus ni le bateau ni le port, mais l'éléphant.

Et cette culture là – qui s'est installée sur vingt ans – elle a servi de tête de proue à l'aménagement urbain. Après les initiatives culturelles, «ludiques» comme ils disent, il y a une espèce de rationalisation de la fête : on va installer sur le quai des Antilles une série de bars, de boîtes de nuit, ce qui permet de

désengorger et d'apaiser le centre-ville historique en concentrant la jeunesse et la fête sur l'île. Et surtout, au moment où l'on parle, fleurit une forêt de grues pour construire la « prairie aux ducs », des dizaines d'immeubles hideux et absolument sans âme. Maintenant qu'on a valorisé l'espace, on peut fabriquer des appartements bourgeois – si laids qu'on se demande qui voudra bien y habiter. Cent-vingt-mille mètres carrés d'espaces à aménager où l'on construit à tours de bras, parce que le projet de la Métropole c'est d'atteindre un million d'habitants d'ici à 2030.

Ce paradigme culturel semble être le bras désarmé du pouvoir. Il semble si puissant parce que, à l'inverse de plein de stratégies – visibles, vulgaires –, la culture n'est pas quelque chose de facilement attaquable. Il n'est pas facile de se positionner contre ce truc-là. Et à Nantes, c'est quelque chose qui joue en effet à plein régime.

En France, Nantes a un peu été à l'avant-garde de ce modèle-là. Une citation pour commencer. C'est de Jean Blaise en 2017 : « Nous avons prouvé que l'art peut être une ressource, comme du pétrole. *Le Voyage à Nantes* est une mise en scène de la ville ». Ça c'est intéressant. Quand on n'a pas vraiment de ressources, comment valorise-t-on un espace ? On utilise la culture. C'est précisément ce qu'il s'est passé à Nantes. Et l'île constitue un modèle, à la fois pour d'autres villes, mais aussi pour d'autres parties de Nantes. Prenons Chantenay, ancien quartier ouvrier, dont la gentrification est déjà bien entamée. Mais on y trouve encore des zones d'habitats populaires, notamment dans le Bas-Chantenay, où il y a aussi encore une grande friche – la carrière Misery – qui sert de terrain de graffiti,

ou qui héberge par moment le vagabondage. Et la maire Johanna Rolland s'inspire exactement de ce qui a été fait sur l'île pour rénover et réhabiliter le quartier du Bas-Chantenay : elle veut y installer un énorme projet à plusieurs millions d'euros qui ressemble un peu aux Machines de l'île, l'Arbre aux Hérons. La communication de la municipalité est très claire : « on va valoriser une friche par la culture, en y installant un super truc artistique et touristique ». Mais en fait, autour de cet Arbre aux Hérons, elle cherche à tout réaménager, et à construire un « grand pôle résidentiel et commercial ». En bordure de Loire, des familles populaires vivent encore, coincées entre les dernières friches et les dernières usines : elles vont en être chassées à la première occasion. Ce genre de projet, c'est un aménagement comme un autre qui se pare des atours de l'art pour attirer le tourisme et les investissements qui vont avec. Exactement comme ce qu'il s'est passé sur l'île : le modèle est facilement exportable à toute la ville. Et on peut déjà imaginer que les choses se passeront de la même manière à Saint-Nazaire¹, quand la Métropole se sera étendue jusque là – on peut d'ailleurs penser que ça a déjà commencé. Donc oui, la culture est un outil de valorisation qui permet de satisfaire l'électorat socialiste. Dans

1. Notons ici que *le Voyage à Nantes* a déjà largement dépassé les frontières de la ville pour s'étendre à tout l'estuaire de la Loire et au vignoble nantais – où Jean Blaise cherche d'ailleurs à investir de nouveaux espaces : un belvédère gigantesque et superficiel surplomberait la zone de Pont Caffino à Château-Thébaud, et le Liveau, à Gorges, se transformerait ainsi en un pont transbordeur aussi méprisable qu'inutile.

les villes de droite, on procède un peu différemment. Ce qui est intéressant, c'est aussi qu'aujourd'hui j'ai l'impression qu'on est encore entré dans autre chose. Ayrault avait fait de la culture son empreinte. Johanna Rolland mise plutôt sur la *start-up nation*, la *smart city*, le numérique. Là où Ayrault aurait légalisé et subventionné des squats artistiques par exemple, Rolland envoie les flics pour les déloger : le temps n'est plus à la folie douce. C'est une nouvelle étape de l'aménagement, avec tous les trucs mortifères qui vont avec la métropole du 21^e siècle. Et l'électorat du PS en 1990 vote Macron en 2017 et veut être connecté.

La preuve de cela, c'est Jean Blaise qui la donne. Édouard Philippe, alors qu'il était maire du Havre a demandé conseil à Blaise pour développer sa ville, portuaire et ouvrière. Le parallèle avec Nantes est facilement fait. Et Jean Blaise de déclarer : «Entre Philippe et Rolland, sur le plan de l'ambition culturelle, il n'y a aucune différence». Peut-être peut-on espérer être de moins en moins dupe de ce genre de stratégie culturelle et marchande. Et il y a peut-être une autre éclaircie à percevoir dans ce changement de vision municipale. Jusque dans les années 1990, les personnes qui se politisaient dans les manif étudiantes ou autre pouvaient espérer des postes au Parti Socialiste, dans les instances de la ville, etc. Ce n'est plus le cas, la politique est technicienne, elle n'est plus militante. Il y a de moins en moins d'intégration de la critique. La conflictualité est nue. Et ça, ça peut peut-être ouvrir à quelques chose d'intéressant et de séduisant.

Imaginons maintenant un trajet sur l'île qui partirait de la pointe du quai des Antilles et de la grue jaune, pour aller jusqu'au Lieu Unique, en passant

par les Machines, la nouvelle école des Beaux-Arts... Un tel parcours n'est pas anodin, et dit des choses de l'aménagement de la ville, de son ampleur, des stratégies municipales...

Commençons par la fin du parcours. L'ancienne usine LU infusait vraiment Nantes : tout le quartier Champ de Mars vivait avec l'odeur de la biscuiterie, en permanence, pendant près d'un siècle ; c'était par ailleurs une industrie plutôt féminine, avec des luttes spécifiques. En 2000, la municipalité décide d'en faire un lieu de culture, désormais très important à Nantes. Pour commencer, il y a eu le « Grenier du siècle » : des familles, des écoliers venaient y déposer des objets, des lettres qui ne seraient ouvertes qu'en 2100. Ça a été l'acte de naissance du Lieu Unique. Une des deux tours de l'usine est reconstituée à l'identique – on trouve encore des matériaux bruts à l'intérieur, qui témoignent du passé ouvrier du lieu, c'est très PS ça – pour devenir un centre culturel labellisé scène nationale depuis. Et ça, ça se fait à proximité direct du quartier Champ de Mars, donc, lieu craint dans les années 1980, lieu de bastons et de squats. Sur cette zone, on a davantage affaire à de l'aménagement bourrin : on y a installé le Lieu Unique, une Cité des Congrès, de gigantesques sièges de banque, le stade Marcel Saupin a fermé pour devenir un truc horrible... Là, c'est exactement la même chose : les supporters du FC Nantes, jusqu'au milieu des années 80, ils étaient dans la ville. L'ambiance change bien sûr totalement dès lors que le stade est relégué en périphérie – et l'éloignement sera encore plus clair avec le déménagement de La Beaujoire. Enfin, il y avait encore une espèce de plèbe, quelque chose de *grouillant*, qui était tangible dans le centre. En quelques

années, la population de ce quartier a donc radicalement changé.

L'île de Nantes elle-même n'est pas un espace uniforme. Deux zones se distinguent – pour le moment – assez clairement. Passé le rond-point de la République, on change de ville : à l'ouest le Hangar à Banane, les Machines, le quartier de la Création et tous ces immeubles en construction ; à l'est, une ville encore en partie en friche, des habitations plus modestes, des restes d'industries... Mais petit à petit, l'espace est colonisé, et on voit mal comment l'est de la zone pourrait résister aux processus en cours.

Il faut imaginer des aménageurs qui voient le monde comme un *Monopoly* ou une *simcity*. Ils ont pris une carte de Nantes et ont bien remarqué que le centre de la ville se situait sur l'île – même si historiquement ce n'est pas le cas et qu'il n'y a jamais eu trop d'habitations sur cette zone. L'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, c'était la même histoire : il faut éviter que la ville soit survolée par les avions pour avoir les mains tout à fait libres en terme de construction. Et donc, sur l'île de Nantes, sont prévues énormément d'infrastructures centrales : le CHU, le MIN, une nouvelle ligne de tram qui la traversera d'est en ouest... Avant cela, les syndicats avaient été installés sur la zone, libérant ainsi l'ancienne bourse du travail en plein centre historique et bourgeois. Tout cela s'est fait très vite, au début des années 2000 : les syndicats déménagent donc ; simultanément le tribunal quitte son bâtiment néoclassique du centre-ville pour une horreur concentrationnaire sur l'île. On centralise culturellement et institutionnellement, avant de centraliser un maximum d'habitants.

Les Beaux-Arts, c'est aussi un élément de centralisation de la ville sur l'île : l'ancienne école était en plein cœur de Bouffay, et elle se déplace ici. Le projet est clair : installer les riches dans le centre historique, et faire venir des « jeunes cadres dynamiques », des étudiants sur l'île – avant des populations encore plus haut de gamme ?

Autre argument : quand tu construis, tu te retrouves en haut d'un classement, celui des villes les plus attractives – le nombre de logements neufs et la stimulation du bâtiment est un des critères. Nantes est de fait très bien placée. C'est aussi pour ça que Nantes Métropole lance des projets en permanence. Mais des acheteurs, il n'y en aura pas éternellement, il n'y aura pas un million de Parisiens qui viendront acheter des logements neufs à Nantes... Et tout ça risque de se casser la gueule dans les années à venir.

En fait, on peut en effet penser que tout est fait pour que Nantes soit une sorte d'excroissance de Paris. On a le TGV – et en deux heures on est à la capitale –, la ville est sympa, calme, verte, culturelle... Tout est fait pour que les Parisiens pouvant se le permettre aient envie de vivre ici plutôt qu'à Paris.

Le TGV a en partie été mis en place pour ça. Typiquement, on fait des villes alentour des sortes de villégiatures pour riches parisiens. C'était aussi ça le rêve de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes : dans leurs têtes, Nantes allait devenir le *pôle* du Grand-Ouest... bon, petit à petit, leur rêve est en train de s'effondrer un peu. On verra.

À ce propos, il faut faire un focus sur le projet « EuroNantes Gare », à l'est de la ville. Derrière la gare, et jusque dans le quartier Doulon, ont été construits des immeubles de bureaux, des logements

extrêmement chers, etc, mais c'est totalement sans âme. Donc on verra, mais on peu penser que ce sera un échec. Enfin, pour l'instant, ce qui est sûr, c'est que c'est une zone vide, fantomatique. Et de toute façon, la ville construit trop. C'est un modèle économique irrationnel : chaque année – c'est l'urbanisme municipal qui le dit – il faut six mille logements neufs, pour atteindre le million d'habitants en 2030, pour devenir une métropole qui rayonne à l'international... Cette vision, elle est tellement coupée du réel : on applique des schémas préétablis, c'est comme un jeu de monopoly, vraiment. Dans les villes qui ont fait ça – en Europe du Sud principalement –, des bulles immobilières ont explosé, et on a connu des crises économiques.

Revenons un instant sur la « transition culturelle ». Quand tu es dans les étages de la nouvelle école des Beaux-Arts, dans les anciennes halles Alstom et que tu peux presque toucher les poulies et l'armature métallique ; ou sous les nefs – au niveau des Machines – et que tu vas voir des concerts organisés par la ville dans ce paysage industriel, il y a une chose qui apparaît très clairement. Sont mises face à face, ou plutôt côte à côte la culture et le passé ouvrier de la zone. Et puis, à côté de l'éléphant, dans l'image que se donne désormais Nantes, il y a aussi la grue jaune d'ailleurs. Il est intéressant cet accouplement, sur un logo, de l'industriel et du culturel.

Il faut parler de muséification. Le PS arrive à intégrer la critique beaucoup plus efficacement que la droite qui va l'affronter frontalement. Ayrault a fondé sa baronnie en subventionnant tout ce qu'il était possible de subventionner d'assos culturelles, antiracistes. Tout un terreau militant a été blindé de

subventions. Et par exemple, sur l'île de Nantes un grand bâtiment a été sauvé, vestige authentique du passé industriel de la ville – même si c'était les bureaux des patrons et des administratifs des Chantiers Navals. Mais ce bâtiment est resté intact, contrairement à tout le reste des chantiers à l'époque. Et à l'intérieur ont été installés, dès les années 1990, le Centre d'Histoire du Travail, les associations tenues par les anciens de la Navale, le Centre interculturel de documentation...

La force du PS, ça a été ça : simultanément, la culture et ce témoignage toujours déjà muséifié et neutralisé. Car en parallèle, le PS écrase systématiquement les luttes actuelles. On pourrait multiplier les exemples : le Conseil Général organise régulièrement des réunions sur mai 68, sur les luttes ouvrières de 1986, des films sont subventionnés... mais par contre, il s'agit de ne surtout pas lutter aujourd'hui. La lutte, c'est pittoresque. Point. Et les personnes qui s'investissent dans toutes les assos et collectifs subventionnés – je pense notamment à la maison des arts et des techniques – ont souvent conscience de ça : « à la fois on est en conflit avec la mairie, à la fois elle nous laisse utiliser ce vestige des chantiers, témoignage qu'on veut préserver »... C'est fort, parce qu'à terme, la municipalité se crée une sorte de clientèle. Et une clientèle, on en fait ce qu'on veut. Petit à petit le territoire de certaines assos est grignoté : des immeubles se construisent partout autour, une barge gastronomique s'est montée au beau milieu de l'esplanade des chantiers qui devait pourtant rester telle quelle – clairement un aménagement de classe, la soirée d'inauguration était organisée par le Medef 44. Le rapport de force se réduisant localement, ce lieu devient une sorte de réserve indienne. Et que se passera-t-il quand cette génération

CE QU'IL Y A DE FASCINANT À NANTES
C'EST QU'IL PEUT Y AVOIR UNE ANGELA
DAVIS, INVITÉE OFFICIELLEMENT PAR LA
MÉTROPOLE, AU LIEU UNIQUE [...] TENANT
DES DISCOURS EXTRÊMEMENT OFFENSIFS
SUR LE RACISME D'ÉTAT, ET DANS LA MÊME
SEMAINE, L'EXPULSION VIOLENTE D'UN
SQUAT OUVERT PAR DES EXILÉS.

d'anciens ouvriers de la navale ne tiendra plus le peu d'espace et de mémoire qu'ils avaient réussi à faire survivre ? Neutralisation d'abord, destruction ensuite, voilà le processus.

On observe donc une intégration latente et diffuse de l'histoire pour la faire parler différemment. C'est efficace : l'histoire ne semble plus être autre chose qu'esthétisme et folklore.

Tout ce qui a trait aux classes sociales est supprimé, il n'y a plus d'agonistique à Nantes. On le voit concrètement à chaque lutte, à chaque manifestation, dans le déploiement policier et sa violence. C'est intéressant car cela correspond bien à la trajectoire des élus de la ville. Jean-Marc Ayrault, lorsqu'il était encore maire de Saint-Herblain, se disait « socialiste autogestionnaire », dans la lignée de ces chrétiens de gauche un peu anticapitalistes des années 1970. Yannick Guin, conseiller histoire-culture, très proche de Jean-Marc Ayrault, qui a écrit un livre sur la Commune de Nantes, qui se disait anar pendant longtemps... et beaucoup d'autres – y compris d'anciens situs nantais – maintenant proches du macronisme, si ce n'est pire. Ceux qui sont enclins à envoyer deux-cents CRS pour évacuer l'ancienne école des Beaux-

Arts occupée par des exilés ce sont les mêmes qui se battaient à l'époque contre la police. Et ils sont prêts à justifier ça : c'est une dissonance cognitive assez impressionnante que l'on ne retrouve pas chez les gens de droite. Cette neutralisation via l'aménagement du territoire, ce refoulement de toute dimension agonistique, ça suit aussi le fil de toute une génération de dirigeants socialistes. Ce qui est vraiment fascinant à Nantes, c'est qu'il peut y avoir une Angela Davis, invitée officiellement par la Métropole, au Lieu Unique – avec séance photo en compagnie de Johanna Rolland – tenant des discours extrêmement offensifs sur le racisme d'État, et dans la même semaine, l'expulsion violente d'un squat ouvert par des exilés. Il peut y avoir une exposition sur les luttes d'il y a cinquante ans à Nantes présentée pas des élus socialistes larme à l'œil, et dans le même temps, la répression féroce d'une manif étudiante. Encore un exemple. Dans le cadre du *Voyage à Nantes*, une installation particulièrement cynique a été proposée : un immense drapeau noir flottant au vent à l'intérieur du théâtre Graslin, en référence à l'anarchisme de la fin du 19^e et à ses poseurs de bombes. C'est génial, c'est la ville orwellienne par excellence, c'est un double discours permanent, ce qui permet de garder un

électorat socialiste qui fréquente ces expos-là, qui lit *L'Insurrection qui vient* au Lieu Unique, mais qui ne vient jamais dans la rue et ne se rend pas compte à quel point est en train de s'installer un *ethos* sécuritaire et répressif. Tout à la fois : la baronnie socialiste, la clientèle associative de gauche ; et parallèlement un écrasement concret de toutes les résistances sur le terrain.

C'est exactement la même chose qui se passe quand l'hôtel Radison Blue s'installe dans l'ancien palais de justice, ou quand il y a des teufs et des expos organisées légalement dans la prison tout juste fermée...

C'est juste, et c'est précisément l'objet de mon travail. Je me focalise sur les anciens espaces agonistiques que sont l'ancienne bourse du travail et l'ancien tribunal. C'est captivant. Dans la même séquence politique, juste après l'arrivée de Johanna Rolland à la mairie, on a un faux squat artistique qui est ouvert dans la rue Désirée Colombes (rue de l'ex-bourse du travail), qui s'appelle *Villa Occupada* – faisant directement référence aux luttes espagnoles, avec une dimension politique très forte. Dans ce faux squat, des milliers d'euros sont donnés à des artistes-graffeurs inféodés à la mairie pour faire la décoration. On trouve des fresques zapatistes, des slogans anti-aéroports alors que la lutte fait rage à Notre-Dame-des-

Landes, une imagerie maoïste, anti-flics. Et simultanément, un grand squat baptisé le « Radison Noir » (en référence à l'hôtel de luxe) est expulsé. La *Villa Occupada* a attiré des dizaines de milliers de spectateurs de gauche très contents de voir ça, indifférents bien sûr à l'expulsion des vrais *Villas Occupadas* de Nantes. Concernant la prison et le tribunal c'est la même chose : le tribunal devient un hôtel de luxe ; l'ancienne taule est maquillée de culture, transition avec son devenir de quartier résidentiel le plus cher de la ville. En quelques années on passe d'un quartier punitif et carcéral, d'un espace de conflit répressif donc, à un quartier haut-bourgeois, avec un spa, un hôtel de luxe, et des lofts sécurisés hors de prix.

Mais ces lieux ont une histoire, et le pouvoir ne l'oublie qu'à moitié. Par exemple, en 1985, le tribunal et sa cour d'assise sont pris en otage par Georges Courtois, bandit nantais notoire.

Au moment où l'hôtel de luxe ouvre dans ce même endroit, il y a encore un impact de balle dans une des colonnes, et les patrons de l'enseigne invitent Courtois et la presse, pour faire des photos devant l'hôtel. La réappropriation, elle est permanente : les illégalismes et le banditisme sont neutralisés par la marchandisation de leurs objets.

Ces processus de gentrification, ces mouvements de neutralisation se déploient depuis des années, ils sont

ON EST QUAND MÊME ICI DANS UN TERRITOIRE QUI A MIS EN ÉCHEC UN ÉNORME PROJET D'AMÉNAGEMENT, L'AÉROPORT DE NOTRE-DAME-DES-LANDES. IL FAUT PRENDRE DE L'ÉNERGIE DANS CES VICTOIRES.

**très profonds, et extrêmement forts.
 À tel point que l'on peut parfois
 désespérer de les voir s'effondrer.
 Selon toi, est-il encore possible de lutter
 contre le processus? Et quelle pistes
 peut-on déjà entrevoir?**

Rien n'est désespéré. Le constat est triste, mais je pense qu'en sciences sociales, il faut toujours essayer de tracer des lignes qui pourraient casser les rouages de ces processus, car sinon, cette recherche n'apportera rien à notre camp et aux personnes opprimées.

Il y a une chose récente à ne pas oublier : on est quand même ici dans un territoire qui a mis en échec un énorme projet d'aménagement, l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Il faut prendre de l'énergie dans ces victoires.

Concrètement, il y a plusieurs champs dans lesquels agir. Il y a d'abord le domaine juridique : la contestation experte. Par exemple, il y a des associations à Nantes – je pense à Forum Patrimoine – qui emmerdent la mairie depuis des années parce qu'elles ne la laissent pas bâcler les fouilles archéologiques, préalables obligatoires à tout projet d'aménagement. Mais, et c'est particulièrement vrai avec la mairie de Johanna Rolland et ses technocrates sans imagination, là où on peu se battre efficacement je pense, c'est en étant inventif, précisément. Par exemple, pour ce qui est du projet d'Arbre aux Hérons

dans le Bas Chantenay, la mairie *répète* ce qu'elle a fait sur l'île. Leur modèle est grippé, il ne marche plus, plus personne n'y croit. La force du mouvement anti-aéroport ça a été ça : être là où on ne l'attendait pas, être créatif et multiforme – faux mail de Vinci pour faire faire chuter l'action en bourse, déployer des trésors d'imagination dans la lutte en ville, bloquer physiquement le projet, etc. Cette question, elle va vraiment se poser bientôt à Nantes : que fait-on pour lutter contre le projet du square Daviais? Contre le projet du Bas Chantenay?

Il y a sans doute moyen, en s'inspirant de l'imaginaire mobile de la ZAD – sans le reproduire exactement, ce n'est ni enviable ni possible dans la ville – de faire quelque chose, de se réappropriier des espaces, d'être un grain de sable bien placé dans la machinerie métropolitaine. De toute façon, ce modèle ne pourra pas tenir indéfiniment. Ça va s'effondrer. Il faudra être là à ce moment-là, et commencer dès maintenant à réfléchir et à agir de la manière la plus imaginative possible. Déployer une sorte d'archipel dans les villes, créer des espaces de conflictualités, truffer la ville de détournements, continuer de se moquer des dispositifs culturels et répressifs mis en place, tisser une toile qui permette de s'émanciper au maximum des rapports marchands, des rapports de pouvoir...



IL NOUS RESTE QUELQUES DÉRISOIRES SATISFACTIONS,
AFFIRMER NOTRE MONDE SUR LES MURS DE LEURS EDIFICES,
EST-CE QUE NOS TAGS VONT, EUX AUSSI, FAIRE PARTIE
DU «VOYAGE À NANTES»?;

L'EMPIRE

DE LA

CULTURE

À la fin de l'année 2007, une brochure *sang-de-bœuf* circule sous les manteaux des habitants de Nantes. *L'Empire de la culture* est alors construit comme une parodie du discours technocratique de la culture-com à la nantaise. Usant de la technique du détournement de la parole dominante, et par ailleurs lui-même collage de textes et réécriture masquée d'auteurs et littérateurs réappropriés, ce texte se faisait aussi clin d'œil aux situationnistes¹. Référence opportune, pastiche inspiré. Jusqu'au renversement dialectique terminal.

Une personne impliquée dans l'époque nous écrivait, en mars 2018. « Si la parodie, à l'époque, pouvait sembler excessive, elle ne faisait qu'anticiper l'essor dantesque de ces initiatives culturelles de pacification-massification. Initiatives qui devaient aboutir à cet Arbre aux Hérons – aux branches desquelles tous ces édiles visionnaires seront pendus ! ». Espérons que cette prophétie sera aussi clairvoyante que l'était *L'Empire de la culture* il y a de cela dix ans.

1. En particulier au *Véridique rapport sur les dernières chances de sauver le capitalisme en Italie*, texte de Censor publié en 1975. Notons une deuxième parenté avec *L'Empire de la culture* : les deux textes furent distribués aux personnalités qui en constituaient la cible. Pour l'un comme pour l'autre, certaines furent dupes et accueillirent cette lecture avec sérieux et contentement.

«Il a fallu 900 peaux de chiens et 200 peaux de biches pour son manteau, 813 aunes de satin blanc pour son pourpoint, 16 peaux de lutins pour ses gants, 1100 aunes de vaches brunes pour les semelles de ses chaussures! »

Les quelques pages que l'on va lire se voulaient les prémisses d'une réflexion sur les enjeux d'une politique culturelle moderne que se doit de construire aujourd'hui toute collectivité territoriale progressiste. Leur ton, quelque peu provocateur, n'a pas agréé à ceux auxquels elles étaient destinées – et qui les avaient, au demeurant, suscitées. Il est vrai que nous y envisageons avec réalisme, d'aucuns diront avec cynisme, non seulement le point de vue qu'à notre avis il faut prendre sur ces questions, mais aussi les pratiques qui ont cours dans nombre d'institutions culturelles et la théorisation qui reste trop souvent implicite. Certains s'y sont reconnus et cela ne leur a pas toujours agréé. Cependant, il nous a semblé utile que la partie éclairée de l'opinion puisse s'y référer et se faire, justement, un avis sur ces affaires. C'est pourquoi nous avons jugé qu'il fallait donner à ce rapport une certaine diffusion. Qu'il nous permette d'ajouter que Nantes et l'ensemble des projets urbanistiques, intellectuels et culturels qui s'y font jour, doit se penser comme un véritable laboratoire de la nouvelle modernité, ce dont témoignent, outre les réalisations déjà accomplies, un récent colloque auquel nous ne sommes pas tout à fait étrangers.

TOUT EST CULTURE, LA CULTURE EST TOUT

La croyance d'André Malraux en la rédemption par la culture et l'art – religion du monde à venir – qui conduisit la mise en place de ce que l'on a appelé politique culturelle, pour estimable qu'elle fût, a naufragé sur les écueils qui détruisent habituellement les utopies. La culture perçue comme antidote aux effets aliénants de la massification procède certes d'une visée humaniste, mais cette vision a montré ses limites. L'idéal de démocratisation de la culture, confronté aux réalités de

l'industrie culturelle, a conduit le « système » Malraux à opposer la culture au divertissement alors même que les États-Unis bouleversaient le terrain avec la redoutable machine de l'Entertainment. Mais cette politique eut d'abord le mérite de mobiliser nombre d'élus et une fraction non négligeable de la classe moyenne autour de l'idée de culture : l'élargissement de cette mobilisation est au cœur de notre projet. Elle multiplia ensuite les équipements culturels avec la volonté d'assurer un accès systématisé et généralisé aux œuvres de l'esprit. Nous avons hérité de ces Institutions souvent prestigieuses : il s'agit maintenant de les utiliser à des projets mieux adaptés à l'inéluctable globalisation à laquelle la culture, devenue bon gré mal gré industrie culturelle, ne saurait échapper.

Je ne connais point d'état plus déplorable que celui d'un peuple sans culture. Non que l'absence de toute culture ne paraisse entraîner nécessairement des vices odieux ou des crimes atroces : laissons ces exagérations calculées aux néophytes d'un jour. Ils en ont besoin pour attester d'une conversion récente et douteuse. La culture seule donne à l'esprit toute sa douceur, toute son élévation, toute sa perspicacité.

L'impossibilité dans laquelle on s'est trouvé – ou qu'on a voulue – à démocratiser la haute culture universelle, celle qui était une tentative, pas toujours réussie, il est vrai, de comprendre le monde et la condition humaine, a conduit à modifier, ou à dénaturer, comme on voudra, le concept. À cet égard, il est tout à fait remarquable qu'un sociologue contemporain qui enquête sur les pratiques culturelles des Français dans le but de mettre en relief ce qu'il appelle leurs « dissonances », classe dans la rubrique la lecture d'œuvres classiques ou d'essais philosophiques et le karaoké ou la fête foraine. Mais en réalité, cette confusion établie entre le sens anthropologique du mot « culture » et les désignations qu'on lui connaissait en des temps pas si anciens nous permet, sans le dire, de reformuler une politique plus conforme à nos intérêts.

« Tout est culturel », l'affirmation de Jack Lang a brouillé les frontières. En bons disciples de ce Maître, nous pouvons affirmer

er aujourd'hui, sans craindre les sarcasmes, que faire de l'action culturelle, c'est vouloir que tout soit culturel, y compris les cravates et les costumes des chefs d'entreprises ! Bien sûr, tout cela ne va pas sans un certain nivellement dont les manifestations visibles au château des Ducs de Bretagne nouvellement restauré fournissent un bon exemple : l'exécution des cinquante otages durant l'Occupation à Nantes devient un fait culturel, comme la consécration du chanteur d'origine nantaise Philippe Katerine, les pavés de mai 68, les produits du terroir, la mâche de pays ou la fleur du muguet – qui a fait oublier aux prolétaires l'églantine rouge des temps dépassés. Il est nécessaire de donner un sens, un contenu et un usage culturel actuels au patrimoine restauré, même si c'est au prix d'un lissage de la vérité historique. Sinon, quel touriste pourrait s'y intéresser ? Le patrimoine n'est plus la relation que les habitants entretenaient avec leur histoire, lieux où le mort saisit le vif, mais un produit touristique qu'on consomme comme un dernier best-seller. Anne de Bretagne devient l'héroïne d'un manga d'animation éducatif, Belle au bois dormant réveillée par les nouveaux princes de la cité. En revanche, on oubliera Gilles de Rais qui a procuré de si délicieux frissons de terreur à notre enfance et fut lui aussi, dans son genre, un homme de spectacle. Mais si peu fréquentable !

Un des grands moyens que le jeune maréchal employait pour conquérir l'enthousiasme des habitants des villes, où l'amour effréné du plaisir le conduisait, c'était de donner, à grands frais, des représentations de mystères. C'était le seul spectacle connu à cette époque ; et, par sa nouveauté, au sortir de la barbarie, il exerçait un pouvoir incroyable sur les cœurs. Les femmes surtout fondaient en larmes et étaient comme ravies en extase.

C'est encore Jack Lang qui nous a libérés de cette stupide superstition qui veut que la culture et l'économie sont deux domaines non seulement différents mais même ennemis. S'il est vrai, comme le disait Bergson, que la mécanique – ce « corps élargi » – avait besoin d'un supplément d'âme, la culture – c'est-à-dire l'âme – a besoin aujourd'hui d'un supplément de méca-

nique – c'est-à-dire l'économie. Car bien évidemment, la culture est aussi une industrie et un marché. Elle ne fait pas que coûter au contribuable, elle est aussi bénéfique. La migration à Nantes de la troupe de théâtre de rue Royal de Luxe – dont le nom évoque aussi bien une marque de collant ou de cigarette – a eu un effet direct sur l'économie locale : on favorise la création d'emplois d'artisans et de saltimbanques qui travaillent pour la troupe. C'est peu dira-t-on.

Mais d'une toute autre envergure est l'opération Estuaire. Elle symbolise l'alliance de la Culture, de l'Art et de l'Économie. Sur un budget global de sept millions d'euros, plus de quatre millions ont été directement injectés dans l'économie locale, créant des emplois, faisant travailler des entreprises, engendrant des profits pour les commerces, hôtels, restaurants... Au demeurant, cette opération est un très bon atout à la candidature prochaine de la ville au «label» de Capitale européenne de la culture. Ce label, initiative de Jack Lang (1985) – dont quelques esprits chagrins ont pu dire qu'il est le cheval de Troie de la normalisation impériale – est avant tout un formidable outil de marketing destiné à promouvoir les objets culturels attachés au territoire et à produire de la richesse. À cet égard, nous avons besoin des chefs d'entreprises, des financiers, des multinationales qui ont compris que le mécénat peut faire oublier les catastrophes qu'ils produisent. L'exemple du soutien apporté par Total à «Estuaire» ne manque pas de piquant. Aux îles Caïmans les profits financiers, dans la Basse Loire les profits symboliques !

D'aucuns prétendent que l'essentiel de notre activité bénéficie à l'image médiatique des édiles locaux, qui surveillent comme le lait sur le feu la réputation que leur fait la presse nationale, la presse locale leur étant *ipso facto* acquise. Ce n'est pas faux, mais il est nécessaire que les élus nous soient favorables, car ils détiennent le nerf de la guerre : les subventions. Il est donc juste et bon que nous participions à la valorisation de leur image. C'est aussi parce que nous sommes une activité économique que nous sommes experts en marketing. Le marché économique et le marché politique se rencontrent dans le marché culturel. Des cours d'architecture, des concerts hip-hop, un hammam traditionnel... nous savons comment segmenter la clientèle, offrir à chacun le produit avec lequel il construira son identité. Nous pouvons nous vanter que dans nos locaux se croisent aussi bien les jeunes des cités, les cadres supérieurs et les intellectuels bo-

bos. Nous réussissons ce melting-pot, préfiguration, peut-être, de la société sans classes, le tout sans douleur !

Comme le souligne Laurent Dréano, coordinateur général de «Lille 2004», pour la réussite de l'opération, la phase préparatoire est essentielle ; il faut mener de front les questions budgétaires et artistiques, mais ne pas oublier la logistique : «l'appui et la participation de la population comptent aussi». Il y a là une guerre de conquête à mener. «Lille 2004», pour relayer l'information sur les festivités avait engagé dix-huit mille «ambassadeurs de cœur», de l'enfance au troisième âge. Nous avons dû pareillement, pour la réussite de l'opération «Estuaire», rassembler tout à la fois les collectivités, le monde économique, les partenaires culturels, les acteurs de la vie locale engagés à nos côtés dans ce projet et mobiliser la population. Mais comme il s'agissait d'une peuplade primitive et méconnue de notre planète, «les Estuairiens» se devaient d'être approchés avec précaution. L'affiche de la manifestation, visible sur les murs de la Ville, les présentait comme une tribu, installée dans un paysage insolite gorgé d'eau et éblouissant de verdure. Ils vivent dans des espaces à (re)découvrir et à (re)conquérir. Les artistes, véritables explorateurs, conduisent les populations dans cette jungle inconnue qu'est devenu le vieux monde industriel détruit, leur réapprennent, sur des pensées nouveaux, leur propre pays et leur histoire où doivent se réconcilier les formes de vie les plus irréductibles. Ne sont-ils pas, ces artistes, les meilleurs ambassadeurs de la Métropole – brave new world ?

LA TAUPE LINGUISTIQUE

Qu'on souffre ici une petite digression dont le lecteur verra ensuite qu'elle n'est pas totalement hors sujet. Lors de la colonisation des peuples primitifs, les soldats ont été, le plus souvent, accompagnés par des missionnaires, quand ceux-ci ne les ont pas précédés. Ce n'est qu'ensuite que les marchands sont arrivés et que la colonisation réelle a pu commencer. Car la violence est insuffisante : si elle impose une domination immédiate, elle ne prépare nullement à un avenir pacifié. La solution la plus simple consiste évidemment à éliminer purement et simplement les au-

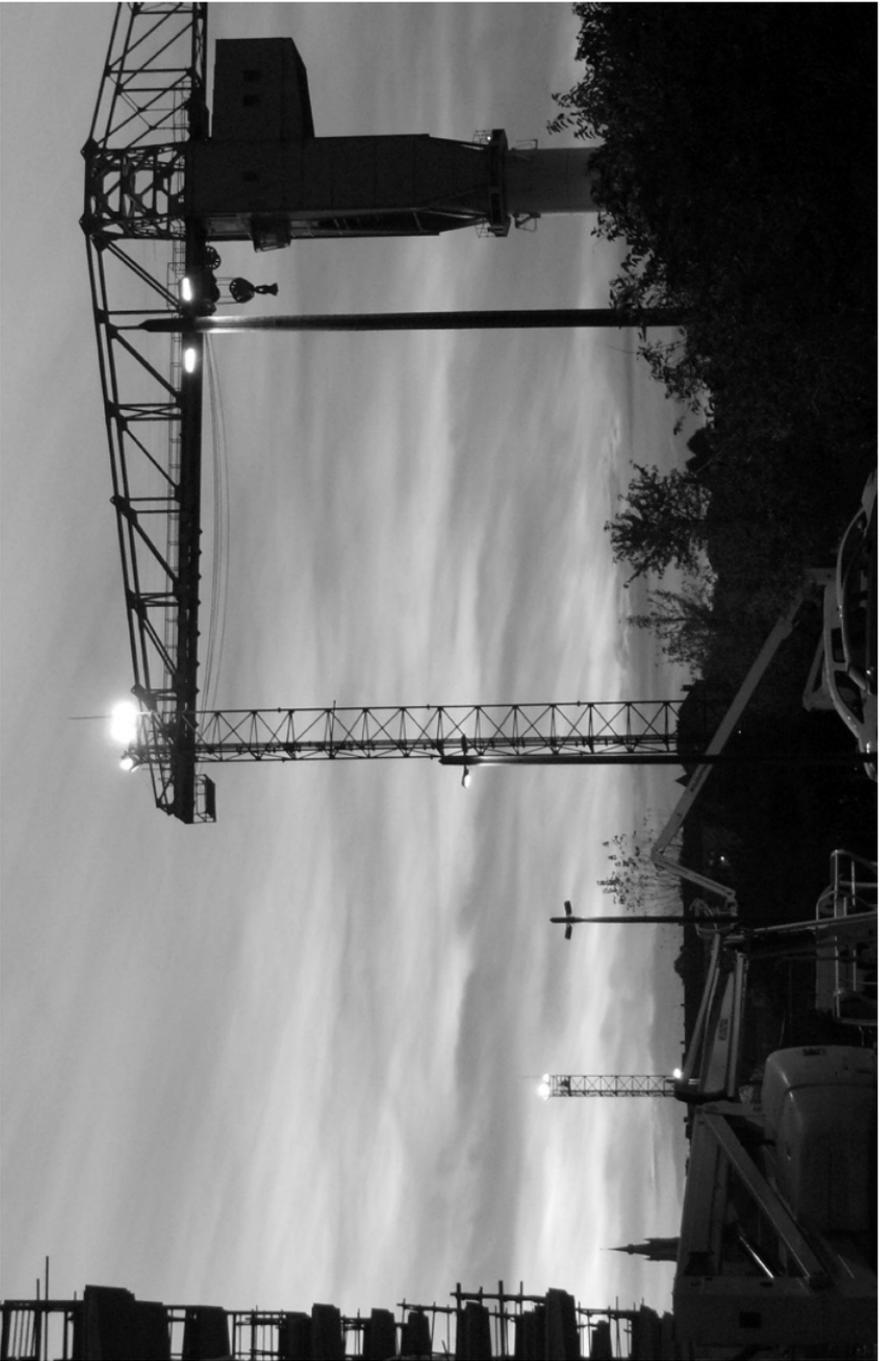
tochtones. Mais ce n'est pas toujours facile et, de surcroît, rarement rentable : on se priverait alors de producteurs, voire de futurs clients. Il est beaucoup plus judicieux de transformer l'image qu'ils se font du monde pour l'ajuster à la nôtre. Si possible, d'ailleurs, avec le concours de certains d'entre eux : les missionnaires autochtones seront les plus efficaces, leur outillage mental tenant des deux versants. Bien sûr, la teneur médiatique ne doit pas être exclue a priori et quelques bûchers peuvent aider à la construction d'images mentales adéquates. Remplacer le sanglant soleil des Aztèques par la couronne d'épines du Christ souffrant est une opération de première importance. Après la guerre des armes, il faut livrer la guerre des images.

Dieu merci, les territoires que nous voulons investir sont occupés par des peuplades point trop farouches et souvent beaucoup plus proches de nos idées qu'elles se l'imaginent elles-mêmes. Et s'il faut parfois envoyer des hélicoptères de combat pour dégager un squat, il est plus expédient d'y installer en douceur des ateliers d'artistes ou une galerie d'art contemporain associative qui prépareront l'arrivée des nouveaux colons et la fuite des autochtones dans le désert des banlieues. Nous y aiderons les uns et les autres. Alors nous pourrions détruire les taudis, construire à leur place les immeubles destinés à la nouvelle *gentry*, offrir de l'espace à quelques luxueuses enseignes et proposer des lieux de culture où la critique sociale sera euphémisée. Quant aux émigrés, nous pourrions leur procurer quelques radios ou télévisions associatives pour occuper leur temps libre et, s'il reste quelques individus sur les trottoirs, nous saurons bien les quichottiser, les offrant ainsi aux sentiments compassionnels—qui tiennent lieu aujourd'hui de solidarité— du public qui les a remplacés dans leur territoire.

Une petite excursion étymologique —promenade dans l'inconscient de la langue— montre bien que nous sommes dans le droit fil de la tradition. Le verbe latin *colere* indique aussi bien la culture du sol dans une société agricole que la culture de l'esprit («*colere anima*» chez Cicéron). Mais de *colere* dérive aussi *colonus*, le fermier, celui qui cultive la terre pour un autre, en un mot le colon. Ce *colonus* prend la place des *incolae*, c'est-à-dire des habitants premiers occupants de l'endroit. Par un curieux retournement, mais parfaitement cohérent dans une logique impérialiste, le langage du droit romain fait du concept d'*incola* l'exact opposé du concept de *civis*, celui qui jouit du

PEUT-ÊTRE QUE JE ME TROMPE,
QUE TOUT ÇA N'EST QU'UNE FROIDE LOGIQUE QUI
ME DÉPASSE, QU'IL N'Y A PAS D'ENNEMI,
QUE D'ABSTRAITES FRUSTRATIONS,

NUIT TOMBÉE, LES DOUTES S'IMMISCENT
ET REMPLACENT DE TROP GRANDES CERTITUDES,



droit de cité. Ainsi, l'autochtone, l'indigène, devient un étranger dans son propre pays. Cicéron fait d'*incola* l'équivalent du grec *mèteque*, l'étranger toléré dans la cité. S'il est vrai que notre civilisation occidentale est rien moins qu'agricole, nous avons aussi nos *coloni* et nos *incolae*.

D'aucuns, peu attentifs au mouvement du temps et mal avertis de l'histoire de notre société, considéreront ces remarques comme des métaphores abusives. Détrompons-les. Les fonctionnaires de notre ministère de tutelle ont été, à l'origine, des Administrateurs de la France d'Outre-Mer (héritiers directs des Administrateurs des Colonies), lesquels, pour cause de dissolution de l'Empire, se trouvaient alors sans emploi.

D'après un ancien Premier Ministre et ancien élève de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer :

« 1 – l'administration coloniale était une administration de terrain, légère, peu bureaucratique et très déconcentrée ;

2 – son objectif était de maintenir la paix civile, ce que le directeur de l'ENFOM de l'époque appelait la paix nazaréenne,

3 – et visait à assurer le développement de l'éducation pour que les populations locales découvrent une autre civilisation, une nouvelle économie et une ouverture vers l'extérieur. »

Notre travail de reconquête offre donc bien des similitudes avec la colonisation. Ne serions-nous pas ces nouveaux missionnaires dont l'objectif est de faire de la culture un moyen démocratique de gouvernement ? Ici, c'est bien entendu le vocable « gouvernement » qui importe. Notre mission n'est pas seulement de coloniser l'espace, mais aussi le temps, et plus précisément le temps libre. Ce que le travail n'occupe plus, le plus souvent d'ailleurs pour cause de chômage, il faut trouver à le réinvestir, sinon gare à l'incendie ! Sans parler avec outrance, comme certains, des bienfaits de la colonisation, on ne peut nier que la vocation républicaine et universaliste d'un peuple éclairé a su délivrer des ténèbres bien des populations.

FIAT LUX

Pourtant, en ces nouveaux temps d'obscurité, nous sommes en quelque sorte les héritiers des Lumières. Mais depuis le XVIII^e siècle, on a inventé l'électricité, et nous, les nouvelles lumières, *neue aufklarung*, qui éclairent bien plus vivement que celles des philosophes. Cet héritage, nous le revendiquons pratiquement dans «Les Allumées» et les «Nuits blanches», événements rassembleurs où, il faut quand même l'avouer, la raison a peu de place, mais dans un monde sans raison l'on doit trouver de nouveaux modes de communication. La rationalité – ultime, sans doute – qui nous reste, et restera, c'est celle de la police, à laquelle la lumière est plus nécessaire que l'eau au vivant, quel que soit son coût. La société panoptique est quasi contemporaine de l'utilisation industrielle de l'électricité, même s'il est vrai que les responsables de la police ont commencé bien avant le XIX^e siècle à faire poser des réverbères pour éclairer les villes – et les vilains – sous l'ordinaire prétexte de la sécurité. Il est vrai aussi qu'au moment où l'énergie physique vient à manquer, il est quelque peu paradoxal de la dépenser, en abondance, gratuitement. Mais n'est-ce pas là justement manifester sa pleine humanité en sacrifiant la nécessaire à la pure dépense ? Et n'est-ce pas aussi un avertissement donné à tous, et pratiquement, que la fin de l'abondance est proche, et proches les temps de carême illimité – ce pourquoi, par ailleurs, nous réinventons le carnaval ? Ainsi, vos nouvelles lumières illuminent par anticipation, pour un ultime feu d'artifice, ce monde à venir dont on ignore si le soleil l'éclairera encore.

Que cette société soit spectaculaire, comme le disait un penseur contemporain, ne fait aucun doute, nous en sommes la preuve irréfutable. Or, le spectacle suppose l'éblouissement qui enchante et finalement aveugle. Nous sommes, avec d'autres hélas souvent plus puissants que nous, les spécialistes de cet éblouissement. Sous l'éclat de nos *sunlights*, nous médusons les foules qui, inconscientes, nous applaudissent. Il ne faut vivre que de ce qui fascine.

Dans les temps où règne la vertu, on peut juger des hommes par leur devoir ; dans les siècles corrompus et qui portent pourtant des gens habiles, on doit en juger par les intérêts ; dans ceux dans lesquels il se rencontre beaucoup de dépravations avec peu de lumière, comme celui où nous vivons, il faut joindre les inclinations des hommes avec leurs intérêts et faire de ce mélange le règne de notre discernement. Je prétends sur cette maxime, rendre justice à la vérité, que l'on ensevelit, plutôt qu'on ne l'éclaircit, par des raisons assez souvent chimériques, appuyées par des faits toujours obscurs, et je m'imagine que l'on conviendra aisément que la mesure dont je me sers pour la connaissance de ceux qui sont présentement sur le théâtre, n'est pas la moins certaine.

Mais, hélas tout est plein de fausses lumières ; ainsi les impressions, ou jetées par l'artifice des imposteurs ou naissantes dans les esprits par un raisonnement bizarre et mal fondé, étouffent les plus belles vérités ; ainsi nous calomnions nos libérateurs, et nous couronnons nos tyrans.

UN ÉLÉPHANT ÇA TROMPE...

Nos spectacles sont propices à la communion de masses. Il y a parfois là des dizaines de milliers de personnes, voire un million comme à Londres, lors de la tournée triomphale de Royal de Luxe qui, derrière nos machines fabuleuses, se pressent et acclament nos cérémoniaux. Déjà, en 1999, Weimar, était envahie d'une nuée d'insectes en métal de dizaines de mètres de hauteur, conçus par la Troupe Titanic ; bientôt à Shanghai, haut de quatre-vingt mètres, Bob le Chien jaune, imaginé par le sculpteur

français Aurèle, veillera sur la ville ; dans les eaux de la Loire, à l'entrée de l'estuaire, nage un canard de bain de vingt mètres de haut, l'éléphant de Royal de Luxe, un animal de 12 mètres et lourd de quarante tonnes, emporte les habitants de Nantes dans ses flancs. Partout un bestiaire fabuleux de créatures gigantesques peuple l'espace urbain et convie à la contemplation d'un nouveau mythe. Est-ce la Métropole qui met en scène sa propre puissance impériale, ou bien la mondialisation qui, dans un jeu de métaphores, expose sa démesure ? Paradoxalement, Lille 2004 avait pour logo un petit bonhomme, mais il courait avec des bottes de sept lieues. La planète est devenue exiguë, les distances se sont réduites mais aussi les hommes, leurs vies, leurs passions, leurs rêves et leurs refus. À ce nouveau Lilliput il faut des Gulliver, mais complices du Veau d'Or moderne que le marché offre à l'adoration des foules.

La culture urbaine classique – théâtres, opéras, musées... – ne mobilise guère que 10 % de la population. Face à ces manifestations élitistes, il faut de grands événements populaires susceptibles de rassembler tous les habitants, de mettre en scène l'unité, même si celle-ci est quelque peu factice, de la Cité. Pour des milliers de spectateurs de tous âges et de toutes conditions, les géants nantais, du professeur Vertigo au nain Koloss, sont les agents visibles de ce rêve partagé que l'Art aujourd'hui peut orchestrer.

Mais c'est aussi, d'une certaine manière, réinventer le carnaval. Nous racontons aux enfants – et aux autres – des histoires merveilleuses qui reconstruisent l'imaginaire collectif et donnent à rêver le sentiment de puissance. Derrière les ganivelles, les habitants de la ville retrouvent l'unité perdue de la communauté. Ces monstres débonnaires et mécaniques renouent avec les aventures de Gargantua ou de Gulliver qui ont magnifié notre enfance impuissante et rêveuse. Ils sont là, dans la ville, à portée de regards et de mains, plus vrais que nous ne les avons imaginés.

Il est vrai que l'ensemble ne va pas sans quelques ambiguïtés : ce gigantisme relève du sacré et induit une attitude que Bachelard nommait « contemplation monarchique ». La fête romaine des saturnales, que continue le carnaval médiéval, n'était pas, à proprement parler, une fête que l'on se donnait au peuple

mais que le peuple se donnait à lui-même. Et il se la donnait sous une forme bien particulière : celle de l'inversion des rapports sociaux, dans laquelle le « bas » devenait le « haut » et réciproquement. La profanation du sacré et des hiérarchies était au cœur de ces débordements populaires, « lâchez-tout » devant le mot d'ordre de ces quelques jours. La puissance et le pouvoir des *domini* étaient bien exhibés, mais pour être ridiculisés, réduits à une pure mascarade.

Les saturnales étaient à la fois la clôture de la saison militaire dédiée à Mars et l'ouverture de la saison agricole dédiée à Saturne. Ce double aspect se manifestait d'un côté par l'expression de la fécondité : le corps, la nourriture, le ventre, le sexe, au cœur de la fête, alors que le temps ordinaire les maintenait en lisière ; d'un autre côté, le jeu des masques, expression de la terreur guerrière, évoquait les géants démons des mythologies indo-européennes.

L'ancien carnaval nantais avait conservé à l'état de traces ces significations. Si le roi carnaval était toujours ridicule, et brûlé solennellement à la fin des festivités, si les masques parcouraient la ville en s'affrontant avec des confetti, l'un des temps forts du défilé était l'apparition du « Bœuf Gras », bien vivant et enrubanné, comme on peut imaginer les animaux sacrificiels de l'Antiquité. Tout comme le roi empruntait l'identité d'un notable, le bœuf était baptisé en référence à une personnalité locale tournée en ridicule. Le maire s'appelait-il Orrion, le bœuf héritait du même patronyme légèrement amélioré « Orrions-nous que ça ». Nous n'avons pas voulu renouer avec cette interpellation triviale qui, tout compte fait, était peu respectueuse de la volonté du peuple que manifestent ses élus. Imagine-t-on, aujourd'hui, un animal voué à l'admiration de l'électeur et de surcroît prix principal d'une tombola, baptisé « Érogène » ?

Nous avons ainsi supprimé la référence à la fécondité nourricière. Il ne conviendrait pas de rappeler que la culture est aussi ventre et pas seulement *fitness*. Le corps, oui, mais le corps de magazine. Il nous reste alors les géants démons, d'apparence pacifique – car la meilleure façon d'en finir avec la guerre sociale, c'est sa négation – mais toujours évocateurs du pouvoir, du bras du Prince toujours levé.

LE VRAI EST UN MOMENT DU FAUX

Aujourd'hui, les forges du Vulcain n'œuvrent plus à la construction de ces géants des mers qui peuplèrent, jadis, les océans. Les foules enthousiastes ne viennent plus saluer, au pied des cales désormais inutiles, leur départ vers le Nouveau Monde... Aujourd'hui, sur le port de Nantes déserté, la poupée gonflable Lola Banana repose sur le toit du hangar à bananes vide de ses fruits. Elle symbolise, sur vingt-cinq mètres de long, le passage du régime de bananes au régime culturel. Du Manège à trois niveaux, haut de vingt mètres, à l'Arbre aux hérons – une gigantesque structure métallique de quarante-cinq mètres de diamètre, sur vingt mètres de haut – nous pouvons nous vanter d'avoir su recycler les talents de nos habiles métallurgistes au service d'un projet résolument moderne. Les Titans ne sont plus ceux d'une industrie disparue, animée naguère par un prolétariat désormais vaincu et atomisé, mais les protecteurs des Disneylands locaux. Ils prophétisent la reconquête des friches industrielles, futures Îles Bienheureuses où le nouvel imaginaire des produits culturels saturera des consciences préalablement évidées.

Nantes, ville rêveuse de Jules Verne, ville rêvée d'André Breton, où tout peut arriver, n'est-elle pas le lieu idéal où peut s'épanouir la nouvelle industrie du Rêve, celle qui colonise jusqu'à l'irréductible de nos nuits et ses territoires encore inexplorés? «*Dreams that money can't buy*»: sous ce titre aux allures de provocation, regroupant une série de sketches filmés, produits aux USA dans l'immédiate après-guerre, Hans Richter et Jean Cocteau décochaient les dernières flèches surréalistes. Des traits bien émoussés qui – certes par la négative – avaient toutefois l'intuition et l'intelligence d'un monde en voie de reconstruction.

Créativité et innovation deviennent les mots d'ordre des nouvelles métropoles qui abritent, ou abriteront, les centres d'affaires du XXI^e siècle. Le succès et la notoriété de l'action culturelle nantaise doivent maintenant se transformer en réussite économique.

Il faut suivre l'exemple de l'Emscher Park, dans la Ruhr. Cette région, saccagée successivement par l'industrie et son démantèlement, a sublimé son passé en transformant son patrimoine industriel en espaces culturels qui stimulent l'implantation de centres dédiés aux nouvelles technologies. On ne détruit pas les hauts-fourneaux, on installe des œuvres d'art aux sommets des terrils – phares balisant la route vers la Nouvelle Économie.

Il faut s'inspirer du Midtown de Tokyo : sur sept hectares, il abrite cent trente-deux restaurants et magasins de luxe, rejoints bientôt par le musée d'art contemporain Suntory. On y trouvera aussi un espace exceptionnel consacré au design. Le promoteur du projet, Mitsui fudosan, le présente comme Le centre de créativité intellectuelle des milieux d'affaires et culturels du Japon, de l'Asie et même du monde.

Voilà nos modèles. Le vaste chantier de l'île de Nantes ressortit à une volonté similaire de voir cohabiter en bonne intelligence culture et économie à des fins de fertilisation mutuelle. Mais, projet plus ouvert, il est soucieux d'intégrer à sa démarche globale l'ensemble des acteurs locaux, d'associer la population à ce nouvel effort, de la réconcilier avec la métropole, d'appriivoiser son gigantisme. La culture, marchandise idéale – celle dont on jouit sans culpabilité – doit réconcilier l'humain et l'entrepreneur – celui qui incarne aujourd'hui l'humanité et son avenir radieux.

Il est temps de conclure. Comme nous l'avons suggéré dans les pages précédentes, la multiplication, depuis quelques années, des manifestations dites culturelles répond avant tout à un projet politique, parfois inconscient, mais de plus en plus souvent explicite, et ce dernier cas de figure est heureux. On ne saurait laisser aller l'anarchie des activités qui mobilisent d'aussi nombreux et conséquents acteurs, actifs ou passifs, souvent marginaux – ou se targuant de l'être – ou du moins frontaliers des logiques de notre société actuelle, se livrant trop souvent à une critique prétendue radicale de celle-ci. Sans verser dans le fantasme d'un contrôle social généralisé, impossible et le plus souvent dangereux, il importe de canaliser un certain nombre de pulsions vers des objectifs qui nous soient profitables, mais avec souplesse et intelligence.

Hormis un héritage encore important, mais destiné à se réduire toujours, de livres et de bâtiments anciens, qui du reste sont de plus en plus souvent sélectionnés et mis en perspective selon les convenances du spectacle, il n'existe plus rien, dans la culture et dans la nature, qui n'ait été transformé, et pollué, selon les moyens et les intérêts de l'industrie moderne.

Il importe de ne pas se cacher la vérité. Ce que nous appelons aujourd'hui culture est d'abord un ensemble de spectacles plus ou moins composites où le souci de l'intelligence du monde où nous vivons n'est guère premier. On peut même affirmer sans trop de crainte d'être démenti qu'il s'agit plutôt d'une sorte d'«enchantement collectif» qui, sous prétexte de communication authentique, de «démocratie participative», de fusion à quelque grand Tout de l'Être, renforce la passivité générale et l'acceptation du monde tel qu'il est. Par un effet dialectique assez original, le particulier ne se dépasse pas dans l'universel, mais l'universel devient le particulier et, par un renversement qui n'a rien d'hégélien, la qualité se transforme en quantité.

Plutôt que de laisser à d'autres, plus brutaux, le soin d'administrer ce puissant psychotrope, nous devons nous en servir pour faire aboutir notre projet: réconcilier le corps social avec lui-même, lui permettre de jouir sans entraves du monde de la marchandise magnifié par la culture.

OU LA CULTURE DE L'EMPIRE

IL M'EST IMPOSSIBLE DE TROUVER UNE PLACE ICI,
AU CAPPUCINO, JE PREFERE LE CAFE NOIR,

3

«Oui nous habitons vos ruines mais»
- Jean-Marie Gleize

Cent-vingt ans après Blanqui, Ulrike Meinhof se retrouvait à son tour emprisonnée. Sa « lettre du couloir de la mort », nous la retrouvons dans nos archives, glaçante comme au premier jour.



Sentir ta tête exploser (sentir ta boîte crânienne sur le point d'éclater en morceaux)

sentir ta mœlle épinière te remonter
au cerveau à force d'être comprimée
sentir ton cerveau comme un fruit sec
se sentir sans cesse et inconsciemment
et comme électriquement téléguidée
sentir qu'on te vole tes associations
d'idées

sentir ton âme pisser de ton corps, comme
si tu n'arrivais plus à fixer l'eau

sentir la cellule bouger. Tu te réveilles,
tu ouvres les yeux: la cellule bouge.
L'après-midi quand il y a du soleil, ça
s'arrête tout d'un coup. Mais elle bouge
toujours, tu n'arrives pas à te dépêtrer
de cette sensation

Impossible de savoir si tu trembles de froid
ou de fièvre
impossible de t'expliquer pourquoi
tu trembles, pourquoi tu gèles.
Pour parler de façon simplement audible,
il te faut faire effort, il faut presque

hurler, comme pour parler très fort

Te sentir devenir muette

Impossible de te rappeler le sens des mots,
sinon très vaguement

Les sifflantes - s, ss, tz, sch -, supplice
intolérable

Les gardiens, les visites, la cour - réalité
de celluloid

Maux de tête

Flashes

Ne plus maîtriser la construction des
phrases, la grammaire, la syntaxe.

Si tu écris - au bout de deux lignes,
impossible de te rappeler le début de la
première

Sentir que tu te consumes au dedans
sentir que si tu étais libérée, dire ce
qu'il en est, ce serait exactement comme
jeter de l'eau bouillante à la gueule
des autres et les ébouillanter, les
défigurer à vie

Une agressivité folle, sans exutoire. C'est
le pire. Être persuadée que tu n'as pas la
moindre chance de t'en tirer: et impossible
de faire entendre ça.

Des visites, il ne te reste rien.

Une demi-heure après, impossible de te
rappeler, sauf de façon mécanique, si ça a
eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière
Le bain de la semaine, c'est la chance de se
laisser aller, de reprendre des forces pour
un bref instant - pour quelques heures

Sentir le temps et l'espace irrémédiablement
imbriqués l'un dans l'autre et te sentir
vaciller, piégée dans un labyrinthe de

glaces déformantes
Et après: la terrible euphorie d'entendre
quelque chose - qui différencie le jour
de la nuit acoustique
Sentir que maintenant le temps repart,
le cerveau se dilate, la mœlle épinière se
remet en place pour des semaines

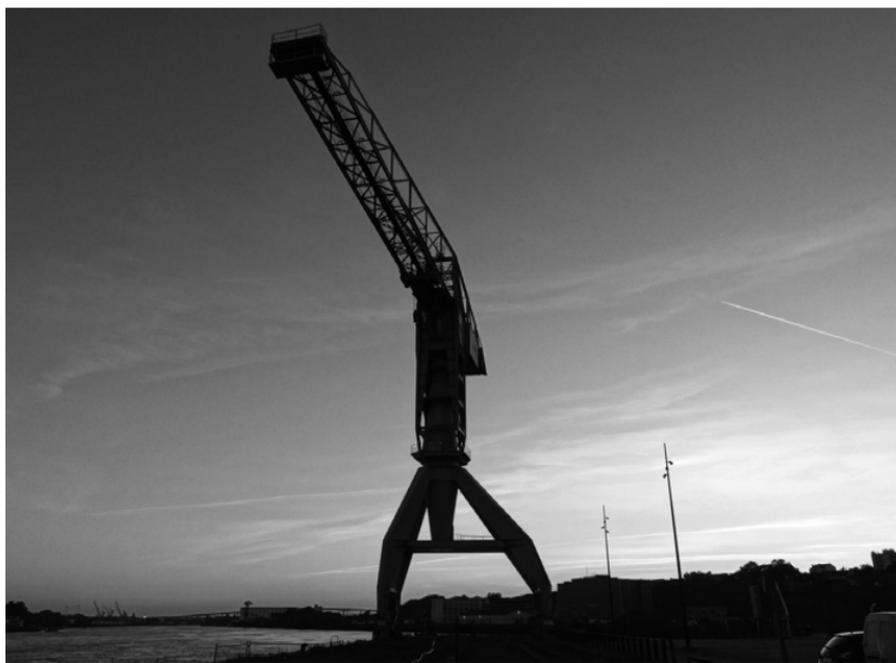
Et te sentir comme dépiautée
Bourdonnements d'oreilles, et au réveil
te sentir comme rouée de coups

Et bouger au ralenti

Te sentir comme enfermée dans une cuve
plombée, et sous vide
Et après: choc, comme si une plaque de fer
te tombait sur la tête
Comparaisons, concepts qui te viennent à
l'esprit:
Aux prises avec un fauve psychique.
Tambourinage impitoyable, comme dans une
fusée en pleine accélération, où les types
sont écrasés sous la vitesse.

La colonie pénitentiaire de Kafka - le type
sur une planche à clous - et le grand huit
sans arrêt. Quant à la radio: ça permet un
minimum de détente, comme un coup de freins,
on chute de 240 à 190

Ulrike



« NULLE
DISTANCE
NE TE
REBUTE,
SOUS
LE CHARME
TU
ACCOURS »

Visage de la Métropole de l'époque.

Le jour est férié, la météo est convenable, on sort se promener. Grandes surfaces de sol sur lequel se dessinent des arabesques qui ne sont pas des lignes de terrain de foot ou de basket comme on aurait pu le croire il y a quelques minutes. Arbustes qui trouent le béton. Fissures. Petits fourrés dans les coins, de loin en loin.

Zone d'Aménagement (sciemment) Dépenaillé.

Zone d'Aménagement (stratégiquement) Désordonné.

«Presque un terrain vague»: il, elle, ils, elles marchent et traversent la zone. Il elle ils elles font des sourires et complimentent le projet.

C'est drôle se dit-il. Il y a quelques années il avait été à l'origine d'une pétition contre le terrain vague à côté de chez lui – aujourd'hui devenu un parking-relais de l'écologique transition. Mais il chasse vite ce paradoxe de rien hors de sa tête: «là, c'est pas pareil».

«Presque un terrain vague». Malheureuse formulation. On est un terrain vague ou on ne l'est pas. Et dès lors qu'on est un terrain vague «aménagé», on n'est pas un terrain vague. Point.

Il faut prendre le terrain vague au sérieux. Laissons là l'expression d'ailleurs. Car si d'une vague ce type de terrain a le mouvement – il s'éloigne, disparaît, reflue sans cesse –, pour le reste, il a une réalité – certes mobile, certes toujours provisoire –, qui *affirme* quelque chose. Et cette affirmation prend la forme d'un refus, du refus du discours urbain dominant. La Métropole grince fort, la friche urbaine murmure doucement son chant réfractaire à la Métropole. La friche fredonne peut-être le chant révolutionnaire de notre époque.

Et toi, tu marches aussi sur cette grande surface de faux terrain vague.

Le jour est férié, la météo est convenable. C'est la fin de l'après-midi. Tu es un peu triste et fatigué·e, à *fleur de peau* comme peut-être on dit encore quelque part. La lumière qui descend à l'ouest fait des ombres étranges et belles. Tu ne peux pas vraiment le dire, mais même sans être dupe, tu l'aimes bien cette surface aux fissures travaillées, aux trouées réfléchies, aux mau-

vaises herbes apprivoisées. Et puis, hier, il y a eu une petite tempête. Certains arbres sont un peu tordus, les flaques font des reflets lumineux au sol, le fleuve en contrebas est encore agité.

La Métropole ne veut pas faire de vague. Il lui faut des allié·e·s, beaucoup d'allié·e·s, seulement des allié·e·s. Elle cherche la paix. Elle a une stratégie : plutôt que de mettre de côté ce qui lui est étranger, elle va tout faire pour l'intégrer – et qu'on ne s'inquiète pas : en fin de compte l'étranger qui le restera, l'étranger *réfractaire* ira en prison, comme avant, comme toujours. Stratégie connue, mais stratégie qui a fait ses preuves.

La friche donc. Que peut-elle bien en faire de la friche, la Métropole ? Elle commence par la détruire. Par la remplir. C'est beaucoup de travail. Elle va alors faire plus simple et plus efficace. Un grand nettoyage, une petite mise aux normes, des traits de crayons de bois sur les papiers du cadastre, quelques installations ludiques et / ou artistiques bien senties et le tour est joué : la friche ne représente plus de danger ; la friche est *domestiquée*. Autrement dit, la friche a disparu.

Hier, il y a eu une tempête. Des palissades sont tombées, en bordure du *simili terrain vague*. De hautes palissades qui cachaient les prémisses d'un grand *projet immobilier* sont tombées. Les murs violets qui fermaient l'espace au sud sont tombés. Une large brèche s'est ouverte.

Il elle ils elles longent ce mur et regardent au sol les palissades violettes, souriant de la force du vent. Personne n'a levé les yeux, personne n'a vu ce que la chute pourtant révélait. C'est qu'il y a un itinéraire à suivre, une promenade à finir.

Et toi, tu marches aussi le long de la cloison par le vent démolie. Tu souris aussi de sa force, à ce vent qui détruit seul et en quelques secondes ces palissades qui sont le premier visage de l'*aménagement du territoire*. Tu as levé les yeux enfin et vu ce que ces murs cachaient. À savoir : à peu près rien.

La friche se voit. C'est précisément pour cela qu'on la cache. Le premier *égard* qu'on peut lui témoigner, c'est peut-être donc de la *regarder*. De percevoir son irruption, son jaillissement.

Mais s'il faut prendre au sérieux la friche, il faut aussi prendre au sérieux l'ennemie, ses réactions. Ce n'est pas une pudeur désuète qui incline la Métropole à barricader les friches délaissées. Ce n'est pas non plus seulement son absurde vocation sécuritaire qui l'incline à en interdire l'accès. Et que ce sens interdit s'incarne au moyen de terribles panneaux de tôle ou d'élégants bardages en chêne ne change rien à l'affaire. Si elles sont dissimulées, c'est parce que les friches offrent réellement *autre chose*, qu'elles rendent sensible cette *respiration* insupportable pour la Métropole et son empire de signes.

Car rien dans la friche ne parle comme au dehors, rien n'y *fait signe*. La friche est une réserve, une sphère du *possible*. Ultime insulte jetée au visage de l'époque.

Les murs sont à terre. Il n'y a plus de mur. L'œil peut entrer dans la friche. Le corps aussi. C'est comme un seuil.

Tu enjambes les palissades, il elle ils elles te regardent avec étonnement. Il a plu, la terre est sale, tu risques de te salir! Mais, une fois de l'autre côté, les regards s'éteignent, les voix s'estompent, la Métropole s'éloigne. Passé le seuil, c'est une autre ville, un autre temps, d'autres vies. C'est la Zone de Tarkovski. Il n'y a rien. Des flaques, car il a plu. Du bois, du plastique, des morceaux de fer. Quelques engins de chantier qui semblent là depuis longtemps, oubliés. Car de chantier, il n'y en a pas. Juste ces centaines de mètres carrés *abandonnés*.

Vraiment, il n'y a rien? Quelques oiseaux en fête viennent boire dans une petite mare – surplus de mouvements, surplus de gouttes. Des plantes inconnues recouvrent le sol et percent le béton, ça et là. Un peu partout, des insectes fourmillent...

À l'aseptisation de la Métropole, la friche répond par la prolifération.

Reprise végétale – mauvaises herbes, taillis. Développement animal – insectes, rongeurs, oiseaux, renards même. Vie humaine aussi. Les personnes que l'on rencontre dans ces friches, ce n'est pas un hasard si ce sont celles dont

la sauvagerie effraie la Métropole. Personnes que cette dernière voudrait – à défaut de s’en débarrasser – « redresser ». Comme pour les plantes, le plus efficace pour cela, c’est encore d’utiliser un *tuteur*. Dans les friches, point de tuteur. La parole des plantes et des humains y est une libre parole de refus.

On s’étonne de cette vie qui grouille dans les seuls espaces encore respirables de la Métropole. Rien de plus logique pourtant. Si la Métropole est un désert, si elle est une nécropole, son envers donc, habituellement considéré comme amorphe, doit bien au contraire être le lieu de la vie.

Tu connais les lieux. Tu connais tous ces terrains à proximité que limitent et aveuglent grillages et murs d’enceinte. Ta marche reprend. Il elle ils elles sont déjà loin. Tu ne les suis pas. *Tu vas voir ailleurs.*

D’autres friches sont accessibles. En vérité, tu découvres qu’elles sont toutes accessibles – un trou dans la barrière, une sente qui file le long d’un talus, un portail fracturé... Ainsi perforée, la ville apparaît beaucoup plus grande et beaucoup plus belle. Il y a ces rails de chemins de fer qui se mélangent au sol, ces buttes ocres au bas desquelles s’amoncellent bouteilles vides et journaux, cette cabane qui n’aura pas non plus résisté à la tempête.

Un héron cendré marche calmement, accompagné par la voie ferrée.

Systématiquement, tu agrandis les espaces de passage, tu laisses des traces. Un jour, tu feras tomber d’autres palissades.

Tu remarques qu’il y en a d’autres, des comme toi, qui traînent ici. On prend des photos, on discute. On a été oublié·e par la Métropole. On a disparu.

« Plus que de la consolation est : toi aussi, tu as des armes ».

« Laisser être. Laisser être la béance entre le sujet et ses prédicats. *L’abîme* de la présence. »

Le sujet de la phrase lancinante qui nous percute dans les villes de notre époque, c’est la Métropole. Tout le reste de cette phrase ne peut que se constituer comme prédicat de ce sujet tout puissant, il ne peut *renseigner* la Métropole.

Mais il y a le murmure quasi inaudible de la friche qui vient se superposer là. Ce murmure n'annulera pas – pour l'instant – le discours dominant. Mais peut-être ouvre t-il une brèche, une béance, un abîme par lequel il serait possible de s'engouffrer pour, un temps, échapper au monde. Un temps de repos, un temps pour aimer de nouveau la ville, un temps pour tracer pour nous un *axe direct d'affrontement*.



Les trois textes qui suivent doivent être lus d'un même geste. Ils ont été rassemblés une première fois dans le livre *Eau tiède connection*, paru en janvier 2018 et sous-titré *Quelques réflexions générales sur les « Assises nationales de la citoyenneté » organisées par le journal Ouest-France, sur le dégât des eaux qui ruine déjà le Couvent des Jacobins et sur ce qui se passe, au même moment, dans la ville de Rennes*. Où il est donc question de la transformation – menée par la Métropole de Rennes entre 2014 et 2018 – de l'historique Couvent des Jacobins du centre-ville en un Centre des Congrès, via une « Encyclopédie-poubelle » hallucinée, via un poème en alexandrin déclamé lors d'une manifestation de la fin 2017, via le récit d'une tentative d'occupation du lieu en 2010 pour en faire la nouvelle Maison de la grève.

COUVENT

DES

JACOBINS :

QUELQUES
DATES

À

RETENIR.

Extraits de l'«Encyclopédie-poubelle de la ville de Rennes», publiée en 2014 par les Éditions Cloaca.

[...] En l'an 1369 après le Christ, le Couvent des Jacobins, nommé également ancien Couvent de Bonne-Nouvelle, ou Couvent des Charniers Saint-Michel, est envahi par un peloton d'agents de la BAC et de chanoines de l'Abbaye Saint-Jacques de Montfort. Pour des raisons inconnues, ces derniers torturent et massacrent sauvagement les Frères Dominicains qui s'étaient installés à Rennes au début du XIV^e siècle. Pendant trois jours et trois nuits, les habitants du centre-ville peuvent entendre les gémissements des frères suppliciés qui agonisent dans le cloître, attachés par les pieds à d'immenses piloris, les entrailles à l'air, les yeux crevés, le sexe cousu dans la bouche, des croix gammées tailladées sur le torse, des matraques électriques shocker 800 000 volts plantées dans l'anus. Devant tant de barbarie, les édiles de Rennes décident d'abord de laisser faire ; jusqu'à ce que Mayor McCheese, à l'appel du duc Jean IV et de [...].

[VOL. XXI, p. 319]

[...] En 2013, pendant le grand chantier de fouilles du Couvent des Jacobins, les archéologues mettent à jour un petit temple romain daté du III^e siècle. Gaëtan Le Cloire, le responsable scientifique du chantier, et Officer Big Mac, agent de sécurité à l'IN-RAP Bretagne, prétendent que cet édifice était dédié à Mercure *Alipes*, le dieu romain des Ivrognes, des Pieds-bots, des Pendus et des Exhibitionnistes. On sait pourtant que les statuettes de coq et de bouc exhumées à proximité des ruines du temple, au milieu des pies mortes, des déchets médicaux, des cadavres de contrôleurs du STAR et des croûtons de kouign-amann, étaient réservées principalement au culte de Mercure *Terminorum*, le dieu qu'on invoquait lors des insomnies, des avortements, des fermetures de bar, des attaques bactériologiques, des meetings du Front National, des hivers nucléaires, des ratonnades, des fraudes électorales et des épidémies d'encéphalopathie spongiforme bovine, et qui se nommait aussi Hermès *Psykhopompós* ou Norac *Ptolipóρθios* ou Legendre *Megalétôr*. On trouve une étonnante représentation de cette divinité sur le tableau de [...].

[VOL. XVII, p. 408-409]

[...] En février 2049, trente ans après l'incendie prétendument criminel qui ravagea le Centre des congrès d'affaires, deux lycéennes de 16 et 17 ans pénètrent par effraction sur le site du Couvent des Jacobins. Elles escaladent les hauts murs de béton qui avaient été élevés rue d'Échange, afin de protéger les congressistes des mendiants et des militants anarcho-autonomes, et dont le sommet était couvert de tessons de bouteilles de bière, de clous rouillés, de détecteurs électroniques, de couronnes d'épines du Christ et de guirlandes de fil barbelé concertina. Dans l'enceinte de la cour, envahie par les déchets, les orties et les ronces, elles tombent sur les squelettes tout desséchés de trois vigiles de la société ARKA Sécurité. Ceux-ci n'ont pas eu la chance de pouvoir s'extraire de là, trois décennies plus tôt, et ils se sont fait sévèrement chatouiller par les flammes. Les autorités ayant mystérieusement décidé, à l'époque, de garder les lieux sous scellés, pour faciliter le travail des enquêteurs de la police scientifique et des chercheurs américains de la body farm d'Alcoa Highway (Knoxville), on a laissé leurs corps pourrir là, sur place, pendant plusieurs semaines. On pouvait suivre l'avancée de leur décomposition rien qu'à l'odeur, quand on prenait un verre à la terrasse du Ty Anna Resort. Et puis la Ville de Rennes a fait faillite, et la grande Crise de 2020 a frappé le pays. Un peu plus loin, elles tombent sur les engins de chantier de la société Sogea Bretagne, entièrement désossés et recouverts d'une épaisse croûte de cendres. Au milieu du jardin du cloître se tient une imposante statue de bronze. Elle fait plusieurs mètres de haut. Elle est de forme humanoïde, mais elles ne distinguent pas bien son visage, à demi fondu par la fournaise de 2019. Il pourrait s'agir d'André Markowicz, de Dominic Sonic ou d'Alain Coquart, ou encore du patron de ce bistrot dégueulasse qui se tenait autrefois à l'angle de la rue d'Échange et de la rue de Dinan. Les filles s'approchent lentement et elles comprennent maintenant pourquoi le Centre des Congrès avait été sécurisé comme un bunker présidentiel, pendant ses trois années d'activité, et pourquoi la zone avait été immédiatement militarisée, après le grand incendie. Autour de l'idole de métal, elles découvrent en effet des milliers de cadavres momifiés, à demi enterrés dans les débris et la poussière. Elles se retiennent de crier. Ils paraissent à peine humains. Ils sont tous atteints d'anencéphalie,

d'éléphantiasis, de neurofibromatose, de nanisme, d'hypertrichose ou du syndrome de Protée. Elles se croient perdues dans un Musée Grévin des horreurs, avec ces corps monstrueux à la Joseph Merrick et ces visages difformes à la Hubert Chardonnet, le jour où il s'était fait éclater la tête à coups de pavé par un habitué du Barantic, ou à la Nicolas Legendre, après l'attentat qui pulvérisa les locaux de Ouest-Mensuel. Ils ont tous été marqués au fer rouge d'un trèfle radioactif ou d'un triskell, le plus souvent en plein sur le front, parfois sur la joue, sur le pénis ou sur le revers de la langue. Malgré le sentiment de révolusion qui les secoue, elles continuent leur exploration, elles filment tous les détails de la scène avec leurs tablettes, fières déjà à l'idée de lancer ces images le lendemain sur les réseaux sociaux. Et puis elles aperçoivent une silhouette dont le corps à moitié nu semble animé de légères convulsions, comme s'il tremblait de froid, allongé comme ça dehors en plein hiver. Elles s'approchent lentement. C'est alors qu'elles entendent un étrange bruit de succion dans leur dos, comme si on venait de tirer la chasse d'eau d'un WC turc. Elles se retournent et aperçoivent soudain le visage de Marc Hervé, surplombé d'un bob Veolia Psychiatrie, qui se jette sur [...].

[VOL. VI, p. 292]



DÉCOUD-
VITE
CONTRE
COUD-
VENTS¹

1. «Le futur Centre des Congrès de Saint-Anne est un coud-vents, en ce qu'il fait partie de l'offensive urbanistique qui vient fixer le tumulte, immobiliser les agitations propres à la ville, et vient minutieusement régler le courant continu et régulier des flux marchands. Ces vers furent déclamés lors de la mobilisation rennaise du 16 novembre 2017, comme une passerelle tendue entre la politique nationale de Macron, et la politique municipale d'Appéré.» C'est le chapô introductif au poème dans *Eau tiède connection* qui le dit.

Vous qui êtes ici aujourd'hui réunis,
Avez-vous remarqué cette tour argentée
Assaillant le ciel gris, première d'une armée,
À la fois méprisée, applaudie et honnie ?

Sur la place Sainte Anne elle a pris ses quartiers,
L'âme presque vaincue de la ville à ses pieds.
Elle a les bras tendus et clame sa victoire,
Mais il est un peu tôt. Entendez cette histoire :

Au XIV^e siècle, les dominicains,
À l'époque autrement appelés « jacobins »,
Se font construire ici par Jean le quatrième
Un couvent pour prier, célébrer les baptêmes.

Ce fut aussi, bien sûr, pour les nobles rennais,
Un endroit de repos de toute éternité.
Mais pour seules six-cents années ceci fut vrai,
Car en deux-mille-quatorze la terre a tremblé.

Des pelles mécaniques, des grues, des camions
Ont déterré et mis à nu les fondations,
Qu'une forêt de pieux mit en lévitation,
La marque d'un orgueil de civilisation.

Et cette agitation, tout ce remue-ménage
Avait un objectif, une destination:
Celle de transformer, par sa rénovation,
Un couvent délaissé en pur produit de l'âge.

Un centre des congrès, donc, tel fut le projet.
Rutilant, onéreux, au cœur même de la ville,
Un instrument aux mains des esprits les plus vils,
À la soif de banquiers, à l'appétit goret.

Je vous conte cela sans rien vous dire d'autre
Mais c'est là une erreur, vous m'en voyez confus,
Car cet ancien couvent, tout de verre vêtu,
De la misère humaine s'est fait un apôtre.

Il est le fer de lance du grand capital,
Ou tout du moins l'est-il de son œuvre actuelle
Qui déjà transforme en avenues nos ruelles
Et a fait de nos places de vastes étals.

Le commerce, la peine, le travail, bien sûr,
La douleur, la misère, et la fatigue en plus,
Les malheurs qui s'emboîtent tels des poupées russes
En sont déjà la rêche substance et texture.

Il trône là, grand, fier, les passants le regardent
Mais que disent ceux qui dorment à côté ?
Qu'il est beau, et qu'il fait le sommeil apaisé ?
Non. Non ils se disent plutôt : « il me tarde. »

« Il me tarde qu'un jour, aujourd'hui ou demain,
Une foule déchire d'un coup, et d'un seul,
Ce tissus urbain neuf qui fait notre linceul
Et que je veux sentir brûler dedans ma main. »

Car le maillage est fin, de plus en plus serré,
Là on refait la gare, pour le flux des affaires,
Là un hôtel de luxe a éventré la terre.
Oui le maillage est fin, fin pour nous étouffer.

Qu'on s'éloigne du centre, nous les pauvres gens,
Nous a qui jamais ne saurait sied le col blanc.
Infernale sera la vie qui nous attend,
Qu'on s'éloigne, qu'on parte, au mieux les pieds devant.

C'est cela qu'il nous dit, d'un arrogant « fuyez ! ».
C'est cela qu'il nous dit : « eh! du balais, du vent !
Vous ne valez guère plus qu'un bon revers de gant ! »
C'est cela qu'il nous dit, ce couvent rénové.

Alors n'attendez plus, guettez ses soubresauts,
Qu'à chacun de ses bals la fête soit gâchée.
Car nous ne voulons pas d'une ville entraînée
Par les danseurs macabres jusqu'à leur tombeau.

LE SACPAGE

DU

COUVENT

DES

JACOBINS

Jeudi 2 décembre 2010, 9 heures : Lever, thé qui infuse, ordi qui s'allume. Dans les mails fraîchement arrivés, un en particulier attire mon attention. Je crois que c'est comme ça que ça c'est passé. Quelques heures avant, le lieu qui était occupé par un large éventail du mouvement rennais contre la réforme des retraites vient d'être expulsé par la police. La maison de la grève n'est plus. Ne pas traîner et se saper illico. Aller voir, même si c'est fini. C'est pas très loin de l'appart' après tout. Évidemment, sur place il n'y a rien d'autre qu'un ou plusieurs types qui murent les entrées, à moins que ce soit déjà fait et que les maçons soient déjà partis.

C'était il y a bien sept ans et la mémoire sur ce genre de détails me fait défaut. On est quelques-uns à zoner, impuissants. Le soir est prévu un rassemblement de protestation. J'irai pour voir et essayer de comprendre ce qu'il s'est passé. Retour à la fac, cette semaine-là je suis en atelier avec une scénographe d'exposition. Elle venait juste de nous faire visiter une des dernières expos sur lesquels elle avait bossé : celle, au Couvent des Jacobins, qui mettait en valeur les différents projets architecturaux pour le centre des congrès à-venir. Maquette des projets en concours, entretiens et autres visualisations d'espace du projet retenu à grand renfort de réalité virtuelle, d'I-pad flambant neufs et d'un écran tactile de grande taille. Une exposition vitrine pour elle et sa boîte. De celles qu'on fait autant pour gagner de quoi grailler que pour montrer ce qu'on sait faire pour attirer les clients technophiles.

Place de la mairie, il est 18 ou 19h et la lumière est en train de tomber. Des gens se regroupent petit à petit. Et, bien que je sois venu seul, j'y reconnais quelques têtes familières. Ce type a l'accent assez marqué qui avait été moteur dans l'occupation des locaux de France Bleu quelques jours plus tôt. On y était parti de la maison de la grève justement, à une trentaine de personne. On n'avait pas réussi à prendre l'antenne mais ça avait quand même perturbé les programmes à l'heure où les travailleurs vont au turbin. C'était un résultat mitigé mais dans le fond ça s'était bien passé. Il y avait aussi quelques autres, visiblement partisans des actions fortes, que je trouvais stérilement agressifs quelques semaines plus tôt. Ils décrédibilisaient le mouvement, c'est ce que je me disais alors. Jusqu'à ce que je comprenne qu'ils étaient de ceux qui avaient ouvert ladite maison de la

grève et qu'en l'espace de quelques jours ils y avaient percé des murs, refait la plomberie et l'élec' pour rendre l'espace vivable, organisé des cantines, mis en place un dortoir, des cours de ceci, des permanences de cela. Bref, sur la brèche, je commençais à percevoir ce que ça voulait dire que de chercher à avoir réellement prise sur le monde. Ne pas attendre que d'autres fassent à notre place. Et un certain nombre de syndicalistes sentaient ça aussi en venant dans le lieu. L'agir ouvrait des portes. Mais on ne remet pas en cause avec facilité les évidences d'hier.

Premiers cris, la petite foule se regroupe et commence à remonter la rue d'Antrain. On nous annonce une action surprise. La colère est palpable. La mairie qui soutenait en discours le mouvement contre la réforme des retraites venait de nous enlever par la force un outil de lutte. Place Sainte-Anne, on accélère, traverse la place en oblique. On commence à capter ce qui se présente et tout d'un coup ça devient clair: «Le couvent des Jacobins, voilà la nouvelle maison de la grève!». Idée lumineuse! Alors qu'on sait la somme que la mairie dépense pour un bâtiment que personne ne réclame et qu'elle fait fermer nos lieux, l'équation est limpide! On entre, ça crie, ça fait du bruit. Notre prise en belle. Hélas elle est encaissée et les flics n'ont pas hésité à nous déloger sur les blocages du dépôt du Star. Rester là, tenir le lieu, apparaît rapidement compliqué. L'hôtesse qui s'apprêtait à fermer est, on le comprend, un peu effrayée de voir quelques centaines de personnes, visiblement hostiles, entrer dans l'expo. Devant nous s'étalent les projets d'architectes mégalos de renommée internationale. Et cette débauche de propagande urbanistique à 40.000 € – le coût de l'exposition – est vite insupportable aux yeux de beaucoup. De grands bruits en grands bruits, les maquettes sont foutues par terre, le mobilier d'expo mis à bas. Et l'écran gadget à 10.000€ gît éclaté sur le sol, rageusement piétiné. Moi je navigue un peu éberlué là-dedans. Je comprends évidemment la colère, mais ne suis pas habitué à ce qu'elle surgisse aussi vigoureusement. Ce projet de centre des congrès est un scandale, l'expulsion de la maison de la grève est un scandale et moi je bute sur la démonstration en acte de la colère qui lui fait face? «Trêve de tergiversation!» Semble dire une nouvelle voix en moi.

Mais voilà qu'on sort vite du lieu pour éviter de s'y faire coincer. La suite, celles et ceux qui y étaient la connaissent et les

portes de la mairie doivent en garder quelques marques. Moi, un peu dérouté, j'ai filé voir des amis, confronter l'émotion vécue avec leurs oreilles ahuries. Et la nuit entière nous en avons parlé.

Le lendemain, nous en parlions à la scénographe. Un peu démunie, elle lâchait quand même un «j'ai cru comprendre qu'ils avaient de bonnes raisons de ruiner l'exposition» tout en déplorant la destruction des maquettes d'architectes, exemplaires uniques réalisées patiemment à la main. Le matériel mis en pièce ? Qu'importe. La mairie leur avait déjà annoncé qu'elle payerait 20.000 € de plus pour remonter l'exposition...



ENTRE
NOUS,
LES MURS
DE LA
VILLE

Par
Lionel Rysmoule

À Caen, comme dans toute ville moyenne se voulant Métropole, on aime les grands projets. Parmi les quatre projets du centre-ville, en plus de celui de la Presqu'île, le projet République. Celui-ci vise, comme les autres à dynamiser le centre pour en faire un « lieu de vie privilégié des caennais ». Conçu sur vingt ans, la place historique de Caen (ancienne Place Royale dont la première maison fut construite en 1624) doit accueillir, à la place de ses tilleuls, de la fontaine et de ses carrés d'herbe laissés à l'abandon des terrasses privatives d'hôtels et cafés bourgeois, de son parking, un immense bâtiment spécialisé dans la restauration, le « *co-working* », et les magasins éphémères (comprendre « emplacements pour auto-entrepreneurs dont la cessation d'activité passera pour normale »), mais également des espaces verts « ludiques », à l'image du rêve des urbanistes nantais. Si nous avons toutes les raisons de nous opposer à ce projet, reste que la chose la plus surprenante (quoique) fut de voir une résistance se mettre en place par une élite culturelle locale et quelques élus. Si certains se sont réjouis de voir une contestation émerger, et si nous y participons à notre manière, cette place centrale est également l'espace d'inscription d'une bourgeoisie locale qui ne porte que peu d'intérêt aux projets s'en prenant directement aux classes populaires (Rives de l'Orne), aux populations marginales (Presqu'île), ou aux agriculteurs (agrandissement d'Ikea). Ce texte, comme une balade, invite à percevoir à travers l'expérience singulière,

la structuration de classe et les contours d'une Métropole qui, je pense, ressemble tout compte fait à toutes les autres.

J'ai longtemps, quand j'y pense, cherché la ville. Comme tout le monde, ou à peu près personne en fait, j'ai cru qu'elle nous entourait. Que ses murs, noircis, obscurcissaient la vie qui y coulait. Que la tourbe, en dessous, assombrissait le sens qui s'y enlisait. J'ai erré, maintes fois, à la recherche d'une épaisseur. Las de n'y rien trouver, je me suis laissé prendre dans les flux. Des automobiles vrombissantes aux foules solitaires, je devenais, comme celles et ceux que je rechignais à rejoindre, marchandise.

La ville ne pouvait alors être autre chose : cet espace de flux dans lesquels nous nous perdions, nous croisions sans mêmes nous voir. Une immense accumulation de vide prête à déborder. Dans le silence. Dans la passivité. Dans *nos* passivités.

Rien ne semblait alors résister aux flux : ni les mots, ni les choses. Je lisais des philosophes et des poètes dont les mots exsudaient plus vite que l'Orne à l'ouverture des écluses. Ces brasseurs de bran ont le mérite de participer du mieux qu'ils puissent à la société, ils en affaiblissent le *penser* et sont en réalité rarement pris pour autre chose que ce qu'ils sont : des petits marchands de *monnaie de signes*. Quant à leur action, elle consistait en la dénonciation de choses que tout le monde savait déjà, et dont toute personne un tant soit peu sérieuse avait pris acte ci-devant. Si l'homme habite en poète, comme le suggérait Hölderlin, le poète habite aujourd'hui en marchand. Flux de mots, flux de choses. La capacité de résistance à ces flux s'exprimait comme capacité à intervenir dans ces flux, à se faire flux. Merde parmi le sang, foutre parmi la pisse, la naïveté d'une *intelligentsia* provinciale à se croire extraite d'un monde qui la traverse.

En cherchant ma ville, en croisant ces petits marchands, j'ai pu bouquiner dans leur jardin. Invité à leur table, j'ai pu me délecter de l'ombre de leurs arbres. Ô dieux ! qu'ils les ai-

ment leurs arbres. Au point de vouloir les sauver plus encore que des hommes – à moins qu’il ne s’agisse de chiens car ces hommes-là sont bien moins nourris encore. Au cœur de ce qui était censé être la ville, je n’ai trouvé qu’une place. De celle-ci constellait alors de petites vitrines où le vin coulait aussi vite que l’auriculaire bandait du verre à pied. Assemblés chez les boutiquiers d’arts, où siégeaient leurs produits ou ceux de leur race, force est de constater qu’ils avaient quelque chose d’un discernement minimal leur offrant d’être conscients de leur médiocrité tant ils savaient leurs murs sans intérêt. Pris à parti, on me proposa alors d’entrer dans l’arène et de participer à la gesticulation. Trop rigide je crois, mais trop seul aussi, je repoussais la perche tendue. Non que la cause ne me touchait pas, mais je ne déchiffrais pas les maux et les contorsions auxquels ils m’invitaient. Je cherchais la ville, et on ne me parlait que d’une place, toujours. Je cherchais les contours, on me pointait un centre. Alors que les dessins foulaient au loin, on continuait de m’indiquer ce qui se voyait déjà trop. Et il ne me fut pas surprenant d’y apprendre que, les marchands qui défendaient cette place, avec toute la passion que la marchandise n’avait pas encore dévorée, le faisait au nom de l’Histoire.

J’appris alors que la ville avait une Histoire et, donc, que cette place y siégeait. C’est que, ces gens-là, aiment l’Histoire ! Non qu’ils la connaissent, mais qu’ils en usent. Il faut dire qu’elle leur est bien commode à ceux-là – ces *Ducs de Nimby*. Elle leur permet de voir cette ville que je peinais à discerner, de s’y inscrire tout en s’en détournant. La centralité de leur jardin, cerné d’arbres, leur conférait un être-central-au-monde. Ils s’installaient ainsi auprès de ceux qui l’avaient peuplé, dans une abstraction aussi élevée que leur intelligence est basse. Se faisant tour à tour nobles à la Cour ou révolutionnaires, les petits marchands avaient alors un autre produit à fluer. Tout ce qui était périphérique disparaissait et, avec cela, les êtres-périphériques-au-monde. Tout ce qui résistait aux flux ne leur était pas seulement étranger, mais inexistant. Le démocrate a cette fâcheuse tendance à abolir l’étrangeté pour maintenir son ethos. Pour ma part, si je discernais un morceau de ville, je n’en dessinais toujours pas les contours. L’Histoire qu’ils racontaient, qu’ils se racontaient, ratait tout aussi bien le plan d’immanence que le plan de consistance. Elle tombait platement pour quiconque voyait le

désert s'approfondir.

Plus j'avancais, plus le décor ressemblait à une aquarelle sous la pluie. Les couleurs s'amalgamaient sous les éclaboussures des pas alertes dans les voies boutiquières. Non qu'il y pleuve beaucoup mais plutôt souvent la même journée. La ville semblait imperméable aux aléas climatiques si bien que le courant portait les bourses qui parfois s'établissaient au quai d'une échoppe pour repartir plus légères. Mais la vitesse et la houle me faisaient toujours plus tanguer au point que j'en finis par perdre mon compas. Il fallut que, m'empoignant à un morceau de zinc, je croise à nouveau quelques singuliers habitants qui, comme des magiciens, semblaient en mesure de pauser la battue du rythme. Ils m'indiquèrent un chemin peu sûr, où les ducs ne mettaient jamais les pieds sous peine d'éprouver une vie si intense que leur pompe ne le toléreraient pas. Ils m'apprirent que je ne devais pas chercher le beau, pour trouver la ville, mais penser inversé, que le laid soit un moment du beau. Je ne devais pas chercher non plus la quiétude, car le silence appartient aux morts et à leurs corps froids.

Et je sentis soudain quelque chose quand, sous mes pieds, une chaleur m'appela. Je me souvenais alors que *la Grandville a le pavé chaud*, comme un complice me l'enseigna jadis. J'entendis, non au loin ni au près, plutôt au-dedans, comme d'une expiration chaleureuse se tisser une parole qui me fit percevoir, pour la première fois, la possibilité d'un Nous et avec elle, d'une ville. Le décor s'éclaircit. Aux pierres noires se substituait une roche blanche. Le fourmillement des routes laissait place à des errances. La boue se cristallisait en coraux et le trouble devint clair. *Nous* avions arrêté les flux. Bien sûr, les petits marchands craignaient pour leur tranquillité. Pour la première fois, la ville leur apparaissait à eux-aussi. Ils se rendaient compte que leur enclave n'avait d'existence qu'en rapport à son seuil, où s'agglutinaient d'autres qu'eux, moins rois, moins républicains, moins semblables aux héros de l'Histoire qu'ils se plaisaient à se dire entre-eux. Aux êtres enkystés dans les flux, il ne reste qu'un amas fixe de pus quand la circulation achoppe. Ils prirent alors conscience qu'ils n'étaient rien quand ils virent que nous étions Nous. Ils devinèrent que s'ils avaient leur place, leurs rues, leurs immeubles, nous avions le monde pour seul demeure. Qu'à leurs gesticulations fragiles et grotesques dans le

paraître s'opposait une sincérité dans la clandestinité et l'amour.

C'est ainsi que je compris que nous ne serions jamais pris entre les murs de la ville, mais que la ville se révélait chaque fois que nous la débordions ; que jamais les murs ne nous tenaient, mais qu'il nous fallait la cerner de toute part ; que jamais nous ne puissions lui appartenir car jamais rien ne doit appartenir ; que tout s'arrête alors, car nous avons commencé.



ONLY LYON

VOUS

REPREN-

DREZ

BIEN

UN PEU
DE DÉSSERT

La fortune de ce texte est de fonctionner par ricochets. D'abord publié en 2008 dans le journal lyonnais *Outrage*, il fut ensuite repris par la revue *Rebetiko*, à l'hiver 2010. Huit ans après, nous décidons de le faire reparaître ici, tant la farce qui s'y joue est criante d'actualité, tant le ton qui s'y déploie nous semble des plus aiguisés.

La métropole, ça n'est pas seulement les caméras de vidéo-surveillance, les circulations accélérées et les projets pharaoniques, c'est aussi un nom, une manière de dire et de se définir, de se vendre sur le marché impitoyable des grandes villes mondiales. Depuis peu, Lyon a choisi le sien : Only Lyon, un anagramme anglicisé qui, sur le modèle d'*I Amsterdam*, inaugure une nouvelle ère de la ville moderne, la branding city, la ville faite marchandise. Only Lyon regroupe depuis l'année dernière tous les décideurs politiques locaux, les patrons, mais aussi la fac, l'aéroport et le centre de congrès. La marque est chargée d'assurer la promotion de la ville au moyen de diverses campagnes publicitaires, de petits films d'entreprises et de grands 4 par 3 diffusés dans les aéroports. Les affiches de la dernière campagne lancée en juin mettent en scène une dame en robe rouge sur un pont méconnaissable et un slogan : «*Be you, be here*», elles nous invitent dans une ville irréaliste, un songe grossier de publicitaire qui en dit long sur l'opération de logoïsation de la ville [...]

Only Lyon trouve sa référence à Dubaï, à tel point qu'un protocole d'accord autour du projet urbain «Lyon-Dubaï City» a été signé le 9 janvier 2008 entre le maire de Lyon et l'investisseur du projet, le président de la société dubaïote Eminvest. Le but était de recréer de toutes pièces un vaste quartier lyonnais sur une surface de 300 hectares au cœur de Dubaï. Le projet prévoyait la construction de commerces et de logements, mais aussi l'implantation de l'Université Lyon 2 et EM Lyon,

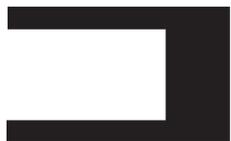
une école hôtelière de Paul Bocuse, une annexe du musée des tissus, une cinémathèque animée par l'institut Lumière, ou encore un centre de formation de l'Olympique Lyonnais. La réalisation du quartier lyonnais, qui demande un investissement de départ de 500 millions d'euros, a été pour l'instant remise dans les cartons, crise oblige. Mais Collomb ne lâche pas l'affaire, l'idée d'un autre Lyon bâti au milieu du désert par des travailleurs sans-papiers népalais continue de le faire rêver, et ce ne sont pas les conditions de travail qui l'arrêteront.

Plus encore, ce sont les événements culturels qui assurent l'aura de la marque Only Lyon, et ses clivages : « Tout le monde dehors ! » est le slogan affiché partout dans les rues de Lyon cet été. Tout le monde dehors, les Roms, les putes et les clochards ? Ou tout le monde dehors pour admirer les « 250 spectacles gratuits organisés cet été à Lyon » ? Quand on est du mauvais côté de la barrière, on est en droit de se le demander. La culture pour la métropole, c'est surtout un moyen de se « positionner sur le marché européen de l'événementiel », une manière bien pratique de dire la ville – Lyon capitale du cinéma, de la danse et des « arts émergents » – et de cadenciser tout ce qui peut menacer de près ou de loin le bon ordre des festivités [...] De ce point de vue, la biennale d'art contemporain de cette année est particulièrement gratinée puisqu'elle réussit l'exploit de s'inscrire au cœur de ce sur quoi porte l'opération de dévitalisation métropolitaine, le quotidien. « Tout est spectacle, n'importe quelle image dans un magazine, une exposition... et d'autre part dans le monde, on trouve ce qu'on appelle "le quotidien", qui est un terrain vivant, mouvant, un terrain où les gens inventent de multiples choses et essaient de résister à cette logique implacable de la consommation, dont le spectacle est l'incarnation ». Le commissaire d'expo Hu Hanru tient des discours proprement hallucinants compte tenu de la politique menée à Lyon à l'endroit des indésirables. Notre commissaire nous explique que cette biennale va permettre de « manger, d'habiter et de parler » l'art contemporain, et ce en opposition au « règne de la marchandise », au « tout spectaculaire, où tout est encadré par un carcan de consommation, de superficialité, de marché ou d'institution. La Biennale, c'est la tentative de retrouver le lien très proche entre la création artistique et la vie de chacun ». Cette année, la biennale fait le spectacle qui critique le spectacle, qui lui-même recritique le spectacle., un discours kaléidoscopique qui pourrait

déboussoler. Mais quand on connaît, pour l'avoir douloureusement ressentie, la pression que mettent les vigiles livrés avec les spectacles, on ne se demande pas longtemps à quel point on est pris pour des abrutis. De la reconstitution de la bagnole de Mesrine au centre Charlie Chaplin de Vaux-en-Velin, jusqu'à une installation dans un commissariat de police de la banlieue Est ou une distribution de crêpes sérigraphiées au Nutella à l'effigie de Mickael Jackson aux États-Unis¹, la biennale de cette année a quelque chose de particulièrement obscène. Le quotidien dont les artistes ont fait leur objet n'a de sens que pour ceux qui précisément ne vivent pas au quotidien les humiliations des contrôles de police et les nuits en centre d'hébergement d'urgence. Fantasma d'une métropole pacifiée, où l'on pourrait extraire la violence du quotidien et la restituer purifiée dans les salles des musées. «Est-il encore possible d'être un étranger?» nous demande notre commissaire d'expositions. Il aurait fallu poser cette question aux Roms installés aux camps de Chassieu, de Décines et de l'avenue Berthelot expulsés à la fin de l'été. C'est dommage qu'ils ne soient plus là pour partager avec les artistes cette réflexion ô combien d'actualité. Mais comme on l'aura compris, Only Lyon a déjà sélectionné celui à qui il pourra poser la question, le «bon» étranger, celui qui sait apprécier l'art contemporain et qui aime à pratiquer «la dérive urbaine» dans les centre commerciaux. Une seule chose reste à espérer, c'est que le quotidien, le vrai, leur pète à la gueule, que la bagnole de Mesrine soit volée et qu'elle finisse dans le Rhône, que les crêpes à l'effigie de Mickael Jackson soient étalées sur la gueule de l'artiste, bref que la biennale se transforme en cauchemar.

1. Nom d'un quartier du 8^e arrondissement de Lyon.

DE [REDACTED]
CORDELIERS



À

PERRACHE



Les propos qui suivent sont le résultat du réarrangement et de la mise à jour d'un article initialement paru en février 2015. À l'époque, il était né d'une colère contre ce que peu de monde, dans l'entourage de son auteur, acceptait de voir : à quel point l'entreprise de transports en commun dont il est question était non seulement grossière dans ses tentatives de contrôle, mais dangereuse dans les fins qu'elle se donnait. L'article avait donné lieu à différents retours, pointant principalement une « paranoïa », une « exagération », le fait de « voir le mal partout » ou encore de « réfléchir trop ». On laissera le/la lecteur·ice d'aujourd'hui en juger.

Les transports en commun lyonnais, dont l'anagramme TCL est devenu pour tout·e habitant·e de Lyon une dénomination *pas-se-partout*, orwellienne, ont toujours (et c'est évident), été l'*infra*-structure (c'est-à-dire la structure d'en-dessous, qui ne dit pas son nom), de la vie quotidienne. Mais depuis bientôt deux ans, une série de campagnes publicitaires a contribué à faire transmuter les TCL en un organisme, une institution. Les TCL forment un réseau, mais aussi des *rets* : ils emprisonnent, incarcèrent, et opèrent un processus de renforcement de leur emprise sur le consommateur. Je peux circuler librement, tourner à l'infini dans le réseau, je n'en suis pas moins contrôlé·e. Néanmoins, les campagnes de communication des TCL des années 2014-2017, dont le présent article propose ici une liste non exhaustive, révèlent une dynamique qui débute par une volonté de contrôle au sens foucauldien du terme (cf. *infra*), pour en revenir récemment à une logique plus ouvertement disciplinaire.

Tout a commencé avec Mr Avant (*sic*), premier des personnages-symboles qui indiquait à l'usager·ère où se positionner devant le bus, par quelle porte entrer. Le fait de choisir comme

porte-étendard un personnage fictif, caricatural, typifié, renvoie au monde du dessin animé et se fait ainsi le vecteur d'une infantilisation du consommateur, que des indications trop notionnelles, pas assez imagées, auraient sans doute (selon les TCL) conduit à une surcharge cognitive. D'autre part, Mr Avant est le signe d'un polissage de l'idée qu'il contient : celle du resserrement de la mainmise sur les corps, depuis les déplacements les plus larges (se rendre de Cordeliers à Perrache) jusqu'aux plus minimes (entrer dans le bus).

Cette mesure mériterait déjà, et à elle seule, une critique plus avancée. Mais – si abjecte qu'elle soit – il reste possible pour les individus de s'y soustraire : qu'on me prenne pour un·e enfant ne fait pas de moi l'un·e d'entre eux. Les choses se complexifient lorsqu'on en arrive à l'internalisation de la contrainte, le passage du corps à l'esprit.

L'une des premières campagnes publicitaires contre la fraude des années 2010, affichée sur les quais de métro et les façades des bus, présentait un homme ou une femme vêtu·e en partie de jaune (couleur ancestrale de la trahison, de *l'infidélité* : je suis métaphoriquement marié·e à TCL, mon rapport n'est plus transactionnel mais affectif), la tête cachée (sans tête, sans cerveau) souvent par une machine à oblitérer, avec la mention «Honte à la fraude». Phrase nominale, tranchante, a-logique, censée s'imprimer dans la conscience de la personne qui la lit. La barrière est franchie : non seulement les TCL, en désignant ce qui est honteux, ce qui relève de la bassesse, de l'ignominie, imposent une morale à l'usager·ère, mais ils édifient aussi une exclusion : celle de la catégorie *écervelée* des fraudeur·euse·s, mêlé·e·s *sans vergogne* à l'autre groupe exclu par le réseau, celui des mendiant·e·s («Merci de ne pas encourager la mendicité» : les transports en commun lyonnais sont de bon conseil, vraiment). Les TCL prescrivent une morale de l'opinion, non de l'acte : il s'agit de *honnir* et de *ne pas encourager*. Autant dire ne rien faire, seulement se contenter d'*opiner* aux contrôles et à l'encadrement renforcé des «Amis» TCL (dont on impose, là encore, l'amitié : retour de l'affectif ; les soixante euros par mois de l'abonnement achètent des ami·e·s en masse). Le dispositif qui vient ensuite poursuit le passage du contrôle des mouvements du corps à celui des mouvements de l'esprit :

la télévision. Dans les tramways, sur les quais de métro, des écrans, pêle-mêle :

- font le panégyrique des TCL, vantant sans aucune conscience de la moindre subtilité propagandiste la gloire et la splendeur des derniers modèles de bus, de tramways ou du récent tronçon de telle ligne.
- dispensent des informations dignes de BFM, concernant l'actualité locale principalement. Cela fait signe vers la volonté d'élargir au maximum les domaines d'application des TCL (non plus seulement véhicule, c'est-à-dire maître de l'espace, ni même directeur de conscience, mais aussi médium entre le monde et soi, professeur en quelque sorte).
- affichent l'horoscope du jour : indice d'une volonté de ramener la masse à la dernière forme vivace de superstition. Quels sont les effets de l'horoscope (j'imagine un sujet en dehors de tout cynisme, crédule) ? Avant tout, penser à autre chose qu'aux inconvénients du métro, à la criante misère qui *s'y voit*, puis croire en l'existence d'une chose telle que *sa* journée, individualisée, et expliquer systématiquement tout désagrément par cette prédiction matinale. L'horoscope est un outil idéal de divertissement et de désactivation politique : si je suis de mauvaise humeur, ce n'est pas dû à la tension ni au stress des déplacements urbains, mais à la rencontre de Jupiter et de Saturne. Depuis le souterrain, l'horoscope des TCL me renvoie à un monde supralunaire, à un conte de fées. Le temps de me demander si mon horoscope fonctionne pour ma journée telle que je la prévois, je suis sorti·e du métro, j'ai bien rêvé comme on me l'a gentiment proposé.
- déroulent la « Minute Zen », durant laquelle des vidéos de couchers de soleil ou d'animaux dans la savane défilent pour détendre les téléspectateur·rice·s. Cela entre dans le même domaine de contrôle que l'horoscope (la diversion par le divertissement) : supposément 'zen', je me relaxe, me relâche, m'abandonne à la maîtrise des TCL.

« L'information, c'est le système contrôlé des mots d'ordre », disait Deleuze en 1987². Il n'existe ainsi pas de mots qui ne

2. Commentant les travaux de Michel Foucault et parlant de l'apparition des sociétés de contrôle qui succèdent aux sociétés disciplinaires, il déclarait : « Le troisième âge ne peut plus être celui de l'enfermement. L'enfermement, on n'a plus rien à en faire, puisque les limites assignables

fassent qu'informe à proprement parler. Ou plutôt, disons que chaque information donnée exige que l'on y croie, que l'on s'y tienne. Une information n'est donc rien d'autre qu'un mot d'ordre. Ainsi va le journal télévisé, ainsi va la publicité, ainsi va l'horoscope, ainsi vont les injonctions à se détendre – dans une fausse quiétude –, même quand tout cela a lieu dans le métro, surtout quand tout cela a lieu dans le métro. En effet, lieu transitoire par excellence, le voyage en transport en commun doit être un espace-temps dans lequel je ne quitte rien, dans lequel la présence du pouvoir, ses injonctions à me *laisser bercer* doivent être rendues visibles et audibles³. Les sociétés de contrôle ne peuvent faire l'économie d'aucun moment de la vie des individus, aussi court soit-il. Rien d'étonnant à cela.

Un autre gadget communicationnel est Super Civique, nouveau marqueur d'un passage du contrôle des mouvements du corps à un contrôle des mouvements de l'esprit. On notera au passage que cette campagne est destinée aux enfants, ce qui d'une part, n'empêche pas de penser qu'elle atteigne tout le monde, et d'autre part implique que les TCL s'érigent en instituteurs: il s'agit ici d'*éduquer* l'utilisateur-enfant en lui enseignant les règles de politesse, affublées du vocable politique de «civisme». Ainsi, ne pas écouter de musique trop fort est con-

sont remplacées par des zones de fréquence. C'est la zone de fréquence qui compte. Qu'est-ce que vous avez besoin d'enfermer les gens puisque la probabilité vous certifie que vous les retrouverez tous sur l'autoroute tel jour à telle heure? Ça va de soi que l'enfermement est absolument inutile, il devient même, à cet égard, coûteux, il devient stupide, il devient socialement irrationnel. Le calcul des probabilités est bien meilleur, là, que les murs d'une prison. Bon, alors, c'est ça un pouvoir de contrôle et non plus un pouvoir disciplinaire.» – Cours de Deleuze sur Foucault du 8 avril 1986. (http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php?id_article=477)

3. Au passage, il est intéressant de voir le déplacement de l'imaginaire autour de l'espace souterrain: auparavant perçu comme une zone d'ombre, obscure, clandestine, propre à la conspiration et à la transgression, à partir de laquelle des choses peuvent s'organiser et se produire, il bénéficie désormais d'une image beaucoup plus consensuelle, en tout cas beaucoup moins conflictuelle. En y faisant creuser des tunnels pour désengorger la ville et y installer des transports, le pouvoir a non seulement servi des intérêts économiques, mais a pu en outre transformer l'imaginaire révolutionnaire fécond autour de l'*underground*, continuant ainsi son entreprise de colonisation des esprits.

situé en «bonne pratique» (*dixit* tcl.fr), de même que laisser sa place aux personnes âgées ou aux femmes enceintes⁴.

Vient ensuite la campagne de communication du Sytral, «très humaine», qui «met en scène des scènes (*sic*) quotidiennes des voyageurs du réseau⁵»: «TCL, premier réseau social lyonnais». Des figurant·e·s sont pris·e·s en photo, l’affiche étant dotée d’une mention en hashtag: «#afterwork»; «#fourire». Ici, c’est à un changement de ton que l’on a affaire: à une parole moralisatrice ou professorale, toujours adressée, se substitue une parole performative: le «réseau social» des TCL s’invente, se crée par le discours et par l’image. À la vie quotidienne réelle, aux conditions de voyage plus ou moins agréables dans les TCL, on oppose une quotidienneté idéale, faite de sourires, de fous rires, de rencontres et de partage. À un pendant discriminatoire, à une dimension communautaire définie par le rejet des fraudeur·euse·s, des mendiant·e·s et plus généralement des «inciviques», face au renforcement des contrôles, de leur agressivité et de leur arbitraire, on *affiche* le mirage d’une collectivité basée sur la socialité de l’échange.

De tels dispositifs ne visent qu’à une chose: faire croître la méfiance du reste des usager·ère·s, laisser s’installer un climat de défiance générale, un îlot paranoïaque. Il s’agit également d’exercer un contrôle quotidien sur l’individu: un trajet se doit d’être une *aventure*, aussi aseptisée soit-elle. À ce titre, il faut occuper les esprits, attirer – et prélever – l’attention pendant cette *bulle voyageuse*. Et quiconque y verraient une commune dérive du système (des entreprises semi-publiques comme TCL dont les modes d’action et de communication se situent à l’intersection du pouvoir étatique et de la puissance entrepreneuriale) se fourvoit: nous assistons plutôt là, depuis des décennies, à une *mise en système* de la dérive.

4. Au passage, quel sens y a-t-il à infantiliser ainsi les enfants, sinon celui de diviser la clientèle en différentes sections, en fonction de l’âge, de telle sorte que chaque groupe ainsi constitué se voie ainsi attribuer un discours spécifique, une campagne de pubité spécifique? Aux anciennes divisions sociales (1^{ère} classe, 2^e classe, classe économique) sont ainsi substituées des divisions biologiques (l’âge des consommateur·ice·s).

5. Toujours tcl.fr.

Mais il faut ici mentionner le dernier affront en date, qui révèle à la fois le virage de bord dans la logique de contrôle opéré par les TCL, et l'échec cuisant de leur fantasme, celui d'un «réseau social et éducatif». Il s'agit d'une récente campagne anti-fraude, campagne dont la réception a été pour le moins houleuse. Celle-ci présente des affiches inspirées du film *Usual Suspects*, où l'on voit les photographies d'identité judiciaires d'usager·ère·s (de face, de profil, devant une échelle de mesure) portant un panneau indiquant le montant et la cause de l'amende. Passé le dégoût, ce qu'il y a d'étonnant dans une telle campagne, c'est le passage opéré, sans aucune délicatesse, vers un univers carcéral. Que les fraudeur·euse·s soient des criminel·le·s, on aura compris que c'est ce que les TCL veulent nous faire concevoir, mais qu'ils fassent aussi explicitement de la fraude un acte passible d'emprisonnement marque certainement le franchissement d'une limite. Le point d'orgue se trouve certainement dans l'association, à côté des fraudeur·euse·s «classiques», des usager·ère·s qui laissent leur ticket à la sortie du métro pour qu'un·e autre voyage avec⁶, ou gardent ouverts les portiques du métro pour laisser passer les personnes qui souhaiteraient se mouvoir librement. La «cession de son ticket à un tiers», tout comme le fait de «maintenir ouverts les portiques», sont résolument catalogués comme des actes criminels passibles d'incarcération. Le montant de l'amende participe bien entendu d'un chantage exercé sur les catégories les moins aptes à déboursier de telles sommes (de 60 à 3750 euros pour ceux qui osent «vendre des tickets à la sauvette»). À Lyon comme ailleurs, le monde suit son funeste cours...

Cette dernière campagne cependant nous indique au moins deux éléments qui donnent un faible espoir : en premier lieu, on relèvera que le fait de caractériser des actes de solidarité – laisser son ticket ou tenir les portiques ouverts –, comme *cibles* des affiches indique en creux leur importance grandissante. Le matraquage financier, l'augmentation régulière des prix et des amendes, le renforcement des contrôles se voient ainsi opposer un renforcement et une multiplication parallèles des liens de solidarité, des gestes anonymes et clan-

6. Notons au passage que les TCL ont poussé le cynisme jusqu'à déployer des agents spécialement prévus à des fins de ramassage des tickets encore valables.

LE MATRAQUAGE FINANCIER,
L'AUGMENTATION RÉGULIÈRE DES PRIX
ET DES AMENDES, LE RENFORCEMENT
DES CONTRÔLES SE VOIENT AINSI
OPPOSER UN RENFORCEMENT ET UNE
MULTIPLICATION PARALLÈLES DES LIENS
DE SOLIDARITÉ, DES GESTES ANONYMES
ET CLANDESTINS QUI OUVRONT
LA PORTE, L'ESPACE D'UN INSTANT,
À DES POSSIBILITÉS NEUVES.

destins qui ouvrent la porte, l'espace d'un instant, à des possibilités neuves. À chaque soubresaut autoritaire de l'entreprise répondent comme en écho les bips des portiques maintenus grand ouvert, et un nombre sans cesse croissant de tickets de métro se fait palimpseste : les oblitérations réitérées, permettant à deux, trois, quatre passager·ère·s d'emprunter le métro gratuitement, se superposent jusqu'à rendre illisible la station de départ. Ce sont la richesse et l'inventivité des illégalismes populaires qui fleurissent quand le contrôle cherche en vain à tout dessécher. Secondement, la campagne laisse à penser que les TCL ont abandonné toute volonté de fédérer, *via* la création d'un «réseau social», les honnêtes gens contre les fraudeurs-mendiants déclassé·e·s et marginaux·ales. C'est ce qu'indique le passage d'une logique de l'exclusion à une logique de la dissuasion : si les TCL s'adressaient auparavant à un·e usager·ère *lambda* qu'ils s'imaginaient ainsi façonner, le discours est désormais adressé à tout un chacun, signe que tout le monde est un·e fraudeur·euse potentiel·le. En d'autres termes, c'est bel et bien une défaite communicationnelle, une défaite du contrôle, que signale l'orientation disciplinaire (puisqu'carcérale) prise par cette campagne. Les alliés imaginaires des TCL, qui rappellent ceux composant la «société civile» de Macron, se sont révélés ce qu'ils étaient depuis le départ : des fantoches. Ainsi retrouve-t-on le rapport de force classique de l'entreprise qui n'a plus que (mais c'est déjà beaucoup) la justice à son service, et les barreaux des prisons, et non plus la docilité ni la maîtrise des corps et des cœurs, pour poursuivre sa quête de profit.



CONSIDÉ-
RATIONS
SUR
LA
FRAUDE
DES
TRANSPORTS

1. «Vous les fraudeurs, vous manquez de culture. Vous manquez de culture collective. Quand vous ne payez pas, c'est pas que vous qui êtes impactés, c'est ceux qui payent à votre place. Beaucoup considèrent que les transports c'est une variable d'ajustement à leurs difficultés. Et quelquefois, ce qui m'étonne le plus c'est quand je vois des jeunes hommes, des jeunes femmes ne pas valider leur ticket et à côté de ça se trimballer avec des I-phones où tout ce que vous voudrez dans les oreilles. Il y a une chose qu'il faudra apprendre aux gens : à maîtriser leurs déplacements. Et faire en sorte qu'ils le fassent, quand ils n'ont pas beaucoup de moyens, dans la mesure où ils en ont besoin, et non pas uniquement quand ils en ont envie.

Écoutez, vous ferez une économie sur les piles de votre appareil (*sic*), sur je ne sais trop quoi, mais vous paierez votre amende... vous économisez un paquet de cigarettes de temps en temps et vous la payez votre amende de trente-trois euros... bon allez ! »

Bernard Rivalta, ex-président du Sytral, syndicat mixte des transports pour le Rhône et l'agglomération lyonnaise, intervenant dans l'émission « Le coût du ticket et le prix de la fraude », *Les Pieds sur Terre*, France Culture, 8 décembre 2014.

2. Sans cesse le personnel du pouvoir, par le discours dominant qu'il véhicule, enferme nos pratiques dans une responsabilité collective, citoyenne, universelle tout en s'y soustrayant lui-même, confortablement affalé qu'il est dans sa tour d'ivoire. Il faudrait toujours songer à voir plus grand que nous, à l'échelle d'une *prétendue société*, que nous trahissons par nos actes. L'injonction à *penser aux autres*, à celles et ceux qui paieraient à notre place pour nos méfaits, est constante et dit trois choses. D'abord, elle doit sonner comme un avertissement : c'est que nous ne devons plus discuter avec nos ennemi·e·s, dans la mesure où leurs remarques ne cherchent qu'à nous pousser dans nos retranchements. La compréhension qu'ils et elles ont de nos actes est trop liée à *leur* monde pour qu'on y prête attention (or, vivre dans leur monde est une souffrance déjà trop atroce, qu'il s'agirait de ne pas aggraver en s'y installant). Ensuite, il convient de ne pas être dupe de ce type de discours : quand le

pouvoir met l'accent sur l'intérêt collectif, c'est toujours pour conserver un ordre qui, lui, est basé sur un individualisme forcené. Enfin, elle participe d'une volonté d'unification du monde tel qu'il est aujourd'hui. La fraude ne serait pas un acte singulier, faisant partie d'un monde en train de se faire, d'un fragment ouvert où la relation avec le voyage, la manière de bouger serait différente. La fraude serait un acte qui, réalisé au sein de ce corps social universel, constitue une atteinte à l'Humanité, et aux garant·e·s de celle-ci – la population dépossédée et isolée, toute entière en osmose avec ses élites.

3. Le mépris des classes dirigeantes est à l'œuvre, aujourd'hui comme hier. Quiconque n'agit pas *comme il se doit* et questionne l'ordre établi est réduit·e au rang d'inférieur·e qui ne sait raisonner. Pour les remettre dans le droit chemin, une gamme de sanctions est alors prévue.

4. Le pouvoir ne cherche pas seulement à punir la fraude en tant que telle. Il cherche à punir le défi posé à travers elle.

5. L'époque est à la restriction, et au cloisonnement. La pauvreté doit savoir rester à sa place, sous peine de graves conséquences : au choix, une amende ou, pour les plus récalcitrant·e·s, une nuit au poste. Par "à sa place", il faut comprendre "chez soi", dans la sphère privée. Il faut apprendre à ne pas faire trop de bruit. À ne pas troubler l'*ordre public*. À ne pas prendre trop de place. À vivre le déplacement uniquement comme une *nécessité*. Par nécessité, il faut comprendre : aller travailler, ou consommer. Et donc comprendre : être *productif·ve*. Sinon, il faut faire place nette.

5*. « Vous n'êtes chez vous que chez vous, ou là où vous payez, ou là où vous êtes surveillés. » Nous rajouterions : « ou là où vous travaillez ».

6. Le caractère payant des transports en commun est aussi une question de confort. Voyage confortablement celui ou celle qui y met le prix. Il s'agit de s'offrir un luxe. À l'avenir tramways et métros disposeront d'une première et d'une deuxième classe, et les services proposés iront de pair avec toute une gamme de prix.

6*. En pratique, la distinction entre première et deuxième classe existe déjà. Je paye, je suis en première – qui sera d’autant plus confortable que le parasite de la fraude sera éradiqué. Je ne paye pas, je suis en seconde – constamment aux aguets, en tension, cible des regards accusateurs de la première classe lorsque je quitte brusquement ma place à l’arrivée du contrôle.

7. «Le problème, avec les revendications, c’est que, formulant des besoins dans des termes qui les rendent audibles par les pouvoirs, elles ne disent d’abord rien de ces besoins, de ce qu’ils appellent de transformations réelles du monde. Ainsi, revendiquer la gratuité des transports ne dit rien de notre besoin de voyager et non de se déplacer, de notre besoin de lenteur.»

8. Nous ne voulons pas nous déplacer. Nous désirons nous mouvoir.

8*. Frauder relève davantage de *mouvoir* que du *se déplacer*. À cet égard, frauder peut être un plaisir. Le constant qui-vive de la fraude est d’abord un inconfort. Il est longtemps un inconfort. Mais il est aussi ce par quoi la tension ne retombe pas, ce par quoi mon siège ne me paralyse pas, ne m’*avale* pas. La fraude participe d’une perception active du monde. À guetter les signes de la présence des contrôleur·euse·s, je *vois* le métro, le bus ou le train avec une épaisseur renouvelée. Je remarque des détails invisibles, capte des sons étranges, cerne la beauté des formes des gens et des choses.

9. Si le capitalisme se déploie dorénavant en cherchant à rendre comptabilisable ce qui ne l’était pas jusque-là, ce n’est pas pour autant qu’il lâche du lest sur ce qu’il a déjà pris entre ses dents. Il n’y a plus de profits à maximiser mais un désastre qui se répand là où le désert n’a pas encore pris racine.

10. «Mais aussi, les revendications ne font le plus souvent que masquer les conflits réels dont elles énoncent les enjeux. Réclamer les transports gratuits ne fait qu’ajourner dans un certain milieu la diffusion des techniques de fraude. En appeler à la libre circulation des personnes ne fait qu’éluder la question d’échapper, pratiquement, au resserrement du contrôle.»

11. Contrôler la *régularité* d'une personne participe du quadrillage du territoire. La *carte* de transport participe de la traque des individus sur le territoire quadrillé.

12. Le fait que les professionnels des transports publics ne fassent grève, et donc ne paralysent tous les flux de la Métropole, que dans le *seul et unique* but de réclamer davantage de flics dans les transports est assez révélateur de notre époque : nous appelons de nos vœux la militarisation de l'espace public, telle une exigence prioritaire, ce sans quoi rien ne serait plus possible. Elle apparaît de nos jours, dans ce monde en phase de gel, comme la dernière revendication légitime. Nous en voulons pour preuve le fait que la plupart de ces actions de blocage soient relayées avec bienveillance par celles et ceux qui, d'habitude, les condamnent. Ainsi, nous plongeons le *cœur léger* dans ce délire sécuritaire, pour mieux nous y noyer. Ceux et celles qui trouveraient cela rassurant ont une excuse : ne jamais avoir rencontré le vrai visage de la police ; ou une certitude : ils et elles ne le connaissent que trop bien en tant qu'elle assure parfaitement son rôle de maintenir l'ordre du monde tel qu'il est.

13. *Glissement par nuit d'hiver : la nébuleuse TAN (troupe anti contrôleur-euse-s nantaise) asperge de peinture les locaux de la TAN (transports en commun de l'agglomération nantaise). Mécanique de printemps : un liquide acide et corrosif est injecté dans la moitié des bouches des machines à composter de la ville de Grenoble. Giboulées de mars : ampleur des émeutes contre le CIP à Nantes, lorsque le « cours insurrectionnel des choses » débouche sur la prise en main d'un tramway – le flux est ralenti jusqu'à nouvel ordre, la fête bat son plein.*

13*. Si les transports publics sont très souvent une cible, cela signifie qu'ils constituent invariablement, dans nos vies, un obstacle. Réappropriation, sabotage et peinturlurage participent du même geste : nous désirons faire un autre usage des transports.

14. Nous frauderons tant qu'il le faudra.

15. Si par hasard l'amende parvient à se hisser jusqu'à nous, c'est tout un discours que l'on entend alors. « C'est le jeu. Tu as

joué, tu as perdu.» Nous ne nous conformons pas à vos règles du jeu. «Combien il coûte ton téléphone? combien elle vaut ta veste? regarde la marque de tes pompes!.. Il faudrait peut-être commencer à réfléchir l'ordre de tes priorités.» Nous ne vous laissons pas le moindre droit de regard et nous ne tolérons pas l'once d'une remarque concernant notre mode de vie. «Bon, eh! cinquante euros, en vrai, c'est pas si terrible. Voilà, le mois prochain t'iras un peu moins au café avec tes potes, tu limiteras les clopes, et cette amende elle aura même été bonne pour toi.»

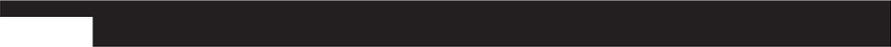
L'amende est comme cette "sanction éducative" que l'on offre à l'élève. Nous ne sommes ni ne serons plus jamais vos disciples, et votre morale n'est et ne sera plus jamais à nos oreilles qu'un borborygme informe.

15*. De toute manière, nous ne payons pas les amendes.

16. La fraude participe d'une idée cruciale: refuser de payer pour voyager. Mais, si nous refusons de rendre monnayables nos mouvements, nous réfutons tout autant l'idée de gratuité des transports. Nous ne voulons pas d'une gratuité du monde qui nous entoure et envisageons plutôt d'abolir ce qui fait de ce monde une marchandise. La gratuité n'existe nécessairement qu'en tant que rapport marchand.

17. Toute *économie* est bonne à être détruite. Il n'y a pas de bon monde marchand, aussi social et solidaire soit-il.

Les parents du peintre Gustave Courbet nous font parvenir cette lettre de leur fils datée du 30 avril 1871. Rappelons que Courbet est aujourd'hui exilé en Suisse, d'où il milite pour l'amnistie générale de ses camarades de la Commune. Nous profitons de cette publication pour lui réitérer tout notre soutien.



Mes chers parents,

Me voici par le peuple de Paris introduit dans les affaires politiques jusqu'au cou. Président de la Fédération des artistes, membre de la Commune, délégué à la mairie, délégué à l'Instruction publique: quatre fonctions les plus importantes de Paris. Je me lève, je déjeune, et je sié debate et préside douze heures par jour. Je commence à avoir la tête comme une pomme cuite. Malgré tout ce tourment de tête et de compréhension d'affaires sociales auxquelles je n'étais pas habitué, je suis dans l'enchantement. *Paris est un vrai paradis!* Point de police, point de sottise, point d'exaction d'aucune

façon, point de dispute. Paris va tout seul comme sur des roulettes. Il faudrait pouvoir rester toujours comme cela. En un mot, c'est un vrai ravissement. Tous les corps d'État se sont établis en fédération et s'appartiennent. C'est moi qui ai donné le modèle avec les artistes de toutes sortes. Les curés aussi sont à leurs pièces comme les autres, ainsi que les ouvriers, etc., etc., les notaires et les huissiers appartiennent à la Commune, et sont payés par elle comme les receveurs de l'enregistrement. Quant aux curés, s'ils veulent exercer à Paris (quoiqu'on n'y tienne pas), on leur louera des églises.

Dans nos moments de loisir, nous combattons les *saligauds* de Versailles, chacun y va à son tour. Ils pourraient lutter dix ans comme ils le font sans pouvoir entrer dans nos murs, nous perdons très peu de monde et ils en perdent énormément; ça n'est pas malheureux, car tout ce qui est à Versailles, comme si on avait choisi, est le monde duquel il faut se débarrasser pour la tranquillité, c'est tous les mouchards à casse-tête, les soldats du pape, les lâches rendus à Sedan, et, comme hommes politiques, ce sont les hommes qui ont vendu la France,

les Thiers, Jules Favre, Picard, et autres, scélérats, vieux domestiques des tyrans, vieilles poudrées des temps féodaux monarchiques, en un mot la plaie du monde entier.

Paris a renoncé à être la capitale de la France. Aujourd'hui Paris s'appartient. Il coopérera dans la mesure aux besoins de la France, en restant uni à la patrie commune, et il désire que toutes les provinces de France imite son exemple, de telle sorte que cette fédération devienne une unité puissante qui paralyse à tout jamais les gouverneurs de toutes sortes, ainsi que les vieux systèmes monarchiques, impérialistes et autres. Il veut que la liberté (et il n'y a pas à y revenir) soit consacrée sur la terre.

Je ne sais maintenant, mes chers parents, quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Je suis obligé de faire énergiquement tout ce travail qui m'est confié, et pour lequel j'ai eu tant de propension pendant toute ma vie, moi qui étais décentralisé, en ce sens que j'étais retranché dans mon individualité pendant toute mon existence. Pour être dans le sens de la Commune de Paris, je n'ai pas besoin de réfléchir, je n'ai qu'à agir naturellement.

La Commune de Paris a un succès

que jamais aucune forme du gouvernement n'a eu. Nous venons de recevoir à l'Hôtel de Ville la délégation des *francs-maçons*, ils étaient 10.000, ils nous garantissent deux cent cinquante mille adhérents et combattants. On ne nous appellera plus une poignée de factieux. À Versailles, on établit le vrai désordre intentionnellement et maladroitement, en rétablissant avec les fameux députés que la province leur a envoyés et les d'Orléans et les Napoléoniens.

Je vous embrasse en vous tranquilisant sur mon sort. Portez-vous tous bien et dormez sur les deux oreilles.

G. Courbet,
Membre de la
Commune de Paris

DES

LYCÉES

ET

DES
FLAMMES

- Je comprends pas bien, tu veux vraiment le faire ou c'est juste une blague ?
- Mmh, ça pourrait en être une, mais ouais j'y songe.
- Mais tu te rends compte de ce que ça représente ? Et de ce que tu risques ?
- Tu sais, j'observe depuis un moment, on croit que c'est hyper bien ficelé là-bas, mais y'a plein de failles. Bon, ils ont construit un portique, avec un badge, pour empêcher toute intrusion extérieure, mais je grimperai. Et puis les caméras... une cagoule, hein !
- Elles fonctionnent la nuit ?
- Elles sont infrarouges en tout cas, je sais pas combien de temps les fichiers peuvent être conservés... Bref, dans tous les cas ça reste un lycée, c'est pas non plus Fleury quoi...
- Mais si tu veux le faire, c'est que ça y ressemble ?
- Ouais, bon, on se comprend, on n'est pas complètement sur les mêmes logiques mais merde ce bahut il a tellement changé. Regarde, la collègue elle s'est fait sucrer son 100% pour un 50%, on a embauché un service civique à la place. Raison économique. Ils veulent recruter que des surveillants non-étudiant pour l'année prochaine, ils seraient "plus disponibles". Ils t'envoient des mails toute la journée auxquels tu dois répondre au plus vite, comme dans une boîte, mais où on est, sérieux ?
- Nan mais j'suis d'accord avec toi, c'est pathétique mais bon, là si tu fais ça tu décrédibilises aussi ton propos qui je pense ne va pas complètement dans ce sens.
- C'est-à-dire ?
- Bah brûler un lycée, c'est réduire en cendres le symbole éducatif, la chance pour certains élèves de réussir, d'avancer, enfin je t'apprends rien.
- Pour beaucoup, oui, ça peut vouloir dire ça. Tu penses bien que c'est ni les élèves ni le personnel que je veux brûler, mais le bâtiment. C'est très symbolique. Et puis bon, ça ramènera tous les journalistes charognards, et ça c'est gagné. Mais justement j'aimerais être clair et c'est pour ça qu'il y aura un communiqué.
- Qui dirait ?
- Tout ce qui me débecte ici. Parler des structures éducatives classiques. Leurs échecs, et leurs réussites pour quelques uns. Du flicage des élèves pour deux absences à qui on fait croire que ça impactera leur avenir. De la pression des parents para-

nos sur la direction qui, quand leur enfant se fait voler la montre qu'il a eue à Noël, insistent pour avoir des caméras. Et qui ont gain de cause. Ces mêmes caméras qui servent par ailleurs plus à savoir si les surveillants sont ponctuels qu'autre chose. Des conseillers d'orientation inquisiteurs. Des filières poubelles, d'autres élitistes. Des enseignements dépassés. Des enseignants dépassés, fatigués, rarement passionnés, qui n'ont de « gauchistes » plus que la réputation. C'est aussi...

- ... Attends, là, je te coupe. Je comprends ce que tu m'expliques mais ça va carrément être repris, interprété, et puis on saura que c'est un surveillant qui a écrit, enfin on s'en doutera, et puis bon je sais pas c'est quand même beaucoup pour...
- ... Pour si peu ? Et si c'était pas maintenant, qu'il fallait arrêter cinq minutes de réfléchir à toutes les conséquences que la moindre vague provoque ? C'est nous le monde. Marquer le présent, on y pense pas assez. Moi je m'en fous des sit-ins, des pancartes et des flyers, je les laisse aux syndicalistes. Notre génération doit prendre goût à l'action directe. On ne s'y confronte que trop peu, voire pas. À nous de l'appivoiser. Évidemment, tu dois te douter que j'ai peur. Mais j'ai autant la rage... Je le ferai demain soir. Avec, ou sans toi. Je vais devoir partir après ça, on se retrouve plus tard, autre part.



« *TRANCHER
LA VILLE* »

ÉLÉMENTS
D'ANALYSE

D'UN
SOCIOLECTE
POLITIQUE

Rappelons pour commencer les mots de Giorgio Agamben : « On voit bien une chose qu'il ne faut jamais oublier : les analyses grammaticales sont des analyses philosophiques et métaphysiques même. On ne peut pas comprendre une chose si on ne comprend pas que la grammaire contient en elle-même toute une métaphysique qui s'est cristallisée dans le langage ». Il est donc temps de laisser la parole au grammairien de la cellule de désertion active, pris en flagrant délit de dissertation.

PRÉAMBULE

À l'origine, le but que je m'étais fixé pour cet article était une étude un peu approfondie des « éléments de langage » (si éléments de langage il y avait) inclus dans le discours médiatique de la catégorie politique nommée de l'extérieur « ultragauche », et « autonomes » ou autre, de l'intérieur (si tant est que cette catégorie se nomme elle-même). Partant d'une intuition : l'emploi récurrent de formules métaphoriques dans ces discours, ou plutôt dans certaines sous-catégories de ces discours, je voulais chercher à savoir si l'on pouvait proposer une archéologie discursive de ces éléments et voir ce qu'il pouvait y avoir éventuellement de problématique politiquement à employer de tels éléments, de telles formules. Ce que j'avais en tête, c'était de produire à peu près le même type de propos que Carnap par rapport à la métaphysique, l'aspect destructeur en moins¹. J'ai donc commencé par éplucher d'une façon que

1. Voir Rudolf Carnap, « L'élimination de la métaphysique par l'analyse logique du langage », 1931, réponse à la conférence de Heidegger de 1929 intitulée « Qu'est-ce que la métaphysique ? ». Carnap tente de démontrer que les mots employés par Heidegger et la métaphysique en général (le Néant, la Vie, le Devenir, le Bon, le Vrai, l'Absolu...) sont dépourvus de signification : ce sont des simili-concepts.

je voulais systématiquement les articles les plus récents ayant paru sur les plateformes et blogs habituellement dédiés à ce type de discours². Cependant, j'ai été rapidement découragé devant l'ampleur du travail à fournir, et le manque du temps nécessaire à la réalisation d'une telle tâche.

Après réflexion, j'en suis donc venu à réduire de plus en plus mon champ d'analyse. M'est alors venue l'idée de me concentrer uniquement sur une formule, qui me semblerait représentative de ce dont je voulais parler, et de la comparer à un corpus restreint. C'est donc tout naturellement que j'en suis arrivé à interroger le titre du numéro premier de la revue *Parades* : «Trancher la ville». Ce titre m'a paru des meilleurs entrée et appui pour vérifier mon hypothèse concernant ce sociolecte-là.

1. CONCEPTUALISATION : LE TITRE DE LA REVUE

1.1. TRANCHER LA VILLE : ANALYSE SYNTAXIQUE

«Trancher la ville», donc. Observons en premier lieu la structure syntaxique : j'ai affaire à un infinitif non actualisé, suivi d'un constituant complément d'objet direct du verbe «trancher». Je m'intéresse d'abord à cet infinitif : on pourrait proposer une analyse de celui-ci comme un infinitif en emploi nominal : «*Le trancher la ville*», «*Le fait de trancher la ville*». «Trancher la ville», peut faire penser à un titre canonique formé d'un seul groupe nominal, actualisé ou non, comme *La Bête humaine*, *La mort le roi Artu* ou *Empire*³. On pense par exemple au titre de la revue de Servan-Schreiber : *Lire*. On a ainsi, comme souvent, un titre en suspens, qui ne forme pas une phrase.

Cependant une autre analyse est possible : on peut voir dans cet infinitif un emploi verbal, comme centre de phrase autonome. Il s'agirait d'un infinitif d'ordre, jussif ou injonctif : «*Il faut trancher la ville*», comme dans l'expression : «ne pas fumer», quoiqu'il faudrait ici plutôt y voir une dimension opta-

2. *lundimatin*, «Nantes révoltée» (page facebook), *rebellyon.info*, *paris-luttes.info*, *Indymedia Nantes et Grenoble*.

3. Je n'oublie évidemment pas qu'un infinitif, fût-il en emploi nominal, n'est pas pour autant nominalisé : il demeure un verbe.

tive, l'expression d'un désir, d'un rêve : « il *faudrait* trancher la ville » ; « *ce qu'il faudrait c'est* trancher la ville ».

Dans ces conditions, le titre repose sur une ambiguïté entre un titre classique, groupe nominal isolé, sujet d'une phrase qui n'existe pas ou qui n'existe qu'en lisant le livre, ou bien un ordre, une injonction. Dans tous les cas, l'infinitif est le mode que le grammairien Gustave Guillaume appelle *in posse*, par opposition aux modes *in fieri*, le subjonctif, et *in esse*, l'indicatif. Ce qui suppose que l'infinitif est le mode qui n'est pas actualisé, qui est au minimum de son actualisation : pas d'agent (personne ne tranche la ville), pas de situation dans le temps (on ne sait pas si la ville est tranchée ou va l'être).

Pour ce qui est du COD, « la ville », il faut noter qu'il est actualisé par l'article défini singulier féminin, « la ». L'article défini, pour de nouveau faire référence à la psychomécanique du langage de Guillaume, est l'article qui est au sommet du processus de généralisation. Or l'article défini peut avoir un emploi spécifique ou un emploi général. Spécifique, il réfère à un objet déjà sélectionné par l'article indéfini : dans la fable *Le loup et l'agneau*, on trouve « un agneau » (article indéfini) au vers 3 et « l'agneau » au vers 10, où l'article défini réfère à l'emploi indéfini du vers 3. Mais en l'occurrence, pour un titre de revue, sans texte qui précède donc, c'est l'option générale qui prime : l'extensité, le nombre d'objets du réel auquel le groupe nominal renvoie, est portée à son maximum. C'est de l'idée de ville qu'on parle. À nouveau donc, comme pour l'infinitif (en privilégiant l'analyse en emploi nominal), on conclut à une généralité, une abstraction portées à leur maximum : le réel, que ce soit au niveau verbal ou au niveau nominal, est convoqué le moins possible. « Trancher la ville », avant même la question du sens des mots (la dénotation), se démarque par la saturation d'éléments d'abstraction. C'est un titre qui manifeste un détachement vis-à-vis de la référence.

1.2. TRANCHER LA VILLE : ANALYSE SÉMANTIQUE

Qu'en est-il alors de l'effet de sens produit par cette formule ? « Trancher » signifie « séparer d'un tout », « couper net dans une épaisseur ». Une ville est « une agglomération importante, dont les habitants ont des activités professionnelles diver-

sifiées, notamment dans le secteur tertiaire»⁴. Or, on remarque que l'association de ces deux termes constitue un non-sens : une ville s'habite, se quitte, se développe, mais ne se tranche pas. Dès lors, par l'association de ces deux termes s'opère une contamination métaphorique : la ville devient sécable (concrétisation, transformation sémantique) et «trancher» est pris dans un processus d'abstraction. Or c'est une métaphore *in absentia* : le comparé, le sens réel de la formule, est absent, il reste implicite. En d'autres termes, la compréhension de l'expression «trancher la ville» suppose de rapporter ses termes à une autre réalité puisque telle quelle, elle ne déploie pas suffisamment d'indices sémantiques pour être comprise isolément. Pour être encore plus explicite, substantivons la formule : «le tranchage de ville». L'énoncé devient alors clair dans sa dimension énigmatique. C'est en ce sens qu'il y a une orientation métaphorique (au sens large) conférée à l'énoncé. Mais à la différence d'une catachrèse, d'une phraséologie, comme «l'or du soir» pour désigner le couchant, «trancher la ville» est une expression neuve : la latitude d'interprétation est donc quasi-totale.

Toutefois, force est de reconnaître que le sens d'une telle expression se déduit pour moi aisément : c'est le sens général d'un refus, violent puisqu'il s'agit de couper, de la ville moderne, capitaliste, qu'il s'agit de scinder. On pourrait, par exemple, voir dans l'expression le contre-pied de l'idéologie haussmannienne, laquelle, ayant tiré les leçons des émeutes urbaines de la première moitié du XIX^e siècle et voulant élargir les rues pour empêcher les barricades et permettre les charges de cavalerie, s'appliquait précisément à «percer», à «trancher» la ville de Paris pour en faire une ville moderne, pour la faire entrer dans l'ère du capitalisme. «Trancher la ville» semble précisément s'inscrire à faux de cette logique de percement. Or le fait même que je sois en mesure d'affirmer cela ne me semble pas anodin. En allant plus loin, je serais tout à fait capable de discriminer les différentes hypothèses de sens possibles de cet énoncé, de jauger leur validité, d'associer des réalités concrètes à une telle formule, de les contextualiser, de leur adjoindre une référentialité⁵. Parallèlement, je suis en mesure de repérer, sous le syn-

4 Définitions du *Trésor de la langue française*.

5. À savoir, certains actes de «dégradation», ou encore des initiatives locales, ou quelque acte que ce soit qui contribue à heurter les logiques d'aménagement capitalistes

tagme globalisant actualisé par l'article défini «la ville», un emploi spécifique de cet article défini : si le titre ne renvoie pas spécifiquement à *une* ville, néanmoins le contexte et le lieu de diffusion créent une topicalité, une saillance référentielle, désignant ainsi (pour moi) telle ville française. D'où me vient alors cette faculté d'attribuer des référents, de conférer un sens précis à une expression comme celle-ci ? Il semble que la raison en est claire : je maîtrise les codes, parce que je connais personnellement les auteurs de cette formule. C'est ainsi qu'il faut retourner à une piste sur laquelle m'avait mis l'interprétation de l'infinitif comme emploi verbal injonctif/optatif : la dimension énonciative. Le titre est pris dans un contexte, celui de la revue, et il est adressé. Il y a donc une dimension pragmatique de l'énoncé : un aspect illocutoire («trancher la ville» est un titre qui est dit dans un certain cadre, une revue, par certaines personnes) et un aspect perlocutoire (il vise un certain nombre de réactions, une certaine compréhension). Dans tous les cas, le titre semble reposer sur une logique cryptique (comme un code secret) prêtant le flanc à une part de connivence (c'est ce qui permet de parler de sociolecte).

1.3 RÉCAPITULATIF :

TROIS TENDANCES DE CE LANGAGE

Se dégagent ainsi trois grandes tendances à l'œuvre dans le titre «trancher la ville» :

- D'une part, une tendance à l'abstraction soulignée par l'infinitif en emploi nominal et par la généralisation due à l'article défini singulier. L'effet produit est celui d'un discours sans référent précis, qui demeure à un état potentiel voire puis-sancier, non actualisé.
- D'autre part, une tendance à la métaphorisation *in absentia*, qui crée un trouble dans la réception quant au sens précis des termes employés et revêt un caractère poétique, au sens où les métaphores sans comparé explicite sont un moyen fréquent pour les poètes d'amener le récepteur à une lecture active, fondant ainsi une communauté herméneutique (d'interprétation) : le travail interprétatif est plus que jamais mobilisé.
- Enfin, une tendance, issue de la précédente, à reposer sur

du territoire. Qu'on pense aux graffitis, aux squats, aux potagers autogérés...

une complicité, une connivence quant à l'actualisation référentielle de la formule. En sorte qu'une grande importance est conférée à l'énonciation et à la dimension pragmatique de l'énoncé, ce qui semble entrer en contradiction avec la première tendance repérée.

2. EXPRESSIONS : ÉTUDES DE CAS

Mon hypothèse est que ces trois tendances se retrouvent fréquemment dans les discours issus du groupe social que j'ai défini, venant ainsi former des faits linguistiques saillants de ces discours. Je vais à présent essayer d'étayer cette hypothèse par le recours à des exemples pris dans les médias précédemment cités, en ayant, bien entendu, à l'esprit la critique possible concernant l'aspect arbitraire d'un tel relevé. Mon corpus est le suivant: le communiqué des prémisses de l'occupation de trois salles à l'Université de Nantes (réquisition de trois salles et appel à l'AG) publié sur *nantes.indymedia* (entre autres) le 23 novembre 2017, un article intitulé «Jeunes gens dynamiques: retour sur l'occupation par des migrants et des étudiants de l'amphi C de l'université Lyon 2. Ressenti personnel et ultra-subjectif sur ce qu'il se passe en ce moment à la fac de Lyon 2 Bron», publié sur *rebellyon.info*, le 14 décembre 2017, un article intitulé «La vie de château» paru sur *lundimatin* le 4 décembre 2017, et un article intitulé «L'usine de rien» publié sur *lundimatin* le 11 décembre 2017. Le corpus a été sélectionné pour son actualité et pour la diversité générique qu'il offre: texte à haute tonalité subjective, manifestée dans le titre («ressenti personnel et ultra-subjectif»), communiqué, critique de film.

2.1. PREMIÈRE ÉTUDE DE CAS : «LE RYTHME DE LA VIE»

Pour commencer, je veux me concentrer sur un syntagme récurrent: «la vie», et ses déclinaisons sémantiques. On trouve ainsi: «nous avons renversé le rythme de la vie»; «on s'est juste retrouvé.e.s à l'intérieur de la vie»; et des exemples à part (partitifs et emploi adjectival): «nous nous retrouvons juste à vivre de la vie politique, de la vie quotidienne»; «là-dedans c'est juste de la vie qui est née»; «un regroupement possible des forces vives». Ces emplois du syntagme me semblent illus-

trer les deux premières tendances que j'avais remarquées dans le titre de la présente revue (tendance à l'abstraction, tendance à la métaphorisation), et par conséquent aussi la troisième. On retrouve en effet l'actualisation par l'article défini singulier, comportant donc sa part de généralisation ou de référence implicite. Se formule donc ici un traitement généralisant du syntagme, de même que pour «la ville». Mais d'autre part, l'intégration de ce syntagme dans la phrase lui donne souvent une tonalité métaphorique : ainsi de l'expression «à l'intérieur de la vie», où «la vie», adjointe de la locution prépositionnelle spatiale «à l'intérieur de» devient un lieu, ou encore de «vivre de la vie», qui fait du nom «vie» un nom massif comme «le beurre» ou «le vin», actualisé qu'il est par le partitif «de la». «Vie» se voit donc adjoindre de nouveaux traits sémantiques. En d'autres termes, le mot change de sens. Pour l'expression «de la vie qui est née», où l'on retrouve le partitif, on note aussi le glissement sémantique opéré par l'idée (métaphorique) que la vie peut naître autrement que par l'accouchement⁶. Or, systématiquement, le comparé de la métaphore demeure implicite. Dès lors, la charge du récepteur est de décoder le sens qui est attribué par le texte au nom «vie», ce qui donne lieu à une distinction entre ceux qui voient de quoi il s'agit et ceux qui demeurent ignorants du code langagier à l'œuvre. Trois remarques en passant : d'une part, on peut faire l'hypothèse que l'acquisition du code, ici, semble ressortir davantage à une expérience sensible qu'à une connaissance rationnelle⁷. D'autre part, on notera l'influence du bergsonisme et plus généralement du vitalisme dans ces emplois du nom «vie». Bergson pense la Vie comme un principe immatériel, une énergie créatrice qui traverse les individus et les dépasse (sans transcendance néanmoins), tous ces individus étant pris dans la «durée», à savoir un mouvement, une suite ininterrompue de changements : en ce sens, la conception de «la vie» dans nos exemples est une lecture politique de cette pensée, puisqu'il s'agit de refuser l'immobilité (que Bergson appelle «l'inerte») pour rester sans cesse en mouvement, seule voie d'émancipation. Enfin, on notera la récurrence (trois fois

6. Lorsqu'on dit d'un bébé venu au monde que c'est «la vie qui est née», c'est une métonymie, pas une métaphore.

7. Si tant est que cette distinction a du sens. Je veux dire par là qu'il semble qu'il faille avoir vécu les moments décrits par les textes ou des moments équivalents, pour comprendre de quoi il s'agit.

sur cinq) de l'adjectif pris comme adverbe «juste», qui pourrait être l'occasion d'un développement à part : on repère là en premier lieu une oralisation de l'écrit, et en second lieu une forme d'euphémisation rhétorique, puisqu'il s'agit de restreindre l'assertion pour finalement en faire ressortir la puissance. On pourrait en effet remplacer «juste» par «seulement», «simple-ment» : «juste de la vie», *no big deal*. Or cela est en réalité précisément le cœur du propos, d'où l'idée d'euphémisation rhétorique.

2.2. DEUXIÈME ÉTUDE DE CAS :

«QUELQUECHOSE QUI SE VIT»

Le deuxième syntagme récurrent n'illustre qu'indirectement les tendances dégagées précédemment, sans pour autant y déroger. Il s'agit du pronom indéfini «quelque chose». On relève les exemples suivants : «il y a quelque chose qui se vit»; «quelque chose se noue»; «la conscience d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi»; «s'organiser pour s'affirmer contre quelque chose, pour aller au-delà de soi»; «quelque chose de banal, de quotidien : un repas entre amis où l'on parle praxis politique⁸». Étant un pronom indéfini, et renvoyant à une chose sélectionnée indistinctement, cet emploi récurrent semble dissoner avec la première tendance repérée, à l'abstraction et à la généralisation. Toutefois, il apparaît que dans l'indéfinition radicale où plonge l'emploi du pronom «quelque chose», référant à du non-humain, se déploie une forme de discours sans contenu, une forme vide laissée à la projection sémantique du récepteur : on retrouve donc une tendance à l'abstraction (à la lettre, la dimension assertorique, c'est-à-dire d'affirmation, définitoire du langage est abstraite par l'emploi du pronom indéfini), et un appel prégnant à l'activité herméneutique du récepteur, qui doit supputer ce qu'est ce «quelque chose». Sont convoquées ici la première et la troisième tendance.

8. On notera au passage que dans ce dernier exemple, l'auteur·ice dévoile son appartenance à un groupe intellectuel dans ce qu'elle considère comme banal ou quotidien.

2.3. TROISIÈME ÉTUDE DE CAS :

« CONSTRUIRE UN MONDE »

À l'opposé de l'emploi généralisant et abstrait de l'article défini, on trouve de façon récurrente une structure qui peut se formaliser ainsi : infinitif factitif + article indéfini + nom abstrait. On retrouve ici la deuxième tendance, celle à la métaphorisation *in absentia* par la mise en tension d'un verbe concret et d'un nom abstrait : à peu près, donc, le fonctionnement de l'énoncé « trancher la ville », l'actualisation par l'article défini en moins. On relève les énoncés suivants : « construire un monde » ; « faire de nos puissances un monde » ; « construire un espace d'expérimentation » ; « créer des espaces de solidarité » ; et deux exemples à part (relative et emploi pronominal ; verbe conjugué et groupe prépositionnel) : « un monde commun qui se crée, qui se libère » ; « ce soir-là, on dansait avec le monde ». La structure ici repérée fait donc écho à la deuxième tendance : en premier lieu, parce que les expressions « un monde » ou « un espace » sont en soi des emplois métaphoriques (elles dérogent aux définitions de ces termes qui renvoient chacun à une réalité unique, non dénombrable), et surtout parce que ces syntagmes sont placés en compléments d'objet de verbes qui renvoient à une activité bâtitrice : « construire », « faire », « créer ». Or cette mise en relation installe une tension entre sens propre et figuré, démarquant par là un procès de métaphorisation où, comme de coutume, le comparé reste implicite. Quant à l'article défini, il installe une logique particularisante qui, on l'a vu, s'installe également en tension sémantique avec le sens du nom qu'il détermine. De nouveau, on trouve dans ces énoncés un aspect codé, cryptique, qui ne semble pouvoir faire sens que pour des récepteurs en possession d'un savoir préalable.

3. CONFIGURATIONS : CONSÉQUENCES POLITIQUES

Après avoir illustré par des exemples tirés d'articles de presse les tendances repérées dans le titre « trancher la ville », je voudrais, pour ouvrir la discussion, tenter de tirer les conséquences politiques des observations que j'ai effectuées. Je procéderai en trois temps : d'abord, une mise en garde quant au sens à déduire des propos qui précèdent, puis une réflexion sur la « logique des adresses » qui semble présider à ces énoncés, et enfin une obser-

vation sur le cotexte (et non pas le contexte) de production de tels discours : à savoir, une tentative de décrire un changement de paradigme politique.

3.1. DE L'UNIVERSALITÉ À L'ENTRE-SOI (ET VICE VERSA)

En premier lieu, je voudrais mettre en garde les lecteurs·ices quant à ce qu'il faut tirer des idées exposées : je ne veux en aucun cas dénoncer ou pointer du doigt une quelconque «mauvaise» façon d'utiliser le langage, ni même une façon «non stratégique». Il s'agit simplement de repérer le paradoxe (pas seulement langagier, certainement), qui existe entre une volonté politique d'ouverture à un grand nombre de récepteurs·ices et une nécessité d'adresse plus circonscrite. C'est la tension qui est au cœur des tendances que j'ai repérées : une recherche d'universalité par l'emploi de termes généraux, par les procès de dé-référentialisation et de métaphorisation, qui s'accompagne tout de suite d'une clôture énonciative limitée à l'entre-soi. En d'autres termes, j'ai affaire à un sociolecte qui, cherchant à se dépasser en tant que simple «jargon», se constitue comme tel. Loin de moi, donc, l'idée de dire que ces types de discours sont entièrement fermés, inaccessibles aux non-initiés, et manifestent un esprit de clocher. Bien au contraire, l'enjeu est de remarquer que la très grande liberté herméneutique offerte par ces énoncés ne peut être comblée que par une connaissance concrète des réalités évoquées.

3.2. «LE PEUPLE QUI MANQUE»

D'autre part, une référence philosophique, soufflée par un ami qui a eu l'amabilité de relire ce texte, peut être convoquée, relativement à la question de l'énonciation. Dans sa conférence «Qu'est-ce que l'acte de création?», Deleuze s'exprime dans les termes suivants : «il n'y a pas d'œuvre d'art qui ne fasse pas appel à un peuple qui n'existe pas encore.» Les analyses qui précèdent pourraient être rapprochées du «peuple qui manque» dont parle Deleuze. Mais ici, le paradoxe est le suivant : si la première tendance que j'ai repérée, la tendance à l'abstraction exprimée par l'absence d'actualisation («trancher» et non «le fait de trancher») ou par l'actualisation généralisante, fait écho à une forme d'appel à un peuple manquant, la troisième tendance repérée change la donne, puisque dans le même temps, les

énoncés sont adressés à un groupe déjà constitué. Ce qui situe, génériquement, ces propos à l'intersection de l'œuvre d'art selon Deleuze et du tract sociolectal. Tout à la fois, ces énoncés parlent à des personnes assez précises, et l'on pourrait ici renvoyer aux théories de la connotation (un mot se voit ajouter des traits sémantiques connexes, qui tendent à remplacer la dénotation, le sens dictionnaire, pour un groupe précis), et ils cherchent également à créer le peuple qui leur manque, auquel ils s'adressent, c'est-à-dire à faire ce que Deleuze appelle un art «nécessairement politique».

3.3. DIRE L'ADVENUE D'UN MONDE NOUVEAU

Enfin, il s'agit de rappeler le cotexte des discours que j'ai, indûment sans doute, extraits et glanés dans les articles cités : trois d'entre eux portent sur l'occupation de bâtiments universitaires dans le but initial de loger des migrant·e·s mineur·e·s, le dernier porte sur un film qui tente de représenter l'émancipation d'ouvriers·ères dans une usine au Portugal. Chacun d'entre eux donc, s'inscrit dans la lignée des articles qu'on nommera «positifs» (à l'opposé des articles de dénonciation, qu'on dira «négatifs»), ou «proposant», c'est-à-dire des articles qui cherchent à évoquer un changement de paradigme politique, ou à l'appeler de leurs vœux. On pourra classer le titre «trancher la ville» dans la lignée des énoncés «proposant». Or, chacun d'entre eux se retrouve confronté d'une façon ou d'une autre à un autre paradoxe : celui résidant dans l'impossibilité de dire l'advenue d'une structure sociale neuve autrement que par un langage issu de la structure sociale précisément rejetée. En ce sens, on pourra de nouveau opérer le rapprochement de ces énoncés avec la poésie : ils tentent de dire, avec un outil ennemi, saturé de scories, *quelque chose* d'ami.



TANT
QU'ON A LA
SANTÉ...

Le 31 décembre 2016, le compte Youtube de la Ville de Nantes publiait en ligne les meilleurs vœux de Johanna Rolland à ses administré·e·s pour l'année à venir. Alors que 2017 touchait à sa fin, nous en avons profité pour retourner ses vœux à la maire de Nantes par média interposé. Attention qu'elle aura appréciée, nous l'espérons.

« EN 2017, JE VOUS INVITE
À REINVENTER NANTES ENSEMBLE »

S'il est une invitation que la maire de Nantes n'aura pas manqué de rappeler cette année, c'est bien celle de « réinventer » la ville ensemble. Une invective à *se bouger*, à *faire bouillonner* nos petits cerveaux ensemble, à *prendre part* à la vie de la cité, à la *jouer collectif* « face à la montée de l'individualisme ». Mais nous savons que le dialogue citoyen n'est qu'un leurre, un moyen de gérer la critique, de la concentrer dans un cadre donné et de pouvoir ainsi reléguer au rang de nihilistes ceux et celles qui ne voudraient pas *co-construire*. Plus personne ne se fourvoie d'ailleurs à traîner ses guêtres dans ces sinistres réunions citoyennes. Quiconque est déjà allé au casino n'aura pas manqué de noter les ressemblances : on se prête au jeu sans trop y croire, et on rentre chez soi fauché·e. La démocratie participative possède sa *novlangue* – incarnée dans le dialogue citoyen, l'économie sociale et solidaire et autre écoquartier –, elle produit un cadre de pensée où ne peut s'y construire qu'une version amoindrie de la vie, un monde où chacun·e est le chef·fe de projet de sa petite auto-entreprise-vie. Pourtant, d'aussi loin que l'on regarde, aucune ville à réaménager à l'horizon, aucune Métropole à penser collectivement, nulle part à habiter ; rien à « réinventer ensemble » en somme.

«2017 SERA L'ANNÉE DE LA CULTURE,
DE LA TRANSFORMATION
ET DE LA CREATION»

Si les Métropoles du XXI^e siècle ont bien compris une chose, c'est qu'elles ne pourront gérer toute leur population sur un mode répressif. La *politique culturelle* est le bras désarmé du pouvoir, celui face auquel nous ne sortons toujours pas de revolver. La culture ne peut souffrir d'aucune critique. Qui peut s'affirmer être contre elle, à part ces nihilistes qui ne veulent déjà pas *co-construire*? Mais nous savons pertinemment que la culture tient la bride, pacifie les centres urbains à grands coups d'*happenings*, de *performances*, de *street-art* pour attirer le gogo en quête de sensations fortes. L'idée ne date pourtant pas d'hier mais il faut reconnaître qu'une telle ruse force l'admiration: soustraire aux uniformes et aux matraques une ligne verte et un éléphant mécanique, en voilà une pirouette!

«CHAQUE JOUR, JE VOIS, JE SENS,
DES RAISONS D'ESPÉRER»

Un complice remarquait justement il y a presque trente ans qu'«il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes». Il nous faut maintenant reconnaître nos complices, trouver des allié·e·s, rassembler nos forces. Il n'y a aucun lendemain qui chante à attendre, juste du présent à construire ensemble face au désastre qui nous encercle depuis trop longtemps. Nous faisons déjà l'expérience sensible du communisme au travers de fragments, avec au fond de nous le désir de les voir se multiplier à l'infini. Déjà des espaces-temps s'amoncellent ici et là, prêts à s'épaissir. A nous de prendre conscience de ces mondes, à nous de les faire perdurer. Un mouvement puissant, imperceptible car terriblement diffus, prend forme dans chaque tag du centre-ville, dans chaque maison inoccupée ouverte au pied-de-biche, dans chaque amitié véritablement vécue, dans chaque devenir révolutionnaire qui échappe aux éditos de Ouest-France et aux discours de la municipalité. Pour l'heure, les seules lignes que nous traceront seront des lignes de fuites.

LA CELLULE DE DÉsertION, ACTIVE
SOUHAITE UNE BONNE ANNÉE 2018
ET, SES MEILLEURS VŒUX
À JOHANNA ROLLAND!



Dans une lettre à un ami commun écrite plus d'un an après la Semaine sanglante, l'invétéré farceur Jules Vallès se souvient d'une partie de déguisement que même la violence des combats n'a pu interrompre. À la bonne heure! ce sont ses costumes qui sauveront un Jules qu'entre nous, parfois, nous nous plaisons à nommer avec admiration l'«expert en transformation».

Mon cher ami,

Te rappelles-tu le matin où, à l'Hôtel de Ville, je faisais le signe du cou coupé, devant toi et Gambon? Je sentais que la mort planait sur nous: je ne sais si elle t'a effleuré aux jours du combat; moi, je l'ai sentie me fixer deux ou trois fois, à la distance d'une longueur de fusil: je me suis échappé, le 28, de Belleville en sang, tout noir de poudre et couvert de rouge; j'ai traversé tout le faubourg plein de bataillons et de pelotons d'exécution, déguisé en médecin, debout sur une voiture; j'ai été reconnu à l'hôpital, - et je suis vivant! Conte-moi un peu ton histoire.

Jules

MICKEY

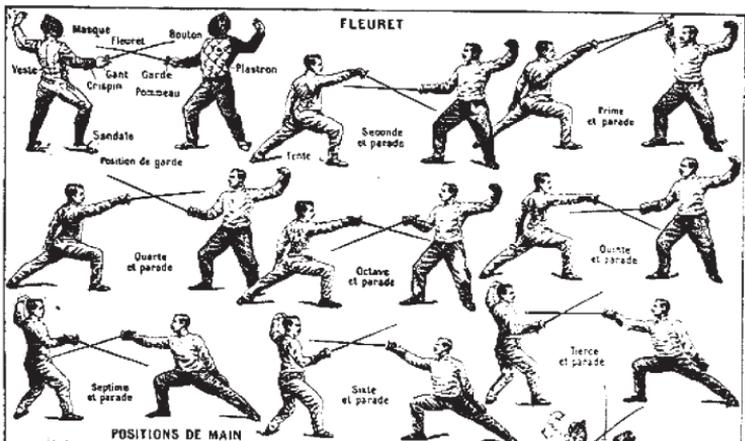
PARADE



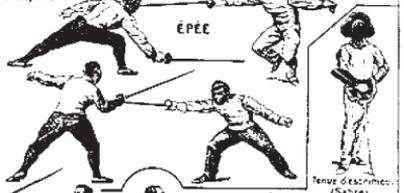
**EN GARDE,
MICKEY!**



FLEURET



POSITIONS DE MAIN



LA MISE EN LIVRE DE CETTE REVUE EST
LE TRAVAIL DU COLLECTIF SUPER TERRAIN.

LES PHOTOGRAPHIES QUI PARSÈMENT LES
PREMIÈRE ET TROISIÈME PARTIES DE LA
REVUE NOUS ONT ÉTÉ AIMABLEMENT PROPOSÉES
PAR MER BÉTON. (P.19, P.47, P.166, P.173,
P.185, P.191, P.204, P.218, P.231, P.236)

LES IMAGES ET APHORISMES DE LA DEUXIÈME
PARTIE DU LIVRE SONT L'ŒUVRE DE
HARENG FRITZ. (P.88, P.96, P.104, P.116,
P.124, P.128, P.138, P.148, P.158)

NOUS DEVONS LA CITATION EN QUATRIÈME DE
COUVERTURE - TIRÉE DU LIVRE *TARNAC, UN
ACTE PRÉPARATOIRE* - À JEAN-MARIE GLEIZE.

QU'ILS EN SOIENT CHALEUREUSEMENT
REMERCIÉS.

PARADES UNE REVUE TOUTE DE NOIR
VÉTUE PUBLIÉE PAR LA CELLULE
DE DÉsertION ACTIVE. LES BLOCS DE TEXTE
SONT COMPOSÉS AU K-NIF (UN CARACTÈRE
DESSINÉ PAR AXEL PELLETANCHE THÉVENART
ET BUILDING PARIS, DISTRIBUÉ PAR
AISFORAPPLE.)

IMPRIMÉ À 300 EXEMPLAIRES
PAR L'IMPRIMERIE GRAPHIUS À GAND

ISBN 978-2-9564838-0-9
PREMIÈRE PARUTION: JUIN 2018, NANTES

POUR NOUS CONTACTER ÉCRIRE
À REVUEPARADES@RISEUP.NET



FAIRE DE CHAQUE PHRASE
UN POSTE DE TIR.
FAIRE DE CHAQUE PAGE
UN POSTE DE TIR.
FAIRE DE CHAQUE ÉTAGE
UN POSTE DE TIR.

